

MARCEL PAGNOL

*de l'Académie Française*

# FABIEN

*Comédie gaie en 4 actes*

Copyright by Marcel Pagnol 1956



## ACTE I

Photo Hivroire



LODOISKA. — Vous êtes allée en Turquie, Madame Emilie ?

*La salle à manger-atelier qui se trouve dans l'arrière-boutique du photographe de Luna-Park.*

*Des douzaines d'épreuves sont pendues à des ficelles tendues à travers la pièce. Une grande table-bureau, contre le mur de droite, est chargée de matériel : cuvettes, agrandisseurs, pièces détachées d'appareils. La table de la salle à manger est presque au milieu, à gauche.*

*Au fond, par une fenêtre à rideaux de dentelle, on voit la baraque d'en face, qui est celle du géant Goliath, le Roi des Montagnes, le Mammouth humain.*

*Mme Lodoiska, la femme à barbe, est assise près de la table. Elle tricote, tout en faisant la conversation. Elle a trente ans à peine. Elle est coquettement vêtue, elle a de jolis traits et une assez longue barbe blonde, qu'elle dissimule derrière une écharpe de soie.*

*A côté d'elle est assise Emilie, la femme du photographe. Elle est fraîche comme une pomme, avec une jolie voix de jeune fille. Mais elle doit peser près de cent kilos.*

*Pourtant elle est alerte et vive. A chaque instant, elle quitte la table, et elle va chercher le long des ficelles les épreuves sèches. Puis elle revient s'asseoir ; avec une longue paire de ciseaux brillants, elle coupe avec soin les bords des épreuves, avant de les coller sur des cartons et de les mettre sous une presse à vis.*

*Elle travaille sans cesser de parler.*

EMILIE, tout en travaillant. — A ce qu'il paraît qu'en Turquie, quand on va marier une jeune fille, eh bien, on la met dans une chambre un peu obscure et on la couche dans un bon lit. Et puis, on lui donne des soupes de farine avec du beurre, et puis des pâtées de maïs, et puis des gâteaux bien lourds, bien épais : des vrais estouffe-bougres. Tout ça pour l'engraisser le plus possible. Et alors, quand elle est bien ronde et bien dodue, on la marie. Ils aiment beaucoup ça, les Turcs. C'est leur goût.

LODOISKA. — Vous êtes allée en Turquie, Madame Emilie ?

EMILIE. — Mon Dieu non ! Si j'y étais allée, je ne serais pas ici, à vous parler ! Ils ne m'auraient jamais laissée repartir ! Quoique, pour eux, je ne

sois peut-être pas assez grosse, qui sait ? C'est ma sœur Marie qui aurait dû aller là-bas ! Au lieu de faire des ménages, ça serait peut-être la femme du Grand Mogol !

LODOISKA. — Parce qu'elle est plus grosse que vous ?

EMILIE. — Pas le double, mais presque ! C'est ma sœur aînée. Mon Dieu ! 6 h 30... Et j'oubliais de mettre mes canellonis.

*(Elle soulève un rideau, qui cache une petite cuisine. Elle frotte une allumette. Elle allume le gaz. Puis, tout en parlant, elle remonte une minuterie.)*

LODOISKA. — Lorsque j'étais à Magic-City, à New York, il y avait une Polonaise qui pesait 420 livres.





Photo Rivoline

FABIEN. — Il n'y a sans doute aucun mal ! Mais je suis sûr que vous parliez d'amour !

EMILIE. — Mon Dieu ! Quelle poitrine elle devait avoir !

LODOISKA. — Elle avait ce qu'on appelle une belle paire de rotoplots.

EMILIE. — Et ses mollets, dites !

LODOISKA. — Quand elle marchait, ça faisait comme des applaudissements !

EMILIE. — Et je parle qu'il y avait quelqu'un qui l'aimait !

LODOISKA. — Oui. A la folie !

EMILIE, *raote*. — Ah ! Et qui ?

LODOISKA. — Son chien.

EMILIE, *navrée*. — Et des hommes ? Il n'y en avait pas ?

LODOISKA. — Non. Il n'y avait pas de Turcs.

(*Un temps.*)

EMILIE. — Moi, tout habillée, comme ça, je fais... forte. Disons la vérité : je fais très forte. Mais nue... Eh bien, vous seriez étonnée. C'est l'épaisseur des vêtements. La ceinture, le soutien-gorge... Mais nue, quand je me regarde, des fois, dans ma glace, eh bien, je n'en reviens pas.

LODOISKA. — Au fond, ça vous travaille beaucoup d'être aussi forte.

EMILIE, *un peu gênée*. — Oh mon Dieu non ! Je ne dis pas que si j'étais maigre, je ferais un régime tout exprès pour devenir comme je suis. Ça non ! Mais comme je suis, je me supporte. Et puis, pourvu que je plaise à mon mari, moi, c'est tout ce qu'il me faut dans la vie. Et puisqu'il m'adore comme ça, Dieu me préserve de changer ! Mon Dieu ! le voilà !

(*Elle se lève. Entre le photographe.*)

## SCENE II

(*Il a vingt-cinq ans. Il est mince et charmant. Son chapeau noir de peintre, sa cravate nouée à l'artiste et son neston*

*de velours à côtes lui donnent un petit air désuet. Mais ses yeux, qui sont beaux et langoureux, lancent par instants un regard cruel. Il porte, sous chaque bras, une douzaine de châssis à volets. Il s'avance, l'air plaisant.*)

FABIEN. — Dis-moi, ma belle grosse caille... (*Il voit la femme à barbe, et lui parle avec une grande amabilité.*) Bonjour, Madame Lodoiska. Je vous y prends, à papoter avec Milly !

LODOISKA. — Où est le mal, Monsieur Fabien ?

FABIEN. — Il n'y a sans doute aucun mal ! Mais je suis absolument sûr que vous parliez d'amour !

EMILIE. — Et c'est vrai ! Puisque, quand tu es entré, je parlais de toi !

LODOISKA. — Voilà une bonne épouse, Monsieur Fabien ! Parler de son mari, pour elle, c'est parler d'amour !

FABIEN. — Et pourtant nous avons cinq ans de... mariage !

EMILIE. — Qu'est-ce que c'est, cinq ans ? Dans vingt ans, dans trente ans, ça sera la même chose ! (*Elle regarde les châssis et dit avec étonnement.*) Tu as fini les deux douzaines ?

FABIEN. — Mais oui, ma belle grosse caille !

EMILIE. — Qu'est-ce que c'est ?

FABIEN. — Une caravane de touristes hollandais. EMILIE, *elle prend les plaques*. — Vive la Hollande !

FABIEN. — Oui, vive la Hollande ! Seulement, ma belle grosse caille, il ne me reste plus de négatifs, et il faut que je ferme le studio de l'artiste pour aller en chercher chez Guillemot !

LODOISKA. — Si cela peut vous rendre service, je peux envoyer ma petite bonne...

FABIEN, *solennel*. — Choisir mes négatifs ? Ha ! ha !

EMILIE, *gentiment, mais sur un ton de supériorité professionnelle*. — Ça n'est guère possible, Madame Lodoiska... C'est technique, n'est-ce pas. C'est comme si je voulais me mêler d'acheter des lotions pour votre barbe... Vous comprenez ? Il faut demander les caractéristiques des émulsions...

FABIEN, *savant*. — Leur vitesse... leur gamma... Merci tout de même, chère Madame ! A tout à l'heure !

(*Il va sortir.*)

EMILIE, *elle le retient*. — Ecoute, mon chéri, je ne voudrais pas te fâcher, mais il vaudrait mieux que ce soit moi qui y aille. Parce qu'il faut que je parle à ces messieurs. Il y a quelque chose que je n'ai peut-être pas bien compris, mais pour la dernière émulsion, je n'ai pas eu de bons résultats. Mes gris étaient un peu pisseux... Je voudrais leur faire voir des clichés que j'ai mis de côté, et ils me diront sûrement quelque chose d'intéressant ! Tu veux bien ?

FABIEN. — A ton aise, ma chérie.

EMILIE. — C'est à côté, j'en ai pour un quart d'heure. Ne partez pas, Madame Lodoiska, j'ai de bons petits fours et un thé que l'empereur de Chine n'en boit pas de pareil !

FABIEN. — Nous ferons la conversation en attendant.

EMILIE, *matine*. — N'en profite pas pour faire la cour à Mme Lodoiska !

LODOISKA, *coquette*. — Ma chère Emilie, je sais me défendre !

EMILIE, *insultante sans le vouloir*. — Mais vous pensez bien que je dis ça pour rire, voyons !

(*Elle sort en riant.*)



## SCENE III

LODOISKA, *amère*. — C'est, en effet, très rigolo.  
(*Un temps. Fabien fait trois pas, puis parle brusquement.*)

FABIEN. — Dis donc, harbichette, qui t'a permis de venir chez moi ?

LODOISKA. — Dis donc, harbichon, c'est sur ce ton qu'on parle à une femme ?

FABIEN. — Fais bien attention : Si tu dis un seul mot à Emilie...

LODOISKA. — Tu crois que je serais assez modeste pour lui avouer que j'ai eu la bêtise...

FABIEN. — De me faire des propositions obscènes...

LODOISKA. — Que tu a acceptées avec enthousiasme...

FABIEN. — Disons, par curiosité pure. Curiosité d'aillieurs déçue.

LODOISKA. — Muffe, va ! Sale petit muffe !

FABIEN. — Je te prie de ne pas sortir de la question. Ecoute-moi bien. Je ne suis justement pas assez muffe pour m'entendre sur les raisons de notre aventure — j'allais dire amoureuse — disons, sexuelle, et je ne puis décemment pas t'expliquer pourquoi elle n'eut pas de lendemain. Mais... Je tiens à te dire clairement que si tu fais la moindre des choses pour troubler la paix de mon ménage, moi, je te prends par la barbe et je te fous par la fenêtre.

LODOISKA. — Brute ! Tu oserais frapper une femme ?

FABIEN. — Une femme à barbe, oui ! Et même avec plaisir. Tiens-le toi pour dit. (*Un temps.*) Pourquoi as-tu proposé ta petite honne pour aller chercher mes négatifs ?

LODOISKA. — Pour t'empêcher d'aller à ton rendez-vous.

FABIEN. — Qui t'a dit que j'avais un rendez-vous ?

LODOISKA. — Le pot de fleurs qui est sur la fenêtre... C'est le sémaphore de tes amours... Tu façon d'annoncer que tu es libre... Au temps de la fille de la loterie, c'était un bégonia... Pour la trapéziste, un géranium rouge... Tu changes de fleurs pour chaque maîtresse...

FABIEN. — Afin d'éviter des confusions regrettables... Ce sont des messages personnels...

LODOISKA. — Moi je n'ai jamais eu les honneurs du pot de fleurs.

FABIEN. — Parce que tu venais me chercher toi-même, l'œil impérieux et la barbe au vent... Evidemment, j'aurais pu choisir de la barbe de capucin.

LODOISKA. — Très spirituel. Et ces azalées, pour qui est-ce ?

FABIEN. — Devine.

LODOISKA. — Tout le monde le sait déjà. C'est pour Betty.

FABIEN. — Tu es bien renseignée.

LODOISKA. — Oui, Betty ; Irlandaise Betty.

FABIEN. — Irlandaise imberbe, mais tu t'es trompée d'heure. Il est 6 h 40. Mon rendez-vous est à 7 h 15 et j'y serai.

LODOISKA. — Et tu n'as pas honte ?

FABIEN. — De quel ?

LODOISKA. — Une acrobate, qui n'a pas d'autre mérite que de plonger du haut d'un mât de trente mètres, dans une cuve enflammée...

FABIEN. — Attraction merveilleusement excitante !

LODOISKA. — Mais tu sais bien que c'est du chi-qué ! Il n'y a qu'à se laisser tomber !

FABIEN. — J'espère qu'elle va, avec la même grâce, tomber dans mes bras de moins haut !

LODOISKA. — Et ça l'intéresse, une gamine qui a une poitrine d'homme, des muscles d'homme, une voix d'homme ?

FABIEN. — C'est vrai, il ne lui manque plus qu'une barbe. Au fond, je dois être un pédéraste refoulé.

LODOISKA. — Oh ! ça, pour les vices, tu ne crains personne ! Tu sais qu'elle a été longtemps avec l'homme-lion ? J'ai tort de te dire ça, ça va t'exciter, naturellement... Mais il y a une chose qui va te faire réfléchir. Il l'aime toujours, l'homme-lion. Et tu sais qu'il ne rigole pas.

FABIEN. — Les hommes-lions ne rigolent jamais. Surtout quand on leur ajoute des cornes. Il ne lui manque plus que ça ! D'ailleurs, d'après ce que m'a dit Betty, son rugissement au temps des amours serait assez faible, et presque inaudible.

LODOISKA. — Alors, c'est déjà fait ?

FABIEN. — Ça ne te regarde pas !

LODOISKA. — Et tu n'as aucun remords de tromper ta malheureuse femme avec la première venue ?

FABIEN. — J'ai un véritable remords de l'avoir trompée avec la femme à barbe, ce qui pourrait la rendre ridicule. Et puis, ne me parle plus de ma femme. Ma belle grosse caille est une chose sacrée.

LODOISKA. — Tu t'en fous complètement de ta belle grosse caille. Tout ce que tu vois, c'est qu'elle fait tout ton travail et qu'elle te cuisine de bons petits plats.

FABIEN. — Ce qui est énorme. Les belles grosses caillies ne sont pas faites pour être adorées à genoux. Elles sont faites pour être dévorées.

(*Une gracieuse jeune femme entre soudain dans un costume pailleté de ballerine de cirque. Elle fait une jolie révérence, et sourit.*)

LA JEUNE FEMME. — Liber Fabien, ici c'est le costume nouveau ! Comment vous l'aimez ?

FABIEN. — Il est ravissant ! Bombez le torse !

LA JEUNE FEMME. — Was ?

(*Fabien lui fait une petite pantomime.*)

FABIEN. — Sortez vos avantages ! (*Elle rit, elle bombe sa poitrine qui est insolente.*) Bravo !

LA JEUNE FEMME. — Bon pour la photo ?

FABIEN, *il regarde le corsage de fort près*. — En relief !... Qu'en dites-vous, madame Lodoiska ?

LODOISKA. — Charmant modèle, à condition de ne prendre que le buste, car les pieds sont un peu... grands !

LA JEUNE FEMME. — Beaucoup travailler avec les pieds comme vous pour la barbe ! (*Elle rit.*) Alors, quand est-ce vous fais le photo ?

FABIEN. — Demain matin, au cirque, dans votre loge...

LA JEUNE FEMME. — Le matin, j'ai pas l'habitude...

FABIEN. — Je me charge de la remplacer !

LA JEUNE FEMME. — Oh ! Monsieur Fabien !

LODOISKA. — Madame Milly se fera sans doute un plaisir d'accompagner son mari.

FABIEN. — Si elle a le temps !

(*On entend une cloche.*)

LA JEUNE FEMME. — J'en vais vite, parce que c'est la répétition. Alors, c'est demain matin, pour dix heures !

(*Elle fait deux révérences de danseuse, envoie un baiser et sort rapidement.*)





Photo Livivier

LA JEUNE FEMME. — Lieber Fabien, ici c'est le costume nouveau! Comment vous l'aimez?

LODOISKA. — C'est la prochaine?

FABIEN. — Ça ne dépend que d'elle.

LODOISKA, indignée. — Une Allemande?

FABIEN. — Une Viennoise.

LODOISKA. — Après ce qu'ils nous ont fait!

FABIEN. — Ça n'a aucun rapport avec ce que je veux lui faire. Nous en sommes aux parties de canotage, aux confidences, aux tendres baisers dans les cinémas...

LODOISKA. — C'est la tulipe du mercredi?

FABIEN. — Eh! oui, la tulipe rose... On dit qu'elle est vierge. J'ai de grandes chances de l'inaugurer. *(Il exécute une petite danse. Lodoïska le regarde, puis éclate.)*

LODOISKA. — Saligaud, voyou! menteur... Ah! quelle horrible chose!...

FABIEN. — Qui? Cette fille?

LODOISKA. — Non, l'Amour! Quelle honte! Quelle folie grotesque. *(Avec une rage subite.)* Mais enfin, je suis bien bête! Voilà une petite fripouille, un poulet plumé, un boudin blanc, qui n'a même pas un poil sur la poitrine...

FABIEN. — N'a pas de poil qui veut, ni où il veut.

LODOISKA. — Un fainéant, un raconteur de boniments stupides, qui a eu la bassesse d'épouser une vessie de graisse, parce qu'elle est son esclave ravié...

FABIEN. — Vessie, par conséquent, plus précieuse qu'une lanterne.

LODOISKA. — Un petit salaud que je méprise, un vicieux, un dégoûtant! Et voilà l'homme que j'aime!

FABIEN. — Crois bien que j'en suis aussi navré que toi!

*(Un temps.)*

LODOISKA. — La parole la plus cruelle, tu sais la trouver tout de suite...

FABIEN. — Mais aussi, quelle idée saugrenue d'être amoureuse et de se prendre pour la Dame aux Camélias quand on a une barbe de sapeur!

LODOISKA. — Fabien, je souffre... Je suis très malheureuse... Tiens, si tu laisses tomber ces petites idioties, je vais tout de suite chez un coiffeur.

FABIEN. — Pour quoi faire?

LODOISKA. — Je me fais raser, voilà tout.

FABIEN, il rit. — Tu sacrifierais ces poils nourriciers, ces poils superflus qui t'assurent le nécessaire?

LODOISKA. — Oui, Fabien, oui. Pour toi, je le ferais!

FABIEN. — Il ne te resterait plus grand-chose à montrer...

LODOISKA. — Imbécille, j'ai de l'argent. Oui, j'en ai même pour deux. Ecoute, il y a trois ans, j'ai pris des vacances, je me suis rasée... Tu ne m'aurais pas reconnue... Je suis jolie... oui, très jolie... Tiens, regarde!

*(Elle a tiré de son sac des photographies. Il les examine.)*

FABIEN. — Tu es même belle!

LODOISKA. — Si tu étais capable de réfléchir dix minutes, tu verrais que tu as besoin de moi!... Il te faut une femme énergique, une femme artiste qui te comprenne, une femme passionnée, violente...

FABIEN. — Très peu pour moi, j'ai ce qu'il me faut.

LODOISKA. — Non, tu n'as pas ce qu'il te faut, et la preuve, c'est que tu le cherches ailleurs... Tu t'avisais dans des aventures sans lendemain... Moi, je pourrais te sauver de la médiocrité morale et intellectuelle... J'ai étudié, moi. Je ne suis pas une grosse volaille farcie de conneries, et je puis te dire une chose...

FABIEN. — Oh! la barbe! *(On entend la porte s'ouvrir, Emilie entre, un peu surprise. Fabien enchaîne, mais change de ton: il devient galant.)* Oui, la barbe, cet ornement du sexe masculin ne peut pas enlaidir la figure d'une jolie femme! Et puis, chère madame Lodoïska, cette singularité qui semble vous affliger n'est pas irréparable. Dès qu'il vous plaira, avec le secours de Gillette ou de Gibbs, il vous est possible de la faire disparaître. Et je suis sûr que, rasée de près, vous devez être une très jolie femme. N'est-ce pas, ma caille?

EMILIE. — Mais bien sûr! Mme Lodoïska a de très jolis traits. Très fins... Très délicats! Et quand on se rase, on ne voit absolument rien. Tenez! Fabien, le matin, il ne pique même pas.

LODOISKA, elle s'est ressaisie. — Oh! Il est certain qu'un jour...

EMILIE. — Après fortune faite!

FABIEN. — Mais il faudra qu'elle soit amoureuse, ce qui ne saurait tarder! *(Il se tourne vers Emilie et change de ton.)* Dis-moi, ma grosse caille, est-ce que l'Américain est venu pour ses clichés?

EMILIE. — Oui. Et il m'a payée. 9.000 francs.

FABIEN. — Et la noce?

EMILIE. — 15.000 francs.

FABIEN. — Où est l'argent?

EMILIE. — Dans le tiroir, sous mon livre. Tu vas faire des courses?

FABIEN. — Je vais faire quelques petits achats. Et puis, j'irai flâner au bord de la Seine. Il est 6 h 30. J'ai besoin de penser.

LODOISKA. — De penser à quoi?

EMILIE, frappée. — Mon Dieu!



FABIEN, grave. — Sachez, madame Lodoïska, qu'une telle question est une sorte de fausse clef qui voudrait forcer le secret le plus intime de mon être. Je vous ai dit que je vais penser. Que cette confiance vous suffise. Ceci, sans animosité aucune de ma part.

LODOÏSKA. — Je ne croyais pas être indiscret.

FABIEN. — Vous l'avez été, mais par pure amabilité, et je vous suis même reconnaissant de cette curiosité féminine qui s'intéresse, un peu naïvement peut-être, à ma rêverie. Mesdames, je vous salue !

(Il sort.)

## SCÈNE III

(Emilie prépare le thé et le sert.)

EMILIE. — Et là, vous savez où il va ?

LODOÏSKA. — Moi ? Pas du tout !

EMILIE. — Eh bien, moi, je le sais.

LODOÏSKA. — Ça m'étonnerait.

(Elle rit.)

EMILIE. — Eh bien, soyez étonnée. Je le sais.

LODOÏSKA. — Ha ha ! Vraiment ?

EMILIE. — Il est allé m'acheter un cadeau, parce qu'aujourd'hui, c'est ma fête. Il veut me faire la surprise !

LODOÏSKA. — C'est tout à fait touchant !

EMILIE. — Il est comme ça : délicat, prévenant... Et comme il sait parler ! Et quel charme ! On se demande où il va chercher tout ce qu'il dit !

LODOÏSKA. — On dirait même qu'il ne cherche pas. Ça sort tout seul, comme d'un robinet.

EMILIE. — Exactement. C'est comme une source. Quand ça lui prend le matin pendant qu'il se rase, il parle de la nature, des petits oiseaux, du vent dans les feuilles... Et moi je suis là, toute transie ; j'ose plus respirer, je l'écoute la bouche ouverte... Ah ! s'il voulait écrire ce qu'il dit ! C'est de la poésie, ni plus, ni moins ! De la poésie, et même de la philosophie... Il faut dire qu'il est d'une très bonne famille... Ses parents voulaient qu'il soit docteur... Et puis, il était trop artiste... Il a fallu qu'on arrête ses études pour qu'il ait le temps de penser, de se décider. Et tout d'un coup, en regardant le paysage par la fenêtre du château de sa famille, il y a eu dans son esprit comme un éclair. Il s'est évanoui ! et quand il est revenu à ses esprits, il a dit : « Peintre ! Je suis peintre ! Je veux être un peintre ! »

LODOÏSKA. — C'est impressionnant, ce que vous dites là !

EMILIE. — N'est-ce pas ? Et encore, moi, je vous le raconte mal ! Il faut l'entendre raconter par lui !

LODOÏSKA. — Mais alors, comment se fait-il qu'il ne fasse jamais de tableaux ?

EMILIE. — Ah ! C'est ça, le drame ! Figurez-vous qu'il en avait fait déjà au moins vingt ! Et puis, il s'est vu un jour dans la glace : il était devenu maigre comme un tire-bouchon, il était blanc comme le papier, avec les yeux vitreux et qui lui sortaient de la tête.

LODOÏSKA. — Ça ne devait pas être beau...

EMILIE. — Le pauvre ! A ce qu'il paraît qu'il ne s'est pas reconnu... D'abord, il a cru que c'était l'inspiration, le gros travail de la tête, la grosse émotion du cœur... Alors, il a pris des douches froides, il s'est acheté des comprimés chez le pharmacien, pour se calmer l'inspiration... Ça n'a rien fait. Alors, il est allé voir le docteur qui lui a dit : « C'est la peinture, l'odeur de la peinture ! »

LODOÏSKA. — Ça, c'est vraiment extraordinaire !

EMILIE. — Oh ! mais, avec lui, tout est extraordinaire... C'est une nature tellement sensible ! Pensez qu'il y a des ouvriers peintres, des bons gros vivants, qui sont obligés de quitter le métier parce que la peinture les empoisonne...

LODOÏSKA. — Remarquez que ça se comprend mieux... Parce que, eux, il leur faut des seaux de peinture, et ils en tripotent des kilos !

EMILIE. — Oui, mais vous ne pensez pas une chose : eux, ils peignent de loin. (Elle peint à bout de bras.) Tandis que lui, il fallait qu'il s'approche, qu'il mette le nez dessus ! Et puis, eux, c'est de la peinture grossière, tandis que lui, c'était de la peinture fine, fine, qui se glisse, qui s'insinue et qui vous monte jusqu'au cerveau... Enfin, bref, le docteur dit : « Si vous continuez à peindre, d'abord, vous devenez fou ; ensuite, vous mourrez au cabanon ! »

LODOÏSKA. — C'est une histoire terrible quand on y pense bien.

EMILIE. — Ça a été affreux ! Renoncer à sa carrière, moi je trouve que c'est pire que de rentrer au couvent.

LODOÏSKA. — Mais après cette consultation tragique, qu'est-ce qu'il a fait ? Dites-moi un peu ce qu'il a fait ?

EMILIE. — Oui, mais ne le répétez pas, parce que, tout ça, c'est intime... Ce sont les confidences d'un artiste !

LODOÏSKA. — Vous avez ma parole de femme à barbe.

EMILIE. — Eh bien ! il est rentré chez lui. Il a pensé. Pendant toute une nuit, il a pensé sans s'arrêter. Et le matin, au premier rayon du jour, il a brisé ses pinceaux : tac, tac, tac. Et chaque fois qu'il en cassait un — tac — ça lui résonnait dans le cœur. Oh ! il me l'a dit. C'était une souffrance intolérable. Quand il a cassé le dernier, il a cru qu'il allait mourir. Et c'était la nuit de Noël !

(Elle pleure doucement.)

LODOÏSKA. — Mais il doit vous rester, précieusement cachées, ses premières toiles ? Je veux dire ses premiers tableaux ?

EMILIE. — Ah ! vous ne le connaissez pas ! Il s'est disputé avec la destinée. Il lui a dit : « Destinée, tu m'as joué un tour : moi, je vais t'en jouer un autre ! » Il a pris tous ses tableaux, il en a fait un tas dans la cheminée, et il a dit : « Destinée, je ne veux pas que ces œuvres aillent dans un musée, pour apitoyer les passants sur le malheur immérité d'un artiste... Destinée, je ne veux pas d'une carrière inachevée ! » Et il y a mis le feu, il a tout brûlé !

LODOÏSKA, sceptique. — C'est bien dommage...

EMILIE. — Et ensuite, il s'est mis photographe, parce que c'est la seule façon de reproduire la nature sans renifler de la peinture !

LODOÏSKA. — Et puis, au fond, ça va bien plus vite !

EMILIE. — Eh oui ! Clic, et puis c'est fini.

LODOÏSKA. — Pour lui.

EMILIE. — Eh oui, pour lui. Après, c'est moi qui commence le travail « obscur ». C'est lui qui l'appelle comme ça ! Vous ne trouverez pas ça joli ?

LODOÏSKA. — C'est exquis ! Et comment faites-vous pour vous y reconnaître dans toute cette chimie ? Vous avez fait des études ?

EMILIE. — L'Amour n'a pas besoin de faire des études... Je l'aime. Ça fait que je comprends tout... Figurez-vous qu'au début, c'était lui qui tirait et qui développait. Oh, le travail ne lui fait pas peur.



Mais n'est-ce pas, toujours les odeurs... De respirer l'hyposulfite, ça lui donnait une soif ! En sortant de là, il fallait qu'il parte en courant au bistrot du coin ! En se levant le matin, il avait des migraines terribles. Il rotait, passez-moi l'expression, que ça faisait pitié. Alors, j'ai commencé à l'aider un peu. J'ai acheté de petits livres... J'ai étudié, je me suis renseignée... Et maintenant, je développe soixante négatifs par jour et je fournis deux cents épreuves !

LODOISKA, innocente. — Et lui, pendant ce temps, que fait-il ?

EMILIE. — Eh bien, il reçoit les clients. Il compose des éclairages dans sa tête. Il entretient les appareils. Et surtout, le pauvre, il se soigne...

LODOISKA. — Il n'a pourtant pas l'air malade...

EMILIE. — Mais cette chose des odeurs, c'est une maladie terrible ! Ça a même un nom scientifique ! Ça s'appelle « l'allergique ».

LODOISKA. — Et ça se manifeste comment ?

EMILIE. — Ça va et vient. Tout d'un coup, s'il y a des fleurs dans une pièce, le nez commence à lui picoter... Sa gorge se rétrécit, sa respiration se raccourcit, et si je ne mets pas tout de suite le pot de fleurs sur la fenêtre, il s'étoufferait complètement.

LODOISKA. — Ah ! C'est vous qui mettez le pot de fleurs sur la fenêtre ?

EMILIE. — Eh oui. Dès qu'il me prévient !

LODOISKA. — Mais, puisque les fleurs lui font tant de mal, pourquoi en gardez-vous ici ?

EMILIE. — Parce qu'il les aime. C'est un peintre, voyons ! Et puis, ça ne lui fait pas ça tous les jours. Une ou deux fois par semaine, vers le soir, à la sortie du Park.

LODOISKA. — Mais puisque vous avez plusieurs pots, pourquoi n'en sortez-vous qu'un ?

EMILIE. — Ah ça, c'est le mystère de cette « allergique » ! Il y a des moments où c'est les iris qui lui sont contraires. D'autres fois, c'est le géranium. En ce moment, c'est l'azalée. Oh ! il s'en rend compte tout de suite. Il trouve vite le coupable, et il ne se trompe jamais. Alors, hop sur la fenêtre, et c'est fini. A un moment, ça a été les bégonias. Il adorait son bégonia. Eh bien, tous les soirs, tous les soirs pendant un mois, il a fallu que je le mette sur la fenêtre. Il a fini par y renoncer, et il s'est rabattu sur l'azalée... D'une fleur à l'autre, comme un papillon ! Eh oui, c'est ça « l'allergique » et les médecins n'y comprennent rien.

LODOISKA. — Vous non plus !

EMILIE. — Et moi non plus, bien sûr ! Enfin, ça vaut mieux que s'il était sourd ou tuberculeux... Chacun a ses petites misères... Tel qu'il est, moi, je l'adore. Et je vous assure qu'il me le rend bien ! Tout le monde le voit, ce n'est pas discutable. Et mon chéri par-ci, et ma cocotte par-là, et un petit baiser sur la tempe — et même, l'autre jour, il m'a baisé la main — j'en étais toute tremblante. Oh, pour ça, il m'aime d'une façon que ce n'est pas croyable ! Et puis, finalement, il ne se passe pas grand-chose. Oh ! je ne veux pas dire qu'il soit incapable ! Bien loin de là... Mais c'est une nature si délicate... Lui, ça se passe tout dans la tête et dans le cœur...

LODOISKA, elle peigne sa barbe avec un joli peigne d'écaillé à monture d'or. — Le reste a pourtant son intérêt... Et j'avoue que moi, la tête et le cœur, sans le reste...

EMILIE. — Bien sûr, bien sûr... Oh, moi, je ne suis pas une artiste et je m'intéresse à tout ! (Elle rougit.) Et puis, je voudrais tellement avoir un enfant...

LODOISKA. — Il me semble que vous seriez une mère admirable.

EMILIE. — Ah ça... Malheureusement... Mais vous savez, je n'ai pas dit mon dernier mot. Je n'ai que trente-deux ans... Et puis, en cachette, je vais voir les médecins... Je fais un régime... Oh, un de ces jours, je vais m'arrondir comme une coucoude ! Mon Dieu, que je serai grosse ! Ça fera rire tous les passants, et moi, je rirai la première ! Oui, parce qu'il n'y a rien au monde de plus beau !

## SCENE IV

(On a frappé à la porte, solennellement.)

EMILIE. — Entrez ! (On voit paraître un très gros bouquet de fleurs qui a l'air de marcher tout seul. Il est porté par un nain, qui est blond et bien fait. Il traîne une petite échelle de cirque en aluminium. Emilie se lève et va vers lui.) Mais c'est Monsieur Kovareck ! Bonjour, monsieur Kovareck ! Et c'est pour moi, ces belles fleurs ?

KOVARECK. — C'est pour votre fête, madame Emilie.

EMILIE. — Mais qui vous a dit que c'était ma fête ? C'est mon mari ?

KOVARECK. — Non, pas du tout, j'ai cherché sur le calendrier, j'ai trouvé, et je l'ai dit à tout le monde. Alors, maintenant, j'ai le droit de vous embrasser !

EMILIE. — Tant que vous voudrez !

KOVARECK. — Malheureusement, pas tant que je voudrais ! Deux fois seulement ! (Il applique son échelle aux épaules d'Emilie, y grimpe lestement, et l'embrasse sur les deux joues, avec une certaine timidité.) Bonne fête, Madame Emilie ! Oh ! que je suis content.

(Il l'embrasse encore.)

EMILIE. — Merci, Monsieur Kovareck ! Vous êtes un vrai gentleman !

(Entre soudainement le géant. Il a deux mètres trente. Il porte à la main un bouquet de violettes et il rit énormément. Il s'arrête soudain et dit d'une voix inhumaine.)

LE CAPTAIN. — Bonne nuit ! Madame Emilie, bonne nuit !

(Pendant qu'il parle, l'Homme-Lion est entré. Il a le visage et la nuque couverts de poils énormes, qui retombent longuement, comme une crinière ; il porte aussi un bouquet et, dans ses beaux yeux, on voit qu'il sourit.)

L'HOMME-LION, il donne son bouquet à Emilie. — Et voilà !

(Le confiseur, qui fait des berlingots, entre ensuite avec sa femme. Il porte à la main un échecau de sucre rapé de blanc.)

BERLINGOT. — Bonne fête, Madame Emilie ! Je viens vous couper les berlingots sur place.

(Sa femme fait tinter les ciseaux, et elle va vers Emilie.)

LA FEMME. — Bonne fête, Emilie !

(Elle l'embrasse.)

EMILIE, émue. — Quand même, comme vous êtes gentils !

LA FEMME. — Emilie, dans tout notre métier, il n'y a jamais eu personne qui soit aussi serviable que vous !

(Entre l'Homme-Oiseau. Il a un nez immense, qui figure un bec. Il porte un joli bouquet de roses. Sur la porte, il s'arrête, et lance une magnifique rossignolade.)





KOVARECK. — Pour le thé, c'est impossible maintenant, parce que nous sommes venus entre deux représentations et il faut partir tout de suite... Et pour leur dire quelque chose, moi, je ne peux pas : je ne sais pas leur langue. Je suis tchèque, l'Homme-Lion est bulgare, et le Captain, personne n'en sait rien.

EMILIE. — Bonjour l'Oiseau !  
(L'Homme-Oiseau s'avance, et parle avec un très fort accent marseillais.)

L'OISEAU. — Madame Emilie, l'Homme-Oiseau des forêts du Bengale (*Routade*), a quitté son nid pour venir vous souhaiter bonne fête ! (*Routade prolongée*). Maintenant il faut que vous m'embrassiez parce que, moi, d'embrasser quelqu'un, ça m'est impossible...

(Il tend sa joue. Emilie l'embrasse en riant. Il lance deux petites roulades très tendres.)

EMILIE. — Monsieur Kovarek, dites au Captain et à Monsieur l'Homme-Lion que je suis très touchée de leur gentillesse, et qu'ils me feraient plaisir d'accepter une tasse de thé!

KOVAREK. — Pour le thé, c'est impossible maintenant parce que nous sommes venus entre deux représentations et il faut partir tout de suite... Et pour leur dire quelque chose, moi, je ne peux pas : je ne sais pas leur langue. Je suis tchèque, l'Homme-Lion est bulgare, et le Captain, personne n'en sait rien...

EMILIE. — Pauvres gens... Moi, j'avais toujours cru que les étrangers se comprenaient entre eux... Que je suis bête !

(À ce moment la porte s'ouvre, et une jeune fille paraît. Elle a un imperméable et elle porte à la main une valise en carton. Elle hésite devant tout ce monde.)

EMILIE, joyeuse. — Mon Dieu! ma petite sœur!... Toi aussi, tu viens pour ma fête?

MARINETTE. — Non, ma chérie, je n'y avais pas pensé!

EMILIE. — Eh bien, c'est ma fête quand même, et de venir me voir, c'est le cadeau que tu me fais! (Elle l'embrasse et la présente aux autres.) C'est ma petite sœur Marinette. Voyez comme elle est mignonne!

LODOISKA. — Bonjour, Mademoiselle.

MARINETTE. — Bonjour, Madame! Bonjour, Messieurs! (À la pâtissière) Bonjour, Madame!

EMILIE. — Regarde comme ils sont gentils! Ils m'ont tous apporté des fleurs et ils sont venus me couper des berlingots à domicile!

MARINETTE. — Tu en as de la chance!

BERLINGOT. — Ce n'est pas de la chance! C'est parce qu'elle le mérite!...

(On entend une cloche qui sonne. Le géant, le nain et l'Homme-Lion saluent en hâte et sortent.)

KOVAREK. — Madame Emilie, on nous appelle!

EMILIE. — Ne vous mettez pas en retard pour moi! Merci! Encore merci!

LODOISKA. — Déjà quatre heures! Je voulais aller faire une course, je n'ai plus le temps... Il faut aller montrer ma barbe aux personnes qui aiment ça!

BERLINGOT. — Au fond, ça n'est pas bien fatigant!

LODOISKA. — Ah! Vous croyez ça? Il y en a toujours un ou deux qui veulent me tirer la barbe, et il faut les laisser faire, autrement ils disent qu'elle est postiche... Il y a des sadiques, qui tirent fort pour faire du mal...

EMILIE. — Mon Dieu! est-ce possible?...

LODOISKA. — D'autres qui la caressent en fermant les yeux et en palpant des narines.

MARINETTE. — Mais pourquoi?

LODOISKA. — Ma chère enfant, vous êtes jeune. Mais vous apprendrez assez vite que les cochons ne sont pas tous dans les cochonniers. (Elle va vers la porte et passe devant Berlingot.) Au revoir, Berlingot! J'en vole un!

(Elle vole, en effet, un gros berlingot et s'enfuit en minaudant.)

BERLINGOT. — Emilie, à tout à l'heure!

#### SCENE V

EMILIE. — Vraiment, vous partez déjà?

BERLINGOTE. — Eux sont partis parce que la cloche sonnait, et nous, nous devons partir parce que la caisse ne sonne pas!

EMILIE. — Quelle caisse?

BERLINGOTE. — Nous avons la caisse automatique! Chaque fois qu'on paie, dring! Et le tiroir s'ouvre. Mais ça fait bien vingt minutes qu'elle n'a pas sonné!

EMILIE. — Ça prouve qu'à ces heures-ci, la clientèle se fait rare!

BERLINGOTE. — Ou alors, ça prouve que notre commis fait des ventes sans les marquer. Il vend à son compte! Dépêchons-nous. A tout à l'heure, Mademoiselle!

(Berlingot et Berlingote sortent.)

#### SCENE VI

MARINETTE. — Ils sont bien gentils, tous ces gens-là...

EMILIE. — Ici, tu sais, c'est un peu comme une





Photo Bernard

MARINETTE. — Justement, non. J'ai vu sa photo à la maison, mais je ne le connais pas.

famille... Ils ne sont pas comme tout le monde, alors, si on les aime un peu, ils vous aiment beaucoup... Dis-moi, est-ce que tu vas me faire le plaisir de rester à dîner avec nous ?

MARINETTE. — Oh oui, Emilie, je suis venue pour ça.

EMILIE. — Justement, il y a un bon dîner, tu sais... Et tu vas m'aider un peu.

MARINETTE. — Volontiers.

EMILIE. — Je suis en retard pour ma salade... Et Fabien, pour la salade, c'est un connaisseur. D'ailleurs, c'est un connaisseur pour tout. Tu l'as déjà vu ?

*(Tout en parlant, elle a apporté cinq ou six laitues et deux couteaux. Elles vont préparer les feuilles pendant la conversation qui suit.)*

MARINETTE. — Justement, non. J'ai vu sa photo à la maison, mais je ne le connais pas.

EMILIE. — C'est vrai que, pour notre repas de noces, tu l'étais cassé le bras au basket ! Mais tu n'es pas venue dîner avec nous quand nous étions à la foire de Neuilly ?

MARINETTE. — Non, ce n'est pas moi. C'était Maria...

EMILIE. — Oui, c'est vrai. Et comment elle va, Maria ?

MARINETTE. — Elle a l'air d'aller bien. Son mari, maintenant, s'est acheté un beau taxi. Ils ont l'air bien contents. Elle te ressemble de plus en plus.

EMILIE. — C'est pas ma sœur pour rien. Mais il faut dire la vérité : elle est bien plus grosse que moi !

MARINETTE. — Ça, oui ! elle est un peu plus forte.

EMILIE. — Surtout que moi, depuis que je prends ce remède indien, j'ai minci... Comment tu me trouves ?

MARINETTE. — Tu es superbe !

EMILIE. — Et maintenant, dis-moi un peu. Comment ça se fait que tu es ici ?

MARINETTE. — C'est lundi, aujourd'hui... Le magasin est fermé...

EMILIE. — A Garches aussi, ils ferment le lundi ?

MARINETTE. — Bien sûr. On n'est pas chez les sauvages, à Garches. Alors, je suis venue voir une amie... Anita, celle qui était à Paris-Chapeaux avec moi...

EMILIE. — Anita ? Oui, une jolie blonde, élégante, un peu boulotte...

MARINETTE. — Celle qu'on appelait Gras-Double... Maintenant, elle est vendeuse aux Galeries-Barbès. Alors, elle m'a écrit que, peut-être, elle pourrait me faire entrer aux Galeries.

EMILIE. — A Paris ?

MARINETTE. — Bien sûr, à Paris. Et alors, ce matin, elle m'a présentée à un sous-chef de rayon. Il m'a posé des questions. Il m'a bien regardée, avec beaucoup d'intérêt, et il m'a dit « Mademoiselle, on vous écrira ! ».

EMILIE. — Quand ils disent ça, ils n'écrivent jamais.

MARINETTE. — Moi, il m'a paru sérieux...

EMILIE. — Evidemment que vendeuse aux Galeries Barbès, c'est autre chose que le Grand Bazar à Garches... Et à la maison, comment ça va ?

MARINETTE. — Ça va comme ça, pas mal. Maman a toujours son rhumatisme, mais quand même ça lui prend moins souvent.

EMILIE. — Je suis sûre que ça lui passera complètement. C'est son âge qui lui fait ça... Mon Dieu, mes canellonis ! Si ça brûlait ! Mon Dieu !

*(Elle part en courant vers la cuisine. Marinette examine la pièce. Emilie revient. Marinette a ôté le foulard qui couvrait ses cheveux.)*

EMILIE. — Dieu merci, ça marche bien. Mais dis-moi, ma chérie, qu'est-ce que c'est que cette coiffure ? Et comment tu es habillée ? On dirait une femme de l'Armée du Salut ! Quand on a des cheveux comme les tiens, on les montre !

MARINETTE. — Je les ai montrés. Ça ne m'a pas bien réussi.

EMILIE. — Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

MARINETTE. — Eh bien, figure-toi qu'au mois d'avril, j'ai gagné 16.000 francs à la Loterie Nationale.

EMILIE. — Eh dis donc, c'est pas hête, ça ! Tu joues à la Loterie ?

MARINETTE. — On avait pris un billet, avec deux copines. On a gagné 50.000 francs dans la série B. Et alors, je me suis dit : « Je vais faire des frais de coquetterie. »

EMILIE. — A ton âge, c'est bien naturel, ma chérie.

MARINETTE. — Je me suis achetée une robe de printemps. Une très jolie robe. Tu la verras. Elle est dans ma valise. Un peu décolletée, tu comprends... Puis un bon soutien-gorge sur mesures.

EMILIE. — Voyez-vous ça ? Ça a tellement poussé depuis six mois ?

MARINETTE. — Tu verras. Ça n'est pas croyable.

EMILIE, *souçonneuse*. — Tu es sûre qu'ils ont poussé tout seuls ?

MARINETTE. — Oh ! tout à fait sûre !

EMILIE. — Ça ne se voit pas beaucoup.

MARINETTE. — Parce que maintenant, je les serre avec une bande Velpeau.

EMILIE. — Quelle idée ! Pourquoi ?

MARINETTE. — Attends. Tu vas voir. Alors, avec ce soutien-gorge, ça me faisait une poitrine un peu provocante, tu comprends ? Enfin, très jolie...



EMILIE. — Bien sûr que c'est joli ! Et c'est naturel ! Moi, j'ai horreur de ces femmes plates comme une planche à repasser. Et si elles se déshabillent, on voit deux piqûres de moustiques sur deux petites blagues à tabac !... Et alors ?

MARINETTE. — Après, je me suis achetée une paire de souliers à talons hauts, et des bas nylon. Après, du rouge à lèvres supérieur... Il va très bien avec mon teint, tu verras... Et, à la fin, je me suis payée une permanente chez Claude. Ça, ça a été le bouquet ! Pendant une semaine, presque, j'avais une crinière de lion... Tout le monde me regardait, et c'est comme ça que mes ennuis ont commencé...

EMILIE. — Je parie que tu as fait des bêtises !

MARINETTE. — Oh non ! C'est même parce que je n'ai pas voulu en faire que j'ai été forcée de quitter le Grand Bazar.

EMILIE, consternée. — Tu n'es plus au Grand Bazar ?

MARINETTE. — Si ça me plaît, je peux y retourner. Mais je ne veux plus.

EMILIE. — Pourquoi ?

MARINETTE. — A cause du chef de rayon.

EMILIE. — Monsieur Dubosquet ?

MARINETTE. — Non, il est mort, Monsieur Dubosquet. C'est à cause de son remplaçant. Un vieux de quarante ans, qui a des lorgnons.

EMILIE. — Des lorgnons avec un fil noir ?

MARINETTE. — Oui. Et avec une petite barbe. Quand il est arrivé, il a été très gentil pour moi... « Mon enfant » par ci... « Mon enfant » par là... Si j'étais un peu en retard, il faisait semblant de ne pas le voir... Chaque fois que je servais une cliente, il me félicitait, il me donnait en modèle à tout le monde... Et puis, un jour, à la fermeture, il m'a appelée dans son bureau, et puis je t'assure qu'il ne m'appelait plus son enfant... Il m'a parlé de la beauté du Diable. Et puis il m'a sauté dessus... Et il soufflait comme un phoque...

EMILIE. — Mon Dieu ! avec des lorgnons !

MARINETTE. — Oh ! il les avait quittés, les lorgnons... Je lui ai donné des coups de pied, je lui ai presque arraché la barbe !...

EMILIE. — Mon Dieu ! là, tu es allée un peu loin.

MARINETTE. — C'est que lui, il serait allé encore plus loin que ça...

EMILIE. — Peut-être que tu aurais pu lui expliquer, lui dire : « Je suis une honnête fille... » Peut-être que cet homme s'imaginait que tu étais une fille qui fait la vie...

MARINETTE. — Je ne sais pas ce qu'il s'imaginait, mais moi, je sais très bien ce qu'il voulait. Et un toupet ! Quand il a vu que j'allais crier, il m'a dit : « Mademoiselle, je crois que vous vous êtes trompée sur mes intentions. Je vous ai appelée ici pour vous signaler une erreur de 130 francs dans vos comptes de la journée. Je les retiendrai sur votre salaire du mois. Que cela ne vous arrive plus ! Retirez-vous ! »

EMILIE. — Mais c'est un monstre, cet homme-là !

MARINETTE. — Et, depuis, il me fait toutes les misères possibles.

EMILIE. — Tu ne sais pas ce que tu devrais faire ? Tu devrais le dire à Tonton Jules. Il ira le voir, lui, ce monsieur à barbe. Il saura lui dire ce qu'il faut. Et si ça ne suffit pas, quatre paires de claques, et un grand coup de pied au cul. C'est tout ce qu'il mérite, ce satyre à lunettes !... Tu lui en as parlé, à Tonton Jules ?

MARINETTE. — Oh non, oh non, alors !...

EMILIE. — Pourquoi ?

MARINETTE. — Si tu savais comment il est devenu Tonton Jules ?

EMILIE. — Il s'est remis à boire ?

MARINETTE. — Oh ça, ça ne serait rien. Il boit encore de temps en temps... Mais il ne se saoule jamais. Seulement, des fois, il fait semblant d'être saoul...

EMILIE. — Il fait semblant ? Et pourquoi ? Il est devenu fou ?

MARINETTE. — Avec moi, oui. Une fois, à deux heures du matin, il est entré dans ma chambre.

EMILIE. — Et qu'est-ce qu'il te voulait ?

MARINETTE. — Il était tout nu.

EMILIE. — Tout nu ? Mon Dieu ! qu'est-ce que tu me dis là ? Tu es sûre de n'avoir pas rêvé ?

MARINETTE. — Oh non, je n'ai pas rêvé. Le lendemain matin, j'ai bien vu la griffe que je lui ai faite sur la figure.

EMILIE. — Mais il fallait qu'il soit saoul à perdre la raison ! Moi, il ne m'a jamais fait ça !

MARINETTE. — Quand il a vu que j'allais crier, il m'a dit qu'il s'était trompé de porte...

EMILIE. — C'est peut-être vrai... Tout nu ! Lui qui est si bon !

MARINETTE. — Même trop ! Depuis un mois, il m'apportait des cigarettes en cachette de maman...

EMILIE. — Tu fumes ?

MARINETTE. — Comme ça, de temps en temps. Et puis, des berlingots, des dragées...

EMILIE. — Ça prouve qu'il te considérait comme une enfant !

MARINETTE. — Attends. Et puis, le soir, il venait m'attendre à la sortie du magasin...

EMILIE. — Tonton Jules ?

MARINETTE. — Oui, tous les soirs. Et de la façon qu'il me parlait, ça ne me plaisait pas du tout. Et puis, il se parfumait.

EMILIE, stupéfaite. — Tonton Jules ?

MARINETTE. — Oui, Tonton Jules, avec un veston sport, et une cravate américaine, avec des choux-fleurs brodés en relief...

EMILIE. — Ça, quand même, ce n'est pas un crime.

MARINETTE. — Bien sûr. Seulement, cette nuit, il est encore venu dans ma chambre.

EMILIE. — Mon Dieu !

MARINETTE. — Il m'a dit que j'étais une imbécile. Qu'après tout je n'étais pas sa fille...

EMILIE. — Il a dit ça ?

MARINETTE. — Il me l'a dit avec des yeux qui sortaient de la tête ! Moi, je m'étais roulée dans mon drap, bien serrée comme un saucisson et je lui disais : « Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! » Il est resté au moins une heure... A la fin, il est devenu furieux...

EMILIE. — Tonton Jules ! C'est incroyable ! C'est de la folie d'alléation !

MARINETTE. — Alors, j'ai hurlé et maman est venue en courant...

EMILIE, épouvantée. — Mon Dieu, pauvre maman ! Qu'est-ce que tu lui as dit ?

MARINETTE. — Je lui ai dit que j'avais eu un cauchemar, que j'étais tombée du lit, et que Tonton Jules était venu me ramasser...

EMILIE. — Elle l'a cru ?

MARINETTE. — Peut-être. En tout cas, ce matin, quand je lui ai dit que j'allais à Paris pour trouver une place, et que j'espérais te voir, elle m'a dit : « Tu as raison, va voir Emilie. » Et elle m'a donné 10.000 francs. Voilà.





Photo Bernaud

EMILIE. — Lui, fier ? Mon Dieu ! Mais ma chérie, c'est tout le contraire ! Il est d'une modestie... Tiens, on lui a donné je ne sais pas combien de décorations. La croix de guerre, la médaille militaire, la légion d'honneur...

EMILIE. — Ah ! j'en reviens pas de tout ça. Quand même ! qui aurait cru ça de tonton Jules... Je sais bien qu'il y a cinq ans, il avait fait des choses à la concierge... Mais c'était elle qui l'avait cherché. Et puis, s'attaquer à sa presque fille... Qui aurait cru ça de tonton Jules ? Qu'est-ce que nous pouvons faire ?

MARINETTE. — Je suis venue te le demander !

EMILIE. — En tout cas, une chose est claire : il ne faut pas que tu retournes chez ce monstre. Tu es jeune, tu es intelligente, tu as bien plus de chances de réussir à Paris qu'à Garches ! Écoute donc : nous avons une jolie petite chambre vide dans la seconde roulotte... Je vais expliquer la chose à Fabien, mais il vaut mieux ne pas dire pourquoi tu ne veux plus rester à la maison. Ça ne serait pas bien pour la famille.

MARINETTE. — Oui. Ça la foutrait plutôt mal.

EMILIE. — Et le chef de rayon non plus, ce n'est pas la peine d'en parler. Tu es venue me voir parce que tu préférerais une place à Paris, voilà tout... Ça sera la première fois que je mentirai à mon mari. Mais je suis bien obligée, parce qu'il ne te croirait pas ! Tu comprends, il ne pourrait jamais s'imaginer qu'il existe des hommes comme ça !

MARINETTE. — J'ai bien peur qu'il y en ait beaucoup... Tu as entendu ce qu'elle a dit, la femme à barbe ?

EMILIE. — Je te garantis qu'elle exagère ! Qu'ils fassent des compliments, je ne dis pas. Et même quelques petites tapes impertinentes s'il leur tourne le dos... Mais vous sauter dessus comme ça ? Allons donc ! Va, ne te laisse pas démoraliser parce que tu as rencontré deux malades... Tu vas voir Fabien ! Et tu sauras ce que c'est qu'un homme, un vrai ! Si généreux, si discret, si intelligent... Et avec ça, si bon et si modeste...

MARINETTE. — Sur la photo qu'il y a à la maison, il est très bien... Mais peut-être, un tout petit peu... fier, non ?

EMILIE. — Lui, fier ? Mon Dieu ! Mais ma chérie, c'est tout le contraire ! Il est d'une modestie... d'une modestie... Tiens, on lui a donné je ne sais pas combien de décorations. La croix de guerre, la médaille militaire, la légion d'honneur...

MARINETTE. — La légion d'honneur ?

EMILIE. — Parfaitement ! Et la rosette encore ! Et le nitchikar ! Et les palmes académiques ! Et la croix de la reine d'Angleterre ! Il en a une batterie formidable ! Mais il ne les porte jamais en public. Non, jamais. Quelquefois, il les met ici, dans l'intimité, pour me faire plaisir. Mais il ferme la porte à clef pour que personne ne le voie !

MARINETTE. — Mais où est-ce qu'il a gagné tout ça ?

EMILIE, à voix basse. — Dans la Résistance. Et il y est toujours, dans la Résistance. Quelquefois, le soir, il me dit qu'il va à tel endroit, et puis, par hasard, j'apprends qu'il n'y est pas allé ! Eh bien, je ne dis rien, je ne pose pas de questions. Je comprends tout de suite : il résiste ! Tout ça, c'est secret, tu comprends, il résiste !

MARINETTE. — Mais maintenant, il résiste à quoi ?

EMILIE. — Mais d'abord, il résiste à l'envie de le dire. (*Mystérieuse.*) Et ensuite, pour la prochaine guerre, il prépare le double jeu ! C'est tout ce qu'il a voulu me confier. Mais ça me donne déjà bien du souci ! Et puis, alors, tu vas entendre sa conversation ! Il te parle de médecine, de mécanique, d'astronomie... L'autre soir, il m'a fait voir la grande ourse et, ensuite, il me l'a expliqué. Il y a pourtant une chose qu'il ne sait pas : c'est la bombe atomique. Ça, il le reconnaît lui-même. Il dit : « Pour la bombe atomique, j'avoue que je n'ai pas encore deviné. » Il a peut-être bien compris le mystère, mais il ne veut pas encore me le dire ! Et il y a autre chose qu'il ne sait pas : imagine-toi qu'il ne sait pas développer les négatifs ! Il faut que ce soit moi qui le fasse ! Il sait tout, absolument tout, sauf la bombe atomique et son métier ! Qu'est-ce que tu veux, les génies, c'est comme ça...

MARINETTE. — Moi, des génies, j'en ai encore jamais vu !

EMILIE. — Eh bien, tu vas en voir un... et même... (*Elle est allée près de la fenêtre.*) Tu peux le voir tout de suite. Regarde : c'est ce bel homme avec le chapeau d'artiste, qui parle à Madame Berlingot ! Regarde cette pose, cette attitude, qu'il me fera dire ! Quelle « attitude » !

MARINETTE. — Je trouve qu'il a beaucoup d'allure !

EMILIE. — Regarde comme il la salue ! On dirait un prince ! Vite, vite, viens d'abord le coiffer dans ma chambre, et t'habiller comme il faut... Il est difficile, tu sais... Et puis ici, tu n'es pas chez les satyres, et plus tu seras jolie, mieux ça vaudra. Viens vite !

(*Elle l'entraîne. Elles sortent à droite.*)

## SCENE VI

(*Entre Fabien. Il a l'air de fort bonne humeur. Il siffle, puis chante. Il regarde les fleurs avec étonnement, puis la carte de visite. Il lit à haute voix : « Bonne fête ! » Puis, il ajoute, sotto voce : « Oh, merde ! Encore ! J'ai pas pensé à ça ! » A ce moment paraît à la fenêtre le visage d'une jeune acrobate. Elle regarde dans la pièce, sourit tendrement, et dit :*)



FABIEN

- L'ACROBATE. — Alone ?
- FABIEN. — Quoi ?
- L'ACROBATE. — Le gros chose, il est parti ?
- FABIEN. — Elle est à côté. N'entre pas. Donne-moi ton foulard.
- L'ACROBATE. — What ? (Il lui prend son foulard.)  
What is the matter ?
- FABIEN. — T'occupe pas. Je t'en achèterai un autre. (Comme elle paraît surprise, il s'explique en anglais de fantaisie.) Anoder ! Plus beautiful ! wonderful ! Tou more ! Mi ! Yes. All right. Fous le camp !
- L'ACROBATE. — What ?
- FABIEN. — Get away !
- L'ACROBATE. — To morrow-night ?
- FABIEN. — Of course ! My love ! Nine o'clock ! In your chambre ! On ze bède !
- L'ACROBATE, ravie. — Oh, yes !  
(Elle s'enfuit après lui avoir envoyé un baiser.)
- FABIEN. — Ces langues étrangères, ça complique tout !  
(Il a mis le foulard autour de son cou. Entre Emilie.)
- EMILIE. — Bonjour mon beau chéri...
- FABIEN. — Bonjour ma belle grosse caille...
- EMILIE. — Tu t'es bien reposé l'esprit ?
- FABIEN. — A merveille. Et je vais boire mon apéritif avec plaisir, si l'on pense à me l'offrir !
- EMILIE. — Et moi qui n'y pensais pas ! (Elle court à l'armoire, en tire un plateau tout prêt, et une bouteille d'absinthe. Tout en servant, elle sourit et dit gentiment.) Tu ne remarques rien ?
- FABIEN. — Ma foi non !
- EMILIE. — Tout te paraît naturel ?
- FABIEN. — Tout à fait. Ah ! ces fleurs ?
- EMILIE. — Eh oui, ces fleurs ! Tu ne sais pas ce que c'est ?
- FABIEN. — C'est des iris !
- EMILIE. — Oui, bien sûr. Mais pourquoi on m'a apporté des iris ?
- FABIEN. — Dieu du ciel ! C'est sa fête ! C'est la fête de ma belle grosse caille... Et je n'y ai pas pensé ! Ah ! c'est impardonnable ! Je n'y ai pas pensé !
- EMILIE, les larmes aux yeux. — Ça ne fait rien, va ! Tu as tant de choses dans la tête. Et puis, au bout de cinq ans... Ce n'est plus la même chose qu'au début...
- FABIEN. — C'est triste à dire, mais c'est vrai.
- EMILIE. — L'année dernière, tu y avais pensé...
- FABIEN, tristement. — Eh, oui !
- EMILIE. — Tu m'avais donné un joli portefeuille.
- FABIEN. — Ce n'était pas grand-chose.
- EMILIE. — Ce n'était pas grand-chose, mais c'était l'intention.
- FABIEN. — Eh oui ! L'intention y était...
- EMILIE, en pleurant. — C'est bête... Je sais bien que ça ne veut rien dire... Mais quand même...
- FABIEN. — Et toi, tu ne remarques rien ?  
(Il la prend aux épaules.)
- EMILIE. — Je remarque que je pleure comme un bébé, et que j'ai peur que ça t'énerve...
- FABIEN. — Ma belle grosse caille, tu ne remarques rien ? Regarde bien !  
(Elle tâte ses poches, puis, tout à coup, elle voit le foulard. Elle joint les mains, elle éclate de rire. Elle crie.)
- EMILIE. — Mon Dieu ! que je suis bête ! (Elle touche le foulard.) Il est pour moi ?  
(Elle le prend.)
- FABIEN. — Je n'ai pas l'habitude de porter des foulards de femme !
- EMILIE. — Mon Dieu qu'il est beau ! Et il est parfumé ?
- FABIEN. — C'est la mode, maintenant. Quand on achète un foulard, on le parfume...
- EMILIE, radieuse. — Je parie que tu as acheté aussi le flacon de parfum ?
- FABIEN. — Ça non... C'est un tout petit flacon qui vaut 15.000 francs. On m'en a mis quelques gouttes. Il paraît que ça tient plus de quinze jours !
- EMILIE. — Mon Dieu que je suis contente ! Tu sais maintenant, je peux te le dire : si tu l'avais vraiment oublié, oh bien ! j'aurais pleuré toute la nuit...
- FABIEN. — Eh bien, puisque j'y ai pensé, ne pleure plus !
- EMILIE. — Et puis, le plus délicat, c'est que tu l'as bien choisi assorti à mon teint. C'est ça, tu vois, qui me fait le plus de plaisir !
- FABIEN. — Ma belle grosse caille, tu oublies que j'ai été peintre et que mon plus grand talent, c'était d'assortir les tons... D'ailleurs, ça n'a pas été facile, et pour te dire la vérité, je ne l'ai trouvé qu'au dernier moment ! Tu crois que c'est la peine de rouvrir le studio pour une heure ?
- EMILIE. — Non, mon chéri, non, ce n'est pas la peine. Tu as l'air un peu fatigué...
- FABIEN. — Je suis, en effet, très fatigué. Mais un bon dîner va me remettre. Qu'est-ce que tu nous as préparé ?
- EMILIE, avec une certaine solennité. — Primo, pas de hors-d'œuvre.
- FABIEN, très sérieux. — Parfait. On attaque directement par ?
- EMILIE. — Par des canellonis au gratin.
- FABIEN, avec un grand intérêt. — Idée heureuse. Très heureuse. Tu les crois réussis ?
- EMILIE. — J'ai bon espoir.
- FABIEN, grave et technique. — Ils ne vaudront pas — peut-être pas — ceux que tu m'avais faits un jeudi, quand nous étions à la Foire de Neuilly !
- EMILIE. — Ah ! ceux-là, c'était quelque chose !
- FABIEN. — Il en reste un beau souvenir.
- EMILIE. — Mais ceux de la Saint-Fabien, l'année dernière, ils n'étaient pas mauvais non plus !
- FABIEN. — Ils étaient même excellents, mais ils ne valaient pas ceux de Neuilly. Il y avait un velouté dans la crème, et une force dans la farce...
- EMILIE. — Je n'ai jamais pu me rappeler ce que j'y avais mis... Je crois que c'était surtout la portion entre le gruyère et le parmesan... Ce soir, j'ai essayé de la retrouver. Et il n'est pas du tout impossible que... Enfin je ne veux pas me vanter à l'avance...
- FABIEN, sérieusement. — Nous verrons ça. Et, après ces canellonis ?
- EMILIE. — Eh bien, j'ai combiné une fricassée de petits oiseaux, avec des fines herbes.
- FABIEN. — Ça m'a l'air de se tenir. Bonne salade ?
- EMILIE. — Quatre coeurs de laitues, ni blancs ni verts, Et dans de l'huile du moulin de Pégomas.
- FABIEN. — Normal. Fromages ?
- EMILIE. — Non. Inutile. Il y a une surprise !
- FABIEN. — C'est prêt à quelle heure ?
- EMILIE. — Vingt minutes, pas plus...
- FABIEN. — Je t'en donne vingt-cinq, mais prends tes responsabilités !





Photo Hivoice

**ÉMILIE.** — Oh oui, mais je ne peux pas m'asseoir, à cause des canellonis.

**EMILIE.** — Compte sur moi.

**FABIEN.** — Puisque c'est ta fête, tu vas prendre l'apéritif avec moi !

**EMILIE.** — Oh oui, mais je ne peux pas m'asseoir, à cause des canellonis.

**FABIEN.** — Evidemment, non. (Il verse les apéritifs et boit avec plaisir.) Eh bien, ma belle grosse caille, je peux te dire une bonne chose : la vie est belle !

**EMILIE, heureuse.** — N'est-ce pas, mon chéri ?

**FABIEN.** — La vie est merveilleuse.

**EMILIE.** — Oh oui ! oh oui ! elle est merveilleuse !

**FABIEN.** — On est bien.

**EMILIE.** — Oh oui ! on est bien !

**FABIEN, solennel.** — Envoyons une pensée attristée à ceux qui souffrent, à ceux qui ont faim, à ceux qui ont soif. Buvois à leur bonne santé. C'est un devoir.

**EMILIE.** — Oh oui, c'est un devoir. Et justement, mon chéri, il faut que je te demande quelque chose.

**FABIEN.** — Tu sais bien que le jour de ta fête, je ne peux rien te refuser : profite-en. C'est d'accord ! Si c'est raisonnable !

**EMILIE.** — Oh, ce n'est rien d'extraordinaire... Une petite histoire de famille...

**FABIEN, douloureux.** — Ayayafé... Voilà le mot, le mot qu'il ne fallait pas dire. Histoire de famille. Ma belle grosse caille, moi, des membres de ma famille, tu n'en as jamais vu ici, et tu n'en verras jamais. Je t'ai montré mon père, de loin, un jour, quand il regardait courir ses propres chevaux à Longchamp... Je t'ai salué, il a fait semblant de ne pas me voir...

**EMILIE.** — Et même pire. Il nous a regardés d'un air stupéfait, en faisant des yeux comme ça, et il a tourné la tête de l'autre côté.

**FABIEN.** — Voilà ce que c'est que la famille. Elle

ne pense à vous que lorsqu'elle a besoin de vous. Moi, ma famille, c'est toi, et personne d'autre.

**EMILIE.** — C'est bien beau, ce que tu dis là, mon Fabien et, vraiment, ça me touche beaucoup. Moi aussi, ma famille c'est toi... Mais quand même...

**FABIEN.** — Quand même, tu devrais bien jeter un coup d'œil aux petits oiseaux... Une fois ils se sont attrapés au fond du poëlon...

**EMILIE.** — Eh oui, c'est vrai...

**FABIEN.** — C'était pour la Toussaint, il y a deux ans.

**EMILIE.** — Oui, c'est vrai... J'avais une migraine terrible, j'entendais sonner des cloches, je ne savais plus où j'étais !

**FABIEN.** — Et tu ne savais surtout plus où étaient les petits oiseaux : ils étaient au fond du poëlon mal graissé, en train de s'y coller horriblement. Et ça a fait un dîner manqué. Alors, que la famille ne nous fasse pas manquer celui-ci !

**EMILIE, à la cuisine.** — Ne crains rien. D'ailleurs j'ai eu tort de dire la famille. Il s'agit seulement de ma sœur...

**FABIEN.** — Ta sœur fait partie de la famille. Elle a évidemment besoin d'argent ?

**EMILIE.** — Pas du tout. Elle a de quoi voir venir.

**FABIEN.** — De quoi voir venir, la misère ?

**EMILIE.** — Pas du tout ! Elle avait une très bonne place au Grand Bazar à Garches. Et puis, à cause des impôts, la maison a été obligée de fermer...

**FABIEN.** — Et la voilà sur le pavé ! Tel est le genre de nouvelles que l'on reçoit habituellement quand on a la hêtise de s'occuper de sa famille...

**EMILIE.** — Elle n'est pas du tout sur le pavé. Elle connaît très bien son métier de vendeuse ; mais au lieu de chercher une place à Garches, où elle en trouverait facilement, elle préférerait une place à Paris, parce que ça a plus d'avenir, voilà tout !...

**FABIEN.** — Elle est à Paris ?

**EMILIE.** — Oui, elle est à Paris.

**FABIEN.** — Dans quel hôtel ?

**EMILIE.** — Elle n'y est pas encore allée... Elle est venue d'abord nous voir pour nous demander conseil...

**FABIEN.** — Et où est-elle ?

**EMILIE.** — Elle est dans ma chambre...

**FABIEN.** — Naturellement ! Et elle compte bien y rester ! Eh bien, ça, Milly, ce n'est pas possible. Non ! C'est tout simplement impossible ! Si elle s'installe ici ce soir, elle n'en partira jamais...

**EMILIE.** — Ecoute, mon Fabien, permets-moi d'insister : moi, ici, je me tue au travail. Je ne te le dis pas, mais souvent, le soir, j'ai les jambes molles comme du coton. En ce moment, ça ne va pas du tout. Alors, si tu voulais, pendant quelques jours...

**FABIEN, solennel.** — Ma belle grosse caille, tu me fais beaucoup de peine. Oui, vraiment, beaucoup ; je vois que pour faire plaisir à quelqu'un de ta famille, tu renonces de gaieté de cœur à notre belle, à notre constante intimité. Cette atmosphère de tendresse, de confiance, de travail, tu veux y introduire une tierce personne, et quand je dis tierce, je le pense. Non. Je ne veux pas de ta sœur ici, et le simple fait de me l'avoir proposé, je le ressens comme une injure à notre amour... Va lui dire qu'elle s'en aille... Arrange la chose le mieux possible. Fais-la sortir par derrière, car je ne tiens pas à la voir, et dis-moi ce qu'il faut que je fasse, pendant ce temps, pour que les oiseaux ne s'attrapent pas au poëlon.

**EMILIE.** — Je suis désolée de l'avoir fait de la peine, et je te comprends. Oui, évidemment, tu as



raison, tu as mille fois raison. Mais tu peux tout de même la voir, lui dire un mot gentil...

FABIEN. — Non. Je n'ai pas envie, ce soir, de dire des mots gentils. J'ai eu une journée épuisante, et j'ai envie de manger...

EMILIE. — Tu as raison, mon chéri. Mais alors, laisse-moi une minute pour inventer quelque chose. Tu comprends, c'est ma petite sœur... Je ne voudrais pas la blesser... Qu'est-ce que je pourrais lui dire ?

*(La porte s'ouvre. Marinette entre. Elle a changé de robe et de coiffure. Elle a de belles boucles blondes. Elle parle clairement, mais avec une certaine timidité.)*

MARINETTE. — Oh, tu sais, ne cherche pas. Ce n'est pas la peine. Pour une chose aussi simple. Excusez-moi... Je n'ai pas écouté à la porte, mais j'ai entendu tout de même.

EMILIE. — Ces cloisons de bois, c'est traître...

MARINETTE. — Aujourd'hui, ça a servi à quelque chose, puisque ça t'épargne la peine de m'expliquer... Alors, bonsoir, Milly.

EMILIE. — Mais où vas-tu ?

MARINETTE. — A l'hôtel ! Je suis assez grande pour me débrouiller toute seule ! Bonsoir, Monsieur !

FABIEN, stupéfait. — Voyons, voyons... Ce n'est pas ta sœur Maria !

EMILIE. — Non, c'est Marinette, ma petite sœur !

FABIEN. — Tu ne m'en avais jamais parlé !

MARINETTE. — Pour une fois qu'elle vous en parle, on dirait que ça ne vous a pas fait grand plaisir. Au revoir, beau-frère.

FABIEN. — Mademoiselle, une seconde, *(Tonnant.)* Milly, tu es folle ?

EMILIE, affolée. — Mon Dieu ! ne me gronde pas !

FABIEN. — Milly, c'est cette enfant que tu veux envoyer dans un hôtel, à Paris ? Milly, je ne te reconnais pas.

EMILIE. — Fabien, mon chéri...

FABIEN. — Tais-toi. Tu en as déjà trop dit. Pourquoi m'as-tu caché qu'il s'agissait d'une nourrissonne ?

EMILIE. — Mais Fabien...

FABIEN. — Pourquoi m'as-tu fait croire qu'il s'agissait de ta sœur aînée, femme mariée, créature impulsive, capable d'abandonner son mari après une scène, sur un coup de tête ? Et j'avais dit « non » parce que je refusais de prêter mon concours pour briser un ménage ! Mais elle ! Ça change tout ! *(Il s'avance, souriant délicieusement, vers Marinette.)* Quel âge a-t-elle, notre petite sœur ?

MARINETTE. — Dix-neuf ans.

FABIEN, indigné. — Une mineure, par-dessus le marché ! Voilà ce que tu allais me laisser faire : refuser notre appui à cette enfant, et envoyer ta sœur mineure dans la promiscuité d'un hôtel borgne ! Et le jour de ta fête ! Mais tu aurais dû crier, tu aurais dû éclater d'indignation !

EMILIE. — Je n'ai pas osé, mon chéri. J'ai eu tort. J'ai eu grand tort.

MARINETTE. — Ma belle Milly, ce n'est pas un drame.

EMILIE. — Il a raison, ma chérie... Je n'ai pas su dire ce qu'il fallait. Je n'ai pas assez insisté... Qu'est-ce que tu décides, mon Fabien ?

FABIEN. — Mais nous n'avons pas le choix, et nous n'aurons pas le mérite de faire un beau geste

puisque la morale nous l'impose. Même si elle n'était pas notre sœur, nous aurions le devoir de la garder ici.

EMILIE, elle est folle de joie. — J'en étais sûre ! Comme tu es bon, mon Fabien... *(A Marinette) :* Je te l'avais dit...

MARINETTE. — Je vous remercie.

FABIEN. — Petite sœur, ici tu es chez toi.

MARINETTE. — Vous savez, je suis très heureuse d'accepter votre hospitalité... Mais j'attends une réponse, et peut-être demain...

FABIEN. — Non. Demain, ça sera comme aujourd'hui. Tu es dans ta famille. Le chef de famille doit veiller sur toi. L'oiseau qui se pose sur la branche doit prendre son temps pour s'orienter. Une jeune fille, c'est un oiseau. Et quoi de plus fragile, de plus délicat qu'un oiseau ? *(Brusquement, il hume l'air et crie.)* Les oiseaux ! Milly, ça sent le brûlé ! Nom de Dieu ! les oiseaux ! *(Emilie s'est précipitée.)*

EMILIE, affolée. — Non, mon chéri ! Non... C'est une miette de pain sur le fourneau. Non, c'est pas les oiseaux. Ne crains rien. Ils étaient à feu doux. Sans ça !

*(Elle a sorti le poëlon, ils hument tour à tour avec ravissement.)*

FABIEN, avec tendresse. — Rien de plus fragile, ni de plus délicat qu'un oiseau.

MARINETTE. — Alors, moi, je mets le couvert ?

FABIEN. — Oui, petite sœur. Tu mets le couvert.

EMILIE. — Tu verras qu'elle va nous être utile. Quitte ton manteau, ma chérie.

FABIEN. — Et pour la première nuit, pour qu'elle ne soit pas trop dépaysée, elle couchera avec toi.

MARINETTE. — Et vous, beau-frère ?

FABIEN. — Moi, je m'appelle Fabien.

MARINETTE. — Oui, Fabien.

FABIEN. — Fabien couchera dans la seconde roulotte, en attendant qu'on l'y installe convenablement. Et maintenant, nous allons dîner en famille !

*(Milly a pris dans une armoire un oston qu'elle présente ouvert à Fabien. Elle a un air suppliant.)*

EMILIE. — Fabien, mon Fabien, fais-moi plaisir... C'est ma fête, et c'est la première fois que Marinette dîne avec nous... Fais-moi plaisir.

FABIEN. — Non.

EMILIE, suppliante. — La porte est fermée à clef. Fais-moi plaisir !

EMILIE. — Non, c'est Marinette, ma petite sœur !

Photo Hermann





FABIEN. — Si tu y tiens. (A Marinette.) Elle veut que je mette mes décorations.

MARINETTE. — Oh ! oui, mettez-les ! Ça me fait plaisir, à moi aussi !

FABIEN, princier. — D'accord. Mais je n'y tiens guère. (Milly lui a mis son veston. Il a une énorme brochette de médailles.) Ce sont les hochets de la vanité... (Il a dit : hochets.) Alors, ces canellonis ? Ne cométons pas le crime de les laisser durcir !

EMILIE. — Ça vient ! Ils sont prêts ! Mon chéri, ils sont prêts !

MARINETTE. — Comme elle vous aime !  
(Ils regardent tous les deux vers la petite cuisine. Milly, qui est penchée sur son fourneau, n'est représentée que par un énorme derrière.)

FABIEN. — Eh oui... C'est une âme d'élite... Une âme délicate et sensible, qui habite une forteresse, comme un rossignol dans un « baodab ».

## RIDEAU

## ACTE II

Il est deux heures de l'après-midi. Même décor, mais plus riche que le précédent. Le mobilier paraît neuf. Il y a de beaux projecteurs d'un noir brillant. Des toiles de fond de couleurs vives, pendent aux murs.

Sur une grande table de noyer, il y a trois seaux à champagne et des coupes.

Autour de la table, il y a le Capitain, M. Kovareck accompagné d'une naine, l'Homme-Lion, l'Homme-Oiseau, la Femme à Barbe, le confiseur Berlingot, Berlingote, Emilie et Fabien.

Emilie est très coquettement vêtue, ainsi que Marinette. Fabien porte un complet neuf, un peu prétentieux. Il parle avec autorité, et paraît fort content de soi. Berlingot finit de remplir les coupes.

Fabien attend que la dernière soit pleine, puis il parle.

## SCENE I

FABIEN. — Mes chers amis, je vous ai réunis pour cette petite fête de famille. Vous n'en savez peut-être pas la raison, mais je vais vous la dire. Nous célébrons aujourd'hui le grand succès de nos cartes postales illustrées, et le triomphe de notre petite Marinette.

EMILIE, puis... tous. — Bravo !

FABIEN. — C'est maintenant la pînupe numéro un. Grâce à son sexapile, vous voyez ici des appareils modernes, des projecteurs qui ne seraient pas déplacés à Olivod, la télévision, sans compter le frigidaire et la machine à laver que vous ne voyez pas, et l'espoir, pour l'été prochain, d'une 203 Peugeot. Je vous dis tout ça, parce que je sais que le succès de votre amie ne vous inspire aucune jalousie, mais qu'au contraire, dans notre grande famille foraine, vous en prenez votre part. (Il lève sa coupe.) Sur cette parole que vous avez comprise, je bois à l'amitié ! (Le Capitain pousse un hurrah énorme. L'Homme-Oiseau lance plusieurs roulades. M. Kovareck et sa compagne montent sur la table, pour applaudir à la hauteur de l'honorable société, tandis que l'Homme-Lion rugit tendre-

ment. Sur quoi, Fabien continue :) Maintenant, permettez-moi, en souvenir de cette belle journée, de vous offrir la série complète des trente poses, spécialement tirée, pour ceux qui me sont chers, sur papier satiné.

(Il distribue des enveloppes. Chacun ouvre la sienne et tous regardent les cartes postales avec des cris d'admiration.)

EMILIE. — Laquelle c'est ? (Elle va près du Capitain, elle regarde la carte postale.) Oh ! ce n'est pas la meilleure ! Mais la poésie est très jolie. C'est bien dommage que vous ne puissiez pas la comprendre. C'est beau. (Elle lit.)

Mon cœur s'épanouit et mon âme est en fête  
Quand je vois ton visage à l'ovale parfaite.  
(Elle les regarde tous.) Hein ? Ah, il est formidable !

LODOISKA. — C'est lui qui invente ces vers ?

EMILIE. — Mais, bien sûr que c'est lui !

LODOISKA. — J'aime beaucoup « l'ovale parfaite ! »

EMILIE. — N'est-ce pas ?

BERLINGOT. — Et ça, ce n'est pas mal non plus :  
Si je vous le disais, Ninon, que je vous aime,  
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?

EMILIE. — On ne sait pas où il va les chercher !

LODOISKA. — Mais lui doit le savoir...

KOVARECK. — Monsieur Fabien est superbe !

EMILIE. — N'est-ce pas ? C'est en Turc qu'il est le mieux... (Elle cherche dans le paquet de cartes postales.) Celle où Marinette est en esclave du harem... La voilà !

(L'Homme-Oiseau dit, avec un fort accent de Toulon) :

OISEAU. — Ça doit se vendre parce que ça donne des idées...

EMILIE. — Quelles idées ?

(L'Homme-Oiseau répond par une roucoulade énamourée.)

BERLINGOT. — Et tu as une organisation de vente ?

FABIEN. — Au début, j'ai essayé de les placer moi-même. Je les distribuais dans les kiosques, les bureaux de tabac... Ça marchait, mais petitement...

EMILIE. — Et puis un jour, je vois arriver ici un Monsieur très bien habillé : c'était un marchand de cartes postales en gros... Et il nous les commande par mille de chaque ! Alors, comme il y a trente poses !

LODOISKA. — Et c'est ici que vous faites les tirages ?

EMILIE. — Oh ! ça ne serait pas possible ! J'ai trouvé une maison qui nous les fait à un bon prix... Moi je ne m'occupe que des négatifs ; et je surveille les éditions.

LODOISKA, aigre. — Ça me fait plaisir de penser que vous allez devenir millionnaires !

KOVARECK. — Millionnaires ! Bravo !  
(Cris d'enthousiasme.)

EMILIE. — Ça ne m'étonnerait pas ! Eh bien, ça prouvera qu'une bonne action est toujours récompensée.

BERLINGOT. — Ma foi, ces cartes sont très artistiques. Mais je ne vois pas pourquoi ce sont de bonnes actions.

LODOISKA. — Peut-être parce que ce sont des scènes d'amour, qui encouragent la jeunesse à la reproduction...

EMILIE. — Oh mon Dieu, non ! D'abord, ce sont des scènes très honnêtes... Rien que des scènes de fiançailles... Mais la bonne action, je vais vous dire ce que c'est.





Photo Hermann

FABIEN. — Mes chers amis, je vous ai réunis pour cette petite fête de famille. Vous n'en savez peut-être pas la raison, mais je vais vous la dire. Nous célébrons aujourd'hui le grand succès de nos cartes postales illustrées et le triomphe de notre petite Marinette.

FABIEN. — Allons, Milly ! Un peu de discrétion !

LODOISKA, à Fabien. — Vous êtes trop modeste... Milly, dites-nous la bonne action...

MARINETTE, agressive. — La bonne action, c'est moi.

EMILIE, radieuse. — Et c'est la vérité !... N'est-ce pas, ma sœur avait de petits ennuis dans notre famille et elle est venue habiter chez nous, et nous l'avons reçue bien volontiers... Elle m'a aidé au ménage, et même au travail. Et puis, un jour, Fabien, qui est un gros délicat...

LODOISKA, sarcastique. — Ah ! pour la délicatesse, c'est un champion !

EMILIE. — Et encore vous ne le connaissez pas bien... Alors un jour, il me dit : « Notre petite Marinette me paraît un peu inquiète... Je crois qu'elle souffre d'être à notre charge... »

MARINETTE, avec force. — Ce n'était pas vrai : je ne souffrais pas, je faisais la vaisselle, je préparais les bains, je nettoyais l'atelier tous les soirs, j'avais l'impression de servir à quelque chose...

EMILIE. — Et tu m'étais très utile, ma chérie ! Mais lui, dans sa délicatesse, il s'est imaginé que tu étais aussi délicate que lui et que tu souffrais. Et alors il me dit : « Il faut lui rendre le respect d'elle-même, lui prouver qu'elle gagne sa vie, et même qu'elle nous rapporte de l'argent ! » Moi, j'étais en train de me coiffer pour la nuit, et je lui dis : « Mais, qu'est-ce qu'elle pourrait faire dans notre métier ? ». Il me dit : « J'ai une idée ! Nous pourrions faire des cartes postales pour les amoureux ! »

LODOISKA. — C'était une idée intéressante, et qui avait évidemment un but.

(Elle regarde Marinette, puis Fabien.)

FABIEN, il la regarde fixement. — Quel but ?

LODOISKA. — De faire une bonne action !

BERLINGOT. — Idée généreuse d'abord, et commerciale ensuite !... Et puis, il faut dire aussi que notre cher Fabien est un petit peu cabotin !

EMILIE. — Oh ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

BERLINGOT. — Ça ne lui déplaisait pas de se faire photographeur...

FABIEN. — Ah ça non ! Je n'avais jamais pensé une seconde à poser moi-même devant l'objectif !

EMILIE. — Vous avez bien vu que, sur les premières cartes, la petite était toute seule !

KOVAREK. — Ça, j'ai remarqué.

FABIEN. — Et c'est alors qu'on nous a dit que les cartes se vendraient bien mieux s'il y avait un couple !

LODOISKA. — Qui vous a dit ça ?

EMILIE. — Les gens du métier, qui connaissent ces choses-là bien mieux que nous ! Et alors, il a pensé à engager Jean Marais. Oui, parfaitement ! Jean Marais. Et il est allé le voir, et il lui a offert des cent et des mille ! L'autre lui a ri au nez. Et c'est tant mieux, parce qu'il aurait tourné la tête de la petite.

(L'Homme-Oiseau roncoule.)

EMILIE. — Alors, il est allé voir Jean Chevrier, de la Comédie-Française, s'il vous plaît... Le soir, il est revenu, et il m'a dit : « Je l'ai vu dans les couloirs, habillé en Empereur, j'ai pas osé lui parler de cartes postales. » Après, il est allé voir Luis Mariano, et même, imaginez-vous un peu : Tino Rossi ! (L'Homme-Oiseau rossignole.) Et chaque fois, il revenait tout triste et il me disait : « Ils ne veulent pas ! Ils ne veulent pas... » Ah ! il se faisait vraiment du mauvais sang...

LODOISKA, ironique. — Il y avait de quoi... Et alors ?

EMILIE. — Finalement, il s'est découragé et un soir, à table, il nous a dit : « C'était la Fortune... Mais je n'arrive à rien. Alors, j'y renonce... » Il avait presque envie de pleurer !

FABIEN. — N'exagérons rien !

EMILIE. — Mais si, mais si ! Je te connais... Tu avais le menton qui tremblait. Et alors c'est moi qui lui ai dit : « Pourquoi vas-tu chercher si loin quand tu as tout ce qu'il te faut sous la main ? C'est toi qui dois poser avec elle ! » Si vous saviez comme il a été surpris !





Photo Bernand

**FABIEN.** — Ils plaisaient... Ce que nous allons faire, le voilà !

**MARINETTE, ambiguë.** — On n'a jamais vu une surprise pareille !

**FABIEN.** — Avouez qu'il y avait de quoi !

**LODOISKA.** — Il est si modeste ! Mais enfin, il a fini par accepter ?

(*Elle rit.*)

**EMILIE.** — Oh ! pas tout de suite !

**MARINETTE.** — Ça a été difficile !

**EMILIE.** — Il disait : « Moi, en amoureux ? Mais tu plaisantes ! » Il est allé se regarder dans la glace et il a dit : « Franchement, je suis bien sûr... Pour des cartes postales... Franchement... Allons, en toute sincérité, qu'est-ce que vous en pensez ? » Ah ! qu'il était mignon ! Enfin, je lui ai promis que je le maquillerais, que je retoucherais les clichés, et il a fini par accepter... A cause de la petite, pour qu'elle puisse faire quelque chose d'utile : et voyez, le Bon Dieu nous a récompensés !

**LODOISKA, perfide.** — Celle que je préfère c'est le baiser !

**EMILIE.** — Lequel ?

**LODOISKA.** — Il y en a plusieurs ?

**EMILIE.** — Il y en a trois.

**MARINETTE.** — Quatre !

**LODOISKA, elle rit.** — Naturellement !

**EMILIE.** — C'est ce qui se vend le plus, n'est-ce pas ?

**LODOISKA, perfide.** — Pour réussir une aussi jolie pose, il doit falloir plusieurs négatifs ?

**MARINETTE.** — Une dizaine, bien entendu.

**BERLINGOT.** — Si je peux me permettre une critique... artistique, eh bien, je trouve ces poses un peu trop chastes...

**FABIEN.** — Que veux-tu dire, Berlingot ?

**BERLINGOT.** — Eh bien, il me semble que la petite

n'est pas suffisamment pâmée... Vous ne trouvez pas, Madame Lodoiska ?

**LODOISKA, elle examine une carte.** — Je ne suis pas de votre avis. Je trouve, au contraire, que ce qui est charmant, c'est cette pudeur, ce très léger mouvement de recul... Qui en dit long... qui est — pour moi — très expressif...

**EMILIE.** — Elle représente une fiancée, n'est-ce pas ? Une fiancée, c'est un peu timide. D'ailleurs les vers le disent bien :

*Quand mon baiser brûlant s'écrase sur ta lèvre,  
Ton cœur cambriolé pousse des cris d'orfèvre !*

**LODOISKA.** — Qu'est-ce que ça veut dire, des cris d'orfèvre ?

**EMILIE, ravie.** — Explique-lui, Fabien ! Explique-lui !

**FABIEN, doctoral.** — C'est une expression très ancienne. Les orfèvres ont toujours eu de l'or dans leurs coffres. Mais on ne connaissait pas encore l'électricité et ils n'avaient pas de sonnette d'alarme ! Alors quand on venait les cambrioler, ils poussaient des cris perçants, des cris d'orfèvres !

**LODOISKA, sarcastique.** — Il sait tout ! Vous m'aviez prévenue : il sait tout !

**EMILIE.** — Ah ! il vous en dira d'autres ! (*Elle reprend son explication de la carte.*) Alors, puisque son cœur est effrayé, il ne faudrait quand même pas que la petite fasse des yeux blancs ! Du tact ! Toujours Fabien le répète : il faut du tact !

**FABIEN, rêveur.** — Ah ! le tact !

**BERLINGOT.** — Tout est dans les nuances. C'est comme pour les berlingots fourrés. Quand il en faut ça, il faut pas en mettre ça !

**L'OISEAU.** — Je vais la mettre à la tête de mon lit ! C'est tellement artistique !

**FABIEN.** — Eh bien, Mesdames et Messieurs, j'ai une seconde nouvelle à vous annoncer : tout ça n'est rien, à côté de ce que nous allons faire !

**EMILIE.** — Mon Dieu ! Tu entends, Marinette ? (*A Fabien.*) Et qu'est-ce que nous allons faire ?

**FABIEN.** — Attendez une seconde !

(*Il a ouvert une petite armoire et en tire un paquet qu'il dénoue.*)

**KOVARECK.** — Peut-être des poses plus étranges... pour donner le frisson... Par exemple : La Belle et la Bête... On voit l'Homme-Lion en train de déchirer les vêtements de la jeune fille.

**BERLINGOT, excité.** — Oh ! ça, épatant... (*A l'Homme-Lion.*) La fille renversée sur ton bras, un sein pointé vers le ciel... (*L'Homme-Lion rugit, montre des dents énormes, et dit avec enthousiasme :*) So ! So !

**MARINETTE, inquiète.** — Il ne manquerait plus que ça !

**FABIEN.** — Ils plaisaient... Ce que nous allons faire, le voilà !

(*Il tend à Emilie plusieurs boîtes plates en carton. Emilie examine les étiquettes, et elle s'écrie triomphalement.*)

**EMILIE.** — La couleur !

**FABIEN, solennel.** — Oui, la carte postale en couleurs ! Et pour dire la vérité, je ne m'embarque pas sans biscuit : j'ai la commande en poche !

**EMILIE.** — Une grosse commande ?

**FABIEN.** — Schpalantzig m'a parlé de cent mille cartes par mois — si Gutmann peut nous les tirer...

**EMILIE.** — Cent mille !

**KOVARECK.** — Hundert tausend !

(*Le Captain pousse un autre « hurrah » ! L'Homme-Lion rit délicieusement, l'Oiseau lance une roulade.*)



MARINETTE, *méfiant*. — Ce sont les mêmes négatifs, qu'on va tirer en couleurs ?

FABIEN. — Malheureusement non. Il va falloir recommencer toute la série. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je dis malheureusement. C'est « heureusement » que je devrais dire ! Parce que nous pourrions améliorer... Même en Art, l'expérience sert à quelque chose !

LODOISKA, *amère*. — L'expérience sert en tout, sauf en amour !...

FABIEN. — Seulement, il va falloir en mettre un coup... Eh oui, la couleur, c'est très délicat... Le plus difficile, c'est de trouver le temps de pose. Oui. Etant donné le peu de lumière dont nous disposons, on ne peut pas faire des instantanés. Il faut des poses de quatre à cinq secondes...

MARINETTE. — Sans bouger ?

FABIEN. — Sans bouger et sans respirer !

EMILIE, *jovense*. — Eh bien, on ne bougera pas et on ne respirera pas ! Quatre secondes, ce n'est pas terrible !

LODOISKA. — Ça dépend de la position. Parce que, malgré son imagination, il sera bien forcé de refaire toute une série de baisers.

EMILIE. — Oh ! ça, évidemment !

LODOISKA. — A huit négatifs par pose, cela fait au moins trente-deux secondes, et comme il y a quatre baisers, cela fait cent vingt-huit secondes...

FABIEN. — Les gens aiment ça. Nous n'y pouvons rien.

*(Une cloche sonne. Tout le monde se lève.)*

BERLINGOT. — Deux heures ! On ouvre les portes et il reste encore du champagne !

*(Il remplit les coupes, aidé par le Capitain.)*

FABIEN. — Alors, un dernier toast ! Je lève ma coupe à notre belle grosse caille, j'ai nommé ma chère Emilie, à qui je dois la prospérité et le bonheur !

*(Enthousiasme général. Emilie peut à peine parler.)*

EMILIE. — Mon Dieu ! Quel jour de gloire !

*(Dans une langue inconnue, avec des gestes inexplicables, l'Homme-Lion, à travers ses poils, prononce un toast pathétique, et très applaudi.)*

LODOISKA. — Et moi, je bois à la réussite des nouveaux baisers ! J'en retiens une collection complète !

FABIEN. — Chère Madame, je me ferai un plaisir de vous l'offrir !

BERLINGOT. — Vous allez commencer tout de suite ?

FABIEN. — Bien sûr ! Il n'y a pas un moment à perdre !

BERLINGOT. — Je vais ouvrir la baraque et je viens te donner un coup de main pour les lampes !

FABIEN. — Ça, c'est très chic, Berlingot ! Et vous, Madame Lodoiska, vous restez avec nous ?

LODOISKA. — J'aimerais bien, mais cette journée si importante pour vous, l'est aussi pour moi. J'ai à faire une course urgente, mais je reviendrai tout à l'heure !

FABIEN. — Vous nous trouverez en pleine action !

LODOISKA. — Je n'en doute pas !

*(La cloche sonne une deuxième fois.)*

KOVAREK. — Allons, allons ! Il est l'heure ! Capitain, porte-moi, que je voie les choses d'un peu haut ! *(Il grimpe le long du bras du Capitain et s'adresse à l'honorable société.)* Allons, Mesdames et Messieurs, allons vivre de nos charmes ! Allons

apprendre leur bonheur aux imbéciles en leur montrant notre malheur...

EMILIE. — Il n'y a pas de malheur, Monsieur Kovarek ! Tant qu'on a la santé, le malheur, ça n'existe pas !

*(Le Capitain envoie des baisers à la ronde. Ils sortent. Fabien se frotte les mains.)*

SCENE II

FABIEN. — Les costumes sont dans les deux valises... Voici la mienne. *(Il la prend.)* Et voici la tienne. C'est une robe de bergère... Moi je vais m'habiller tout de suite. *(A Emilie.)* Et toi, occupe-toi de préparer la plus jolie bergère de « Voiteau ».

MARINETTE. — Ecoutez, Fabien...

FABIEN. — Pas le temps ! Pas maintenant... Au boulot, la fortune est là, et la corne d'abondance va nous exploser dans les mains !

*(Il sort rapidement avec sa valise.)*

SCENE III

*(Emilie examine le costume de bergère.)*

EMILIE. — Qu'est-ce que tu voulais lui dire de si pressé ?

MARINETTE, *brusquement*. — Que je ne veux pas faire ces photographies !

EMILIE. — Qu'est-ce que tu dis ?

MARINETTE. — Je ne veux plus poser, voilà tout.

EMILIE. — Mais, qu'est-ce qui te prend ?

MARINETTE. — Il me prend que j'ai trouvé une situation en ville, une très bonne situation, et que je l'ai acceptée. Je dois commencer demain.

EMILIE, *hagarde*. — Mais, qu'est-ce que tu racontes ?

MARINETTE. — La vérité. Je n'ai pas osé te le dire plus tôt et j'ai eu tort. Mais c'est une chose faite. Emilie, il faut que je m'en aille demain.

EMILIE. — Mais c'est abominable ! C'est une trahison !

MARINETTE. — Mais non, Emilie, mais non. Il y a beaucoup de filles plus jolies que moi, et qui seront contentes de prendre ma place. J'en ai parlé à la petite patineuse viennoise. Elle accepterait avec joie de venir poser tous les matins.

EMILIE. — Tu lui en as parlé ? Mais alors, c'est vrai, cette histoire incroyable ? Tu ne dis pas ça pour plaisanter ?

MARINETTE. — Oh ! pas du tout !

EMILIE. — Tu n'es pas heureuse, ici ?

MARINETTE. — Oui, mais ça ne peut pas durer éternellement !

EMILIE. — Pourquoi ?

MARINETTE. — Je ne veux pas m'imposer, être toujours entre vous deux... Ton mari est à toi. Je ne veux pas t'en prendre la moitié.

EMILIE. — Mais tu ne prends rien du tout, grosse hête... Au contraire ! tu nous as porté bonheur ! Et tu as entendu ce qu'il a dit ? Toute la collection en couleurs est vendue d'avance !

MARINETTE. — Il n'a qu'à la faire avec une autre !

EMILIE. — Mais c'est insensé ! Bien sûr, ce serait facile de prendre une autre fille. Des jolis profils.





MARINETTE (brusquement). — Je ne veux pas faire ces photographies.

il n'en manque pas ! Mais pense un peu ! Une étrangère dans les bras de mon Fabien, et moi je photographierais ça ? Non, non, ce n'est pas possible. Réfléchis un peu. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette place que tu as trouvée ? Si tu ne veux pas le dire, c'est que ce n'est pas vrai, ou que ce n'est pas propre !

MARINETTE. — Je vais avec Madame Lodoïska. Elle a acheté un joli magasin de gants, au boulevard de la Madeleine, et elle me prend comme vendeuse...

EMILIE. — Madame Lodoïska ! Mais malheureuse, ça ne t'a jamais étonnée, toi, qu'une femme ait une aussi jolie barbe ?

MARINETTE. — Elle a une barbe parce que c'est une femme à barbe.

EMILIE. — Allons, allons... Quand on a tant de poil au menton, on n'est pas bien loin d'être un homme... Et malgré son joli corsage, ça se pourrait bien que ça en soit un.

MARINETTE. — Qui t'a dit ça ?

EMILIE. — Si tu veux tout savoir, c'est Fabien.

MARINETTE. — Et qu'est-ce qu'il en sait ?

EMILIE. — Tu penses qu'il est mieux placé que toi pour en parler.

MARINETTE. — Il est peut-être bien placé, mais moi, j'ai confiance en elle, et je pars avec elle demain.

EMILIE. — Et qu'est-ce qu'elle peut te payer, Madame Lodoïska ? Ici, avec les cartes, nous avons déjà gagné beaucoup d'argent. Et je sais que Fabien veut te donner une part d'associée, oui. Associée, tu te rends compte ? Il ne t'a encore rien dit, parce qu'il ne savait pas comment ça tournerait. Mais maintenant, nous sommes fixés, et je suis sûre qu'il va te parler, et tu verras...

MARINETTE. — Je ne verrai rien, parce que m'en vais...

(Entre Fabien, en hussard autrichien. Il est radieux.)

#### SCENE IV

FABIEN, à Marinette. — Comment ? Tu n'es prête ?

EMILIE. — Grande nouvelle ! Mademoiselle ne trouve pas bien avec nous ! Mademoiselle veut partir le plus tôt possible !

FABIEN. — Tu veux nous quitter ?

MARINETTE. — Oui.

EMILIE. — Elle s'est jetée dans les bras de la femme à barbe, qui veut lui faire, paraît-il, une énorme situation... et peut-être un enfant, ça sait...

FABIEN. — Et comment la femme à barbe pourrait-elle lui faire un enfant ?

EMILIE. — Est-ce que tu ne m'as pas dit qu'elle était un homme ?

FABIEN. — Jamais de la vie !

EMILIE. — Tu m'as dit qu'elle était amoureuse de la femme-serpent.

FABIEN. — Et je le crois. Mais ça ne prouve pas que ce soit un homme... Et puis, si la petite veut s'en aller, elle est libre de choisir sa voie.

EMILIE, stupéfaite. — Alors, toi, tu es d'accord ?

FABIEN, calme. — Moi, je suis pour la liberté de chacun. Nos ancêtres ont fait la Révolution pour la liberté. Je n'ai pas le droit de la refuser à qui conquiert. Quand désires-tu partir ?

EMILIE. — Elle ne veut même plus poser au jourd'hui.

FABIEN. — Eh bien, elle ne posera pas.

EMILIE, à Marinette. — Mais au moins, dis-nous pourquoi ?

FABIEN, grave. — Pas de questions, Emilie.

EMILIE. — Mais ce n'est pas une question. Quand on quitte sa famille, on dit pourquoi !

MARINETTE, à Fabien. — Si vous voulez absolument que je le dise...

FABIEN, catégorique. — Non. Nous n'avons pas à le savoir. Toute âme a son secret, tout cœur a son mystère. Respectons-les. Nous, nous avons fait notre devoir et allons le faire jusqu'au bout. (À Emilie.) Apporte la comptabilité des cartes postales.

EMILIE. — Pourquoi faire ?

FABIEN. — Il est juste de lui donner la part qui lui revient. A mon avis, un tiers des bénéfices puisqu'elle a fourni un tiers du travail et du succès.

EMILIE, à Marinette. — Tu vois ? Je te l'avais dit !

FABIEN, à Marinette. — Un tiers, ça te va ?

EMILIE, à Fabien. — Ça va faire beaucoup, tu sais !

FABIEN. — Ça fera ce que ça fera. A mon avis, à mon estimation, il doit lui revenir 20.000 francs.

MARINETTE. — Pour moi ?

EMILIE. — C'est énorme ! 20.000 francs ?

MARINETTE. — Mais moi, je ne demande rien.

FABIEN. — Tu n'as pas besoin de demander. C'est de l'argent que tu as gagné. Et tu pourrais en gagner bien davantage, si ton destin ne t'appelait pas ailleurs.



EMILIE. — Alors, qu'est-ce que tu dis ?

MARINETTE. — Je ne peux pas rester.

EMILIE. — Il y a un mystère là-dessous.

MARINETTE. — Un très petit mystère !

FABIEN, à Emilie. — Pas de curiosité déplacée. Donne-moi mon carnet de chèques. Mon premier carnet de chèques. Qui est peut-être le dernier...

MARINETTE. — Non, Fabien, ce n'est pas la peine. Vous m'avez logée et nourrie pendant trois mois. Je ne veux pas prendre l'argent de ma sœur. Vous ne me devez rien du tout. C'est moi qui vous dois toute ma reconnaissance !

EMILIE. — Tu as une drôle de façon de nous la montrer. Ecoute, fais au moins ces dernières poses, puisque tout est prêt.

FABIEN. — N'insiste pas, Emilie. (Se tournant vers Marinette.) Tu es libre. Fais ce qu'il te plaît. Pour ce qui est de ta part, si tu ne la veux pas, je la verserai à l'Institut de la Recherche Scientifique. Je n'ai pas l'habitude de garder ce qui ne m'appartient pas.

MARINETTE. — Mais ces poses que vous avez préparées, c'est le commencement d'une nouvelle série ; vous devriez les faire avec ma remplaçante.

FABIEN. — Quelle remplaçante ? Je n'ai pas l'intention de le remplacer.

EMILIE. — C'est ce que je lui ai dit.

MARINETTE. — Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai d'extraordinaire ?

FABIEN. — Ce que tu as d'extraordinaire, c'est notre succès commun. Ah ! le mystère du succès ! Ma chère petite sœur, toutes les entreprises, c'est comme la Loterie Nationale. La semaine dernière, c'est le 9780 qui a gagné. Mais si on change un seul chiffre, le billet ne gagne plus rien. Toi, tu étais un chiffre, qui faisait partie de notre numéro gagnant. Et même si tu n'étais qu'un zéro, et que je te remplace par un neuf, je sais que mon billet ne vaut plus rien à la Loterie du Destin. Telle est la fragilité du Succès.

EMILIE. — C'est formidable ce qu'il vient de dire ! Alors, si elle part, tu renonces ?

FABIEN. — Evidemment, je rendrai ce contrat (Il le sort de sa poche) et je me remettrai modestement à faire mon métier, c'est-à-dire à photographier la bouille des promeneurs de Luna-Park, les monstres, et les ivrognes des noces et banquets...

EMILIE. — Et c'était combien pour nous, ce contrat ?

FABIEN. — Peu importe. Très considérable, mais peu importe !

MARINETTE. — Dans ces poses, naturellement, il y a le baiser de vingt secondes ?

FABIEN. — Quatre secondes.

MARINETTE. — Bon. D'accord. Mais à condition qu'il ne me fasse pas des choses.

EMILIE. — Quelles choses ?

MARINETTE. — Des choses.

EMILIE. — Mais qu'est-ce qu'elle veut dire ?

FABIEN, innocent. — Je ne comprends pas.

EMILIE. — Mais moi je voudrais bien comprendre. Tu oses dire qu'il te fait des choses pendant que je vous photographie ?

FABIEN, très vite. — Voyons, Marinette, tout ça ne signifie rien. Va t'habiller tout de suite, et dans une heure, la chose est bâclée. Vas-y.

EMILIE, elle retient sa sœur. — Ah mais non ! Je veux savoir ce qu'elle a dans le crâne ! Alors tu t'imagines qu'il fait des choses qui ne se voient pas ?

MARINETTE. — Exactement.

EMILIE. — Alors, ça, ça devient de plus en plus fort !

FABIEN. — Tellement fort qu'il vaut mieux ne pas continuer une conversation futile... et que...

EMILIE, elle s'échauffe. — Et qu'est-ce que c'est qui ne se voit pas ? C'est moi qui suis derrière l'appareil, c'est moi qui fais la mise au point, et je te garantis que c'est net : quand il n'est pas rasé de près, il me faut une heure de retouches, parce que l'objectif, il voit bien mieux que l'œil... Il est en verre, lui : il n'a pas de parti pris, pas de distraction ! (Elle a pris une carte sur la table.) Tiens ! Voilà un Baiser ! Qu'est-ce que c'est que l'objectif n'a pas vu ?

FABIEN. — Allons, l'objectif a tout vu, c'est bien évident, et n'en parlons plus !

EMILIE, à Marinette. — Tu ne diras pas que, de l'autre côté de la photo, derrière, il a pu se passer quelque chose d'invisible. Mais regarde, ses mains : elles sont toutes les deux de ce côté-ci ! Deux mains ! Deux ! Il n'en a pas trois !

FABIEN. — Malheureusement ! Alors, ces photos, on les fait ou on ne les fait pas ?

MARINETTE. — On les fait, mais à une condition.

EMILIE. — Laquelle ?

MARINETTE. — Qu'il ne profite pas de la position pour m'enfoncer sa langue dans la bouche.

EMILIE, horrifiée. — Mais qu'est-ce qu'elle dit ?

FABIEN. — Je ne comprends pas.

EMILIE. — Dans la bouche ? Mais pourquoi faire ? Tu deviens folle ! Comment ? Un homme comme lui, tu l'accuses d'une plaisanterie aussi grossière ?

(Marinette prend ses vêtements de bergère et va vers sa chambre.)

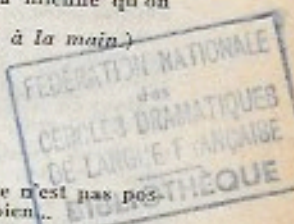
EMILIE. — Mais pour qui le prends-tu ?

FABIEN. — Ce n'est sûrement pas ce qu'elle a voulu dire. C'est sa langue qui a fourché...

MARINETTE. — Ce n'est pas de la mienne qu'on parle.

(Elle sort, avec sa robe à la main.)

SCENE V



EMILIE. — Mais elle est malade, ce n'est pas possible. Pardonne-moi, mon cher Fabien...

FABIEN. — Je te l'avais dit : la famille... Enfin, tu n'es pas responsable de l'état de santé de ta sœur. Mais tu peux comprendre à quel point je suis stupéfait, consterné, bouleversé.

(Il s'assoit, il essuie son front.)

EMILIE. — Quelle imagination !

FABIEN. — Par malheur, ce n'est pas de l'imagination ! C'est beaucoup plus grave — car elle est sincère !

EMILIE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

FABIEN. — Ecoute : ne t'effraie pas pour un mot qui est d'ailleurs effrayant — mais il faut regarder la vérité en face : Elle est... hystérique. Voilà tout !

EMILIE. — Hystérique ! Mon Dieu !

FABIEN. — C'est clair comme le jour. C'est pour ça que lorsque, pour les nécessités de la photo, mes lèvres se rapprochent des siennes, et je le fais discrètement — tu me connais — l'hystérie la saisit, son esprit se brouille, sa langue se recroqueville dans sa bouche, et ça lui donne l'impression





Photo L'Espresso

**FABIEN.** — Que veux-tu que ce soit? Est-ce que ça t'est arrivé, à toi, de te sentir deux langues dans la bouche?

qu'il y en a deux. Voilà l'explication scientifique de cette répugnante illusion.

**EMILIE.** — Et tu crois que ça, c'est de l'hystérie?

**FABIEN.** — Que veux-tu que ce soit? Est-ce que ça t'est arrivé à toi, de te sentir deux langues dans la bouche?

**EMILIE.** — Mon Dieu non! Moi, j'en serais morte de peur!

**FABIEN.** — Eh bien, elle, ça lui est arrivé et je te fous mon billet qu'elle l'a très bien senti. Elle est hystérique.

**EMILIE, stupéfaite.** — Et comment ça se fait qu'on ne s'en soit pas aperçu avant?

**FABIEN.** — Parce qu'on ne l'a pas observée d'assez près avec un esprit médical. (*Doctoral.*) Voyons un peu. Viens; assieds-toi là. (*Il la fait assoir en face de lui et allume un projecteur qui illumine la figure d'Emilie. Il la regarde bien dans les yeux.*) Ne me cache rien, et réponds-moi clairement. Quand elle était petite, est-ce qu'elle n'aimait pas jouer avec les garçons?

**EMILIE.** — Ça oui. Ma mère disait que c'était un garçon manqué.

**FABIEN, sentencieux.** — Un garçon manqué n'est parfois qu'une fille trop réussie. Donc, elle jouait avec les garçons? A quoi? Aux cachettes, je parie?

**EMILIE.** — Bien sûr. Comme tous les enfants.

**FABIEN.** — Hé hé! Il y a plusieurs façons de jouer aux cachettes. Et elle avait un petit compagnon préféré?

**EMILIE.** — Oui. Le fils du confiseur, le petit Raymond. Il lui donnait des rendez-vous dans l'escalier; et il lui apportait des herlingots.

**FABIEN.** — Qu'il volait à ses parents.

**EMILIE.** — Probablement.

**FABIEN.** — Quel âge avait-elle?

**EMILIE.** — Sept ou huit ans.

**FABIEN.** — Tu ne trouves pas que c'est un précoce? Car certainement, il ne lui donnait des bonbons pour rien?

**EMILIE.** — Tu crois?... Ça me rappelle qu'un jour, on a trouvé un billet dans la poche de son tablier. C'était écrit au crayon. Il y avait: « Je te donnerai des bouchées à la noisette si tu fais voir ton derrière. »

**FABIEN.** — A huit ans?

**EMILIE.** — Mais ce n'est pas elle qui le lui possédait. C'était lui qui le demandait.

**FABIEN.** — D'accord. Mais pourquoi le demandait-il? Et à qui le demandait-il? A elle. Est-ce qu'elle le lui a montré?

**EMILIE.** — Elle nous a juré qu'elle n'avait pas voulu.

**FABIEN.** — Elle vous l'a juré après avoir croqué les bouchées à la noisette. Ce mensonge systématique, voilà encore un signe hystérique. Et plus tard? Elle n'est jamais venue se plaindre, raconter qu'on avait voulu la violer?

**EMILIE.** — Ça oui, bien sûr! Mais quand ma fille est jolie, ce n'est pas très étonnant.

**FABIEN.** — Qui a-t-elle accusé?

**EMILIE, embarrassée.** — Par exemple, il y a trois mois, quand elle est arrivée ici, elle a commencé par me raconter que le directeur de son magasin lui avait sauté dessus, et que c'est pour ça qu'elle avait quitté sa place.

**FABIEN, incrédule.** — Sauté dessus! Et ce monsieur qui est directeur est sans doute aussi honorable que moi!

**EMILIE.** — C'est bien possible. Il a des lorgnons.

**FABIEN.** — Tu vois! Je n'ai encore jamais entendu parler d'un satyre à lorgnons!

**EMILIE, inquiète.** — Mais ça, ce n'est pas le plus grave. Parce qu'ensuite, elle m'a dit que Tonton Jules, le mari de notre mère, est venu dans sa chambre, une nuit, tout nu.

**FABIEN.** — Tout nu? Elle a dit: « Tout nu »?

**EMILIE, navrée.** — Eh oui. Tout nu.

**FABIEN.** — Tonton Jules?

**EMILIE.** — Elle me l'a dit.

**FABIEN.** — Tonton Jules aurait fait ça? Non, ce n'est pas possible.

**EMILIE.** — Tu le connais, toi, Tonton Jules?

**FABIEN.** — Non. A vrai dire, non. Mais tu m'en as parlé, et je me fie à toi. Ivrogne, peut-être. Satyre, jamais!

**EMILIE.** — Elle m'a dit qu'il s'est jeté sur elle en lui disant des cochonneries.

**FABIEN, navré.** — Tonton Jules! Des cochonneries!

**EMILIE.** — Et qu'il a fallu qu'elle se roule dans son drap, bien serrée comme un saucisson!

**FABIEN, frappé.** — Un saucisson! Voilà un saucisson qui m'en dit long! Hystérique, et « mytroman »! Et elle n'épargne même pas la famille! J'en suis d'ailleurs un triste exemple.

**EMILIE, honteuse.** — Mon pauvre Fabien!

**FABIEN.** — Et surtout, pauvre Tonton Jules!... Que veux-tu, ce n'est pas de sa faute. C'est une tare, sans doute héréditaire... Je ne voudrais pas te faire de peine, mais toi-même, parfois, tu m'as inquiété...

**EMILIE.** — Moi?



## FABIEN

FABIEN. — Oui. Parfois tu m'as reproché, par ton attitude, de m'endormir trop tôt... Tu as acheté une chemise de nuit en dentelle noire...

EMILIE, *elle rougit*. — Parce que ça me mince, et puis parce que je l'aime...

FABIEN. — Il y a une tare dans la famille, c'est certain. Par conséquent, ce n'est pas de la faute de cette petite. Mais comme ce n'est pas de la mienne non plus, je pense que nous ne pouvons pas la garder ici, parce qu'elle recommencera.

EMILIE. — J'en ai bien peur.

FABIEN. — Remarque : tant que c'est à toi qu'elle racontera ces inventions, ça n'a pas d'importance. Toi, tu sais à quoi t'en tenir.

EMILIE. — Bien sûr.

FABIEN. — Tu es prévenue.

EMILIE. — Heureusement.

FABIEN. — Mais si elle divague à l'extérieur ? Moi, je vais passer pour un drôle de coco. Non, nous ne pouvons pas la garder.

EMILIE. — Laissons-la partir.

FABIEN. — C'est notre intérêt.

EMILIE. — Mais ce n'est peut-être pas le sien.

FABIEN. — Evidemment, c'est un grave problème... Qu'est-ce que cette Lodoïska veut en faire ?

EMILIE. — Elle la met comme première vendeuse dans une boutique de gants qu'elle vient d'acheter.

FABIEN, inquiet. — Où ça ?

EMILIE. — Au boulevard de la Madeleine.

FABIEN. — J'en étais sûr !

EMILIE. — De quoi ?

FABIEN. — Mais voyons ! Elle s'est aperçue du déséquilibre de la petite, et elle va l'exploiter en la prostituant !

EMILIE. — Mais c'est horrible !

FABIEN. — C'est horrible, mais c'est quotidien. Dans cinq ou six mois, elle nous reviendra enceinte, et sans doute contaminée ! Ou alors, elle tombera sur quelque barbeau, qui l'enverra à Buenos Aires !

EMILIE, désespérée. — Fabien, mon Fabien, est-ce que nous avons le droit de laisser faire ça ?

FABIEN. — C'est un peu ce que je me dis.

EMILIE. — Pense à ma mère !

FABIEN. — C'est justement à elle que je pensais... Pauvre sainte femme, elle en mourrait !

EMILIE. — Fabien, empêche-là de partir !

FABIEN. — Je veux bien essayer... Mais tu sais qu'elle est dangereuse ?

EMILIE. — Tu crois qu'elle pourrait avoir des crises de folie ?

FABIEN. — Non. Ça ne va pas jusque-là... Mais ce que je crains, c'est sa langue ! Elle inventera n'importe quoi et elle le soutiendra mordicus ! (Il prononce « mordicus ».) Est-ce que je peux compter sur ton sang-froid, sur ta confiance en moi ?

EMILIE. — Oh ! oui, tu le sais bien !

FABIEN. — Dans ces conditions, je veux bien essayer de la persuader !

EMILIE. — Que tu es bon !

FABIEN. — Non, ne te fais pas d'illusions. Je ne suis pas bon, et ce n'est pas volontiers que je vais tenter de fuir mon devoir. Je te dirai même que si je n'y réussis pas, j'en aurai un grand soulagement égoïste... Enfin, je vais lui parler en toute bonne foi.

EMILIE. — Merci. Merci pour maman.

FABIEN. — Mais j'aimerais mieux que tu n'assis-tes pas à la conversation.

EMILIE. — Tu as raison. Tu seras plus libre. Ecoute, il faut que j'aille prendre ton caviar pour ce soir, et du marasquin pour les crêpes flambées. J'y vais tout de suite.

FABIEN. — Soit. Pas du caviar pressé, n'est-ce pas ?

EMILIE. — Oh ! non.

FABIEN. — C'est plat, c'est gluant, on dirait de la confiture de mouches. Du caviar bien rond, du vrai.

EMILIE. — N'aie pas peur. (Elle met un chapeau.) N'oublie pas que ce n'est pas de sa faute. Ne lui parle pas sévèrement. Enfin, pas trop.

FABIEN. — On ne brutalise pas une malade. On la soigne.

EMILIE. — Merci, Fabien. Merci pour tout.

FABIEN. — Je t'assure qu'il n'y a pas de quoi. (Elle lui baise la main. Il la laisse faire, olympien. Elle sort. Il va à la fenêtre, l'ouvre, et érie :) Pour le marasquin, la bouteille carrée, tu entends ? Marasquino dé Puerto Balsamo ! Fais bien attention !

(Il referme la fenêtre et commence à placer ses projecteurs. Il est pensif, presque inquiet. Marinette sort, vêtue en bergère du XVIII<sup>e</sup> siècle.)

## SCENE VI

FABIEN, il l'examine. — C'est parfait, mais tu devrais te maquiller les yeux, avec du noir, parce que c'est de la couleur. Voilà le crayon, et de la poudre rose. (Il a sorti de sa poche ces accessoires et l'installe devant la petite table de retouches. Marinette commence à se maquiller.) Tu n'es pas une artiste, Marinette. Tu n'as pas une âme d'artiste.

MARINETTE. — C'est bien possible. Je n'ai pas étudié pour ça.

FABIEN. — Et parce que tu n'es pas une artiste, tu n'as rien compris à la chose. Si Fabien avait fait, à sa petite belle-sœur, ce que tu as dit, ce serait d'une inconvenance intolérable, et tu aurais raison d'en être indignée. Mais si pendant ces poses quelqu'un t'a manqué de respect, je t'affirme que ce n'est pas moi.

MARINETTE. — Mais alors, qui est-ce ?

FABIEN. — C'est le bachaga, c'est l'aviateur, c'est l'officier de cavalerie : le personnage s'empare de moi, et m'impose sa brutalité. Et toi, si tu étais une artiste, tu deviendrais l'odalisque, la cantinière ou l'Alsacienne, qui accepte avec joie le baiser de son amoureux.

MARINETTE. — Eh bien, tout ça, c'est très joli, mais c'est un peu compliqué pour moi. Alors, ne recommencez pas, parce que moi, ça ne me plaît pas.

FABIEN. — Enfin, tu n'as plus dix ans, et tu ne me feras pas croire que jamais un homme ne t'a embrassée !

MARINETTE. — Pas souvent, et jamais comme ça.

FABIEN. — Alors, tu es une jeune fille ?

MARINETTE. — Et après ? Ça vous choque ?

FABIEN. — Au contraire ! C'est charmant, et ça m'explique ta naïveté... C'est peut-être ridicule, mais j'en suis presque ému...

MARINETTE. — Vous êtes bien bon.

FABIEN. — Alors, ce baiser artistique t'a dégoûtée ? Je te dégoûte ?

MARINETTE. — Je ne veux pas dire ça... Je veux





Photo Bernasconi

**FABIEN.** — Enfin, tu n'as plus dix ans, et tu ne me feras pas croire que jamais un homme ne t'a embrassée !

dire que ces choses-là, moi, ça me fait peur... Ça me fait une impression... Il me semble que je vais m'évanouir... Et après, j'y pense la nuit, et je n'ose plus regarder ma sœur.

**FABIEN.** — Tu es évidemment très sensible. Un très joli tempérament.

**MARINETTE.** — Et puis, il n'y a pas que ça !

**FABIEN.** — Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

**MARINETTE, elle le regarde dans les yeux.** — Il y a quelqu'un qui a essayé d'ouvrir la porte de ma chambre, et pas plus tard que cette nuit... Heureusement, j'avais fermé à clef.

**FABIEN.** — Cette nuit ?

**MARINETTE.** — Oui, cette nuit.

**FABIEN.** — Tu n'as pas rêvé ?

**MARINETTE.** — Oh ! non.

**FABIEN.** — Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

**MARINETTE, elle le regarde bien en face.** — Parce que j'ai cru que c'était vous.

**FABIEN.** — Tu penses bien souvent à moi.

**MARINETTE.** — Parce que tout le temps vous me regardez, vous me frôlez... Alors, moi, j'ai honte de ma sœur...

**FABIEN.** — Tout ça, ce sont des enfantillages, et tu ne partirais pas pour si peu, s'il n'y avait pas autre chose.

**MARINETTE.** — Et quoi ?

**FABIEN, grave. Il montre du doigt le ciel.** — Fatalitas ! La malchance de ma pauvre Emilie !

**MARINETTE.** — Elle ? Elle n'est pour rien dans toute cette histoire !

**FABIEN.** — Elle en est seule responsable, parce qu'elle n'est pas née sous l'étoile de la fortune... C'est injuste, mais c'est comme ça. Elle a tout pour

elle : le dévouement, la tendresse, l'intelligence, la délicatesse... Mais chaque fois que je suis sur le point d'atteindre mon but, sa mauvaise étoile clignote, et patatras ! tout s'effondre, et il faut repartir à zéro... Eh ! bien non... Je n'ai pas le courage... Je ne veux plus pousser jusqu'en haut de la montagne ce rocher de Damoclès... Je renonce. Ecoute-moi, nous allons faire ces six dernières poses, nous les ferons aussi belles que possible. Ce sera l'héritage que je lui laisserai.

**MARINETTE.** — Je ne comprends pas.

**FABIEN.** — Puisqu'il est inscrit dans les livres du ciel que, tant que je resterai avec Emilie, je ne dois pas réussir, eh ! bien je m'en vais.

**MARINETTE, effarée.** — Vous allez où ?

**FABIEN.** — Quand les poses seront finies, je dirai que je vais chercher des cigarettes, et je disparaîtrai dans la nature.

**MARINETTE.** — Ce n'est pas vrai !

**FABIEN, répète.** — Je dirai que je vais chercher des cigarettes, et vi...

**MARINETTE.** — D'abord, vous n'avez pas le droit d'abandonner votre femme.

**FABIEN.** — Tu ignores qu'Emilie n'est pas ma femme ? Je croyais qu'elle te l'avait dit !

**MARINETTE.** — Ma mère et ma sœur Maria sont allées au banquet de la nocce !

**FABIEN.** — Il y a bien eu un repas de nocces, pour faire plaisir à ta famille, et pour la respectabilité. Mais nous ne sommes jamais allés à la mairie, ni à l'église... Nous sommes si peu mariés que j'avais l'intention d'épouser ta sœur dans quatre mois, le jour de ma fête ! Il était écrit là-haut que ça ne se ferait pas !

**MARINETTE.** — Mais qu'est-ce qu'elle va devenir ? Et si elle va se jeter dans la Seine ?

**FABIEN.** — J'en aurai un grand chagrin, mais je n'y peux rien.

**MARINETTE.** — Alors, vous n'avez pas de cœur ?

**FABIEN.** — Pas plus que toi ! Tu abandonnes ta sœur en plein succès, et tu veux m'en rendre responsable !

**MARINETTE.** — Mais alors, moi, qu'est-ce que je peux faire ?

**FABIEN.** — Toi, tu peux rester avec elle, puisque c'était ma présence qui te gênait. Tu seras tout à fait à ton aise après mon départ. Tu pourras l'aider, la consoler... Tu lui dois bien ça !

**MARINETTE.** — Non, ce n'est pas vrai !

**FABIEN.** — Tu oses dire que tu ne lui dois rien ?

**MARINETTE.** — Je veux dire que vous ne partirez pas. Vous dites ça pour me faire peur !

**FABIEN, qui a changé de ton brusquement, et devient froidement menaçant.** — Et tu as raison d'avoir peur ! Marinette, voici mes conditions : tu vas faire ces poses avec moi, en toute honnêteté, je veux dire comme une artiste consciencieuse. Et non seulement, tu les feras, mais tu resteras avec nous jusqu'à la fin de l'année. Sinon, j'irai tout à l'heure chercher des cigarettes que je ne fumerai pas ici.

(Entre soudain Emilie, chargée de petits paquets et de la bouteille de marasquin.)

#### SCENE VII

**EMILIE.** — Voilà du caviar Peroskian de la Volga, et la bouteille carrée de maraschino.

**FABIEN, mélancolique.** — Je ne sais pas si je



FABIEN

mangerai ce caviar, ou si je boirai ce soir ce marasquino.

EMILIE. — Pourquoi ? Elle veut toujours partir ?

MARINETTE. — Tu vois bien que je suis habillée.

EMILIE. — Alors, qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas bien ?

FABIEN. — Ça ne va pas fort... Mais ça peut me passer... (Il regarde Marinette.) Ça pourrait me passer...

EMILIE. — C'est « l'allergique » ?  
(Elle dépose ses paquets et va prendre le pot de fleurs.)

FABIEN. — Non, laisse le pot de fleurs ! C'est une contrariété !... Ça n'a pas d'importance. Allons, au boulot. Je vais charger mes châssis.  
(Il sort.)

SCENE VIII

EMILIE, navrée et furieuse. — Tu vois ! Voilà ce que tu as fait ! Tu l'as rendu malade ! Oui, malade ! Pour qu'il l'avoue, il faut que ce soit terrible... Et ne crois pas que c'est pour l'argent... Il est bien au-dessus de ça. La vérité, c'est que, là-dedans (elle se frappe le cœur,) ça tourbillonne, et qu'il se fait du mauvais sang à cause de toi !

MARINETTE. — Il a bien tort !

EMILIE. — Il t'a parlé ?

MARINETTE. — Oui, il m'a parlé.

EMILIE. — Alors, tu restes ? (Marinette hausse les épaules, incertaine.) Eh bien, tu n'as pas le droit de partir. Reste encore quatre mois... Reste... (elle hésite) jusqu'à notre mariage.

MARINETTE. — Tu n'es donc pas mariée avec lui ?

EMILIE. — Eh non ! voilà la vérité... Et s'il n'a pas d'argent, il ne m'épousera plus, pour ne pas m'imposer sa pauvreté. Oui, il est comme ça, lui.

MARINETTE, pensive. — Tu l'aimes beaucoup, ton Fabien ?

EMILIE. — C'est ma vie, c'est mon soleil... Jamais je n'aurais espéré rencontrer un homme pareil... Il n'y a pas une femme au monde qui soit aussi heureuse que moi.

MARINETTE. — Alors, tu veux absolument que je reste ?

EMILIE. — Jusqu'au mariage. Le temps de faire la collection.

MARINETTE. — Même après ce que j'ai dit ?

EMILIE. — Mais ça n'a pas d'importance, ce que tu as dit ! Je ne te fais aucun reproche... Tu es jeune, tu étais énervée, ça peut arriver à tout le monde ! Fabien t'aime beaucoup, comme un grand frère : ne lui fais plus de peine, sois gentille pour lui !

MARINETTE. — Tu n'as pas peur que j'en tombe amoureuse ?

(Entre Berlingot, qui est toujours joyeux.)

SCENE IX

BERLINGOT. — Voici la main-d'œuvre spécialisée qui s'avance ! (Il admire Marinette.) Ho ho ! elle est jolie !

EMILIE. — N'est-ce pas que ça lui va bien ?

BERLINGOT, gourmand. — Ça, c'est du pur sucre ! Si des fois, pour le baisser, Fabien a besoin de quelqu'un pour le remplacer...

EMILIE. — Croyez bien que si c'était possible, il vous laisserait la place volontiers !

BERLINGOT. — Ça, ce n'est pas sûr ! Alors, qu'est-ce que je fais ?

EMILIE. — Préparez le décor ! (Elle montre un rouleau de toile.) C'est celui-là.

(Le Captain paraît sur la porte.)

BERLINGOT. — Hé, Captain ! amène-toi. (Il lui fait des signaux.) Avec lui, au moins, pas besoin d'échelle !

(Le Captain s'avance, regarde Marinette, et pousse un faible mugissement d'admiration.)

BERLINGOT. — Tiens ! attrape ça ! (Il lui tend une extrémité de la perche, et lui fait signe de l'accrocher au clou qui est planté dans le mur, à trois mètres du sol.) Là-haut ! accroche ça là-haut ! (Le géant accroche la perche. Berlingot lui donne l'autre bout.) Maintenant, de ce côté ! (Le géant accroche l'autre côté.) Ça y est ! (Il recule et regarde le tableau.) C'est pas mal... C'est même bien !

EMILIE. — C'est superbe, et c'est lui qui l'a fait ! (Elle appelle.) Fabien ! tu y es ?

FABIEN. — Ça vient !

(Berlingot allume des projecteurs, et les règle sur la toile de fond.)

SCENE X

(Entre Madame Lodoiska. Mais elle n'a plus son écharpe, ni sa barbe. Emilie, Berlingot, Marinette et le Captain la regardent d'abord sans comprendre, et poussent des cris d'admiration.)

BERLINGOT. — Oh ! magnifique !

EMILIE. — Mon Dieu !

LE CAPTAIN. — Beau ! Très beau femme ! Baiser !

(Il s'avance vers elle, qui lui tend la joue. Le Captain lui donne un baiser délicat. Emilie s'avance.)

EMILIE. — Là, c'est une surprise ! Alors, c'est donc vrai que vous allez changer de métier ?

LODOISKA. — Mais oui, c'est vrai. La petite vous a dit ?

EMILIE. — Eh ! oui, elle m'a tout dit. Le petit magasin, le boulevard de la Madeleine, et tout le reste. C'était bien aimable de votre part, mais elle ne peut pas accepter. Elle reste ici.

LODOISKA. — C'est vrai, Marinette ? (Marinette fait un geste de résignation.) Ma foi, tant pis. Moi, je n'avais rien demandé ; je pensais vous rendre service.

EMILIE. — Me priver de ma petite sœur, ce n'était pas me rendre service.

LODOISKA. — Ma chère Emilie, croyez-moi, la situation que je lui offrais était une excellente solution — et pour elle et pour vous.

EMILIE. — Quand on parle de solution, c'est qu'il y a un problème. Et qu'est-ce que c'est, ce problème ?

(Fabien sort de la chambre. Il porte une douzaine de châssis.)

FABIEN. — Qui est-ce qui parle de problème ? (Lodoiska se tourne vers lui. Il tressaille, ironique.) Ciel ! que vois-je ?

LODOISKA. — Une femme que vous n'avez jamais vue.

FABIEN. — Vous allez vous marier ?

LODOISKA. — Ce n'est pas impossible. A quelle heure aurez-vous fini vos photos en couleurs, et vos baisers de 20 secondes ?

FABIEN. — Nous n'avons pas encore commencé. Et ça va durer plusieurs mois, et peut-être même plusieurs années.





Photo Ilyevre

**FABIEN.** — Madame, c'en est trop. Ma chère Emilie, il est exact que cette dame, avec sa barbichette, m'a fait plusieurs fois des propositions très claires.

**LODOISKA.** — Alors Marinette, vous ne venez pas ?  
**MARINETTE.** — Non. Pas aujourd'hui.

**EMILIE.** — Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais.  
**LODOISKA.** — Il n'est pas prudent de dire jamais. (A Marinette) En tout cas, si vous êtes amenée à changer d'avis, vous savez mon adresse.

**FABIEN.** — Boulevard de la Madeleine, dans un petit magasin coquet et parfumé, qui s'appelle sans doute : « Au Gant de Vénus ! »

**LODOISKA.** — Voilà une ravissante idée, et je vais adopter cette enseigne, en souvenir de vous. Alors, Marinette, vous avez bien réfléchi ?

**FABIEN.** — Savez-vous, Madame, qu'elle est mineure ?

**LODOISKA.** — C'est pourquoi je lui offre mon appui.

**FABIEN (sèvere).** — L'appui d'une ex-femme à barbe ne vaut peut-être pas l'appui d'une Famille.

**LODOISKA.** — La Famille Tuyau de Poêle.  
**EMILIE.** — Mais qu'est-ce qu'elle dit ?

**LODOISKA.** — Je dis qu'il ne faudrait tout de même pas me faire de la morale. Surtout ce monsieur, qui fait semblant de soupçonner mes intentions. Comme je connais les siennes, ça me paraît un peu fort. Oui, Monsieur, je vais vendre des gants, Monsieur, et gagner ma vie honnêtement. Je suis sûre que Marinette sera forcée de venir me retrouver, et je lui répète que, pour elle, ma porte sera toujours ouverte. Je vous conseille très vivement de ne pas me répondre, car je pourrais raconter ici une épisode absurde de ma vie privée.

**EMILIE.** — Et en quoi ça nous intéresse, votre vie privée ?

**FABIEN.** — Laisse donc, Milly. T'occupe pas. Madame, je suis étonnée de votre conduite et de votre langage, qui me fait penser à celui d'une cuisinière

renvoyée et prête à faire des révélations. Nous vous écoutons.

**EMILIE.** — Ça c'est clair. Répondez.  
**LODOISKA.** — Cet homme a été mon amant. (Milly la regarde avec stupeur. Puis elle éclate de rire.)

**FABIEN.** — Voilà une réponse parfaite, et cette révélation burlesque ne mérite rien de plus.

**LODOISKA.** — Je répète : cet homme a été mon amant... Cet homme a caressé ma barbe en murmurant des mots d'amour.

(Berlingot rigole.)

**FABIEN.** — Il serait intéressant de connaître les mots d'amour qui conviennent à une femme à barbe ! Sans doute quelque chose comme : « Cher petit sapeur de mon cœur ! », ou alors, on pourrait chanter : « Je te tiens, tu me tiens, par la barbichette ».

**EMILIE.** — Comment pouvez-vous dire des choses aussi grotesques ?

**FABIEN.** — Ce n'est pas très difficile à deviner. (A Lodoiska.) Ne me forcez pas à l'expliquer.

**EMILIE.** — Explique-toi... mon Fabien... Explique-toi !

**LODOISKA.** — Oui, expliquez-vous... Ayez donc un peu de courage, une fois dans votre vie ! Dites comment vous m'avez emmenée un soir en taxi jusqu'aux bois de Saint-Cucufa...

**FABIEN.** — Madame, c'en est trop. Ma chère Emilie, il est exact que cette dame, avec sa barbichette, m'a fait plusieurs fois des propositions très claires...

**EMILIE.** — Quelle audace !

**FABIEN.** — J'en ai souri, et je ne t'en ai rien dit, par discrétion. Ensuite, elle m'a poursuivi de ses assiduités : j'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Alors, pour me punir, elle a monté le coup à Marinette, et elle a essayé de nous la prendre pour ruiner notre succès. Et comme ce coup-là n'a pas réussi, elle invente maintenant ces absurdités pour te faire de la peine. Et quoique ce ne soit pas croyable, elle espère laisser en toi le doute !

**EMILIE.** — Le doute ? Quel doute ? Qui est-ce qui pourrait croire que mon Fabien a couché avec la femme à barbe ? Vous êtes inconsciente, madame !

**LODOISKA.** — Idiote ! Pauvre idiote ! Pauvre grosse dinde farcie !

**FABIEN, avec une autorité souveraine.** — Madame, avec une autorité souveraine. — Madame, je vous permets de raconter sur moi tout ce que vous voudrez et de prendre à témoin Saint-Cucufa lui-même. Mais je vous interdis d'insulter ma femme, et je vous prie de foutre le camp !

**LODOISKA.** — Voyou va, petit voyou !

**EMILIE.** — Quoi ? (Elle s'avance vers elle. Le géant la retient.) Mentreuse ! Jalouse ! Dégoûtante !

**FABIEN.** — Milly, du tact et de la tenue. Au revoir, Madame.

**LODOISKA.** — Quant à vous, Marinette, si vous restez ici, un malin en vous éveillant, vous trouverez ce cochon-là dans votre lit. Là-dessus, je me retire, et je vous souhaite bien du plaisir !

(Emilie, suffoquée, est tombée assise sur une chaise.)

SCENE XI

**EMILIE.** — Quelle vipère ! Va, ça me prouve bien que tu n'as pas voulu...



## FABIEN

FABIEN. — J'espère que tu n'as pas besoin d'autre preuve.

BERLINGOT. — Vous savez, tout ça n'a pas d'importance. Ce n'est jamais que de la conversation.

LE CAPTAIN. — Pas beaucoup contente, Lodoiska. Très peu... Elle veut quoi ?

EMILIE. — Elle veut ce qu'elle n'a pas ! Elle a le feu au derrière !

LE CAPTAIN, alarmé. — Le Feu ? Le Feu ?

EMILIE. — Elle a osé t'appeler voyou !

FABIEN. — Je m'en console facilement. Allons, mes enfants, on a ri un bon coup, mais ça suffit et l'amant de la femme à barbe a besoin de travailler ! Allons-y !

BERLINGOT. — Ça va, le décor ?

FABIEN. — Peut-être un peu trop éclairé.

(Il détourne un projecteur et élargit le faisceau. Milly va à l'ailletton pour cadrer le fond. Elle est sous le voile noir.)

EMILIE, à mi-noir. — Quelle bourrique ! Marinette, mets-toi en place ! (La petite obéit.) Je t'en foutrai moi, des tuyaux de poêle ! Un peu plus sur la gauche ! Tu y vas, Fabien ?

FABIEN. — Une seconde !

(Il règle d'autres projecteurs.)

EMILIE. — Oh ! elle est folle, tout simplement. Oser dire que mon mari... On lui a trop tiré sur la barbe. Ça lui a fait perdre l'équilibre.

(Le Captain écoute, perplexe. Fabien s'est approché de Marinette et la prend dans ses bras. Elle se laisse faire, vaguement inquiète. Milly regarde par l'ailletton de l'appareil.)

FABIEN. — C'est bon pour le cadrage ?

EMILIE. — Vous êtes un peu trop sur le fond. Rapprochez-vous un peu... Encore. Là ! Ça va. Le point est un peu long, maintenant... (Elle règle le point). Dinde farcie ! Elle t'emmerde, la dinde farcie !

FABIEN. — Est-ce que le 4 n'est pas un peu dur ?

EMILIE. — Tu as raison. (Elle va desserrer le 4.) Voilà. J'ai l'impression que c'est bon.

BERLINGOT. — Moi, ça me paraît très joli.

FABIEN. — C'est le même éclairage qu'en noir et blanc.

(Kovarek et l'Homme-Lion entrent sans bruit. Ils regardent le travail.)

EMILIE, sous le voile. — Si je savais où on a mis sa barbe, j'en ferais le balai des cabinets !

FABIEN. — Naturellement, pour la couleur, c'est un peu faible. Mais avec la pose de 4 secondes... Alors, on y va ?

EMILIE. — On y va. Ça me fait une émotion. (Elle disparaît sous le voile noir.) Prenez la pose !

(Fabien cherche la pose avec Marinette, qui est de plus en plus nerveuse.)

FABIEN. — N'ate pas peur. Laisse-toi aller !

(Dans les répliques suivantes, Emilie, sous le voile, parlera tantôt à mi-voix, pour les injures, tantôt sur un ton technique.)

EMILIE. — Penchez-vous un peu plus sur ma droite. Ferme les yeux, Marinette ! Berlingot avait raison... Un peu plus pâmée. Oh ! que c'est bon ! Mais ne bouge plus comme ça ! Qu'est-ce que tu as ?

(Marinette repousse brusquement Fabien. Elle crache.)

MARINETTE. — Non, je ne peux pas... Je ne veux pas... (Elle s'assoit.) Je ne suis pas bien !

FABIEN, il se déshabille. — Si tu n'es pas bien, n'insistons pas !

EMILIE, à Marinette. — Ça recommence ?

FABIEN. — Mais non ! Pas du tout ! C'est cette scène avec Lodoiska qui lui a détraqué les nerfs ! Elle est contrariée, voilà tout... Ecoute, laissons-la se reposer un instant, et fais-lui boire quelque chose. Moi, pendant ce temps, je vais aller chercher des cigarettes...

BERLINGOT. — Si tu veux, j'y vais.

FABIEN. — Non, merci. Ça me fera prendre l'air. Moi aussi, j'ai besoin d'air.

(Pendant les répliques précédentes, il a quitté sa tunique et remis son veston.)

EMILIE, à Marinette. — Tu veux un peu de marrasquin ?

MARINETTE. — Non, ce n'est pas la peine. (Fabien se dirige vers la porte.) Fabien ! Ne partez pas ! (Il s'arrête et la regarde.) Ce n'est rien, un étourdissement, pas plus. Puisqu'il faut y aller, allons-y !

(Fabien se rhabille. Il reprend la jeune fille dans ses bras pour la pose du Baiser. Marinette frémit encore un peu. L'Homme-Oiseau entre sur la pointe des pieds, mais se tient à distance.)

EMILIE (extasiée). — Oh ! ça, c'est bon ! Oh, que c'est bon ! Attention ! Ne bougeons plus ! Le petit oiseau va sortir !

(L'Homme-Oiseau fait une jolie roulade pour le petit oiseau.)

EMILIE. — Je compte : 1, 2, 3...

Pendant que le rideau descend.

EMILIE. — Je compte : 1, 2, 3...



Photo Rivière



## ACTE III

Même décor. Le Park est ouvert. Il est 4 heures de l'après-midi.

Fabien est en train d'examiner des négatifs.



GERTA (brusquement). — Non. Je reviens pas demain. Je me fous les photographies. Les photographies, je me fous. Vous n'est pas gentil, oh non !

### SCÈNE I

(La porte s'ouvre. La Viennoise paraît, fort élégante, un peu rougissante et vaquemment vexée.)

LA VIENNOISE. — Bonjour, Monsieur Fabien.

FABIEN (indifférent). — Bonjour, charmante Gerta. Comment ça va ?

GERTA. — Il va bien... Je peux avoir les photographies ?

FABIEN. — Lesquelles ?

GERTA. — Que vous faisez trois mois passés !

FABIEN. — C'est vrai ! Je me demande où on les a mises... Milly doit le savoir. Elle n'est pas là en ce moment. Elle les retrouvera... Repassez demain.

GERTA, brusquement. — Non. Je reviens pas demain. Je me fous les photographies. Les photographies, je me fous. Vous, n'est pas gentil, oh non !

FABIEN. — Et pourquoi ?

GERTA. — Vous avez laissé tomber.

FABIEN. — C'est vrai, mais c'est toi qui l'as bien voulu.

GERTA. — Vous avez laissé tomber quatre mois passés !... Maintenant le petit bonjour avec la main, et tu marches plus loin. Quatre mois !

FABIEN. — Mais c'est de ta faute... Je t'ai offert des fleurs, des bonbons... J'ai loué un canot sur la Marne... Je t'ai menée au cinéma... Et rien à faire.

GERTA. — Pas rien ! Embrasser beaucoup souvent très fort.

FABIEN. — Infantillages !

GERTA. — Au cinéma, caresser le genou.

FABIEN. — Eh oui, le genou... Au cinéma, comme à quinze ans... Tout ça, Gerta, ce sont des bagatelles, ça n'a jamais servi qu'à m'énerver. Tu as refusé de venir visiter ma garçonnière...

GERTA. — Si vous avez attendu un tout petit peu... Si vous avez essayé encore une fois... Jamais plus le pot de fleurs sur la fenêtre ! Jamais ! Moi je passe deux fois, quatre fois, cent et trente fois, jamais le pot de fleurs.

FABIEN. — C'est que j'ai eu beaucoup de travail.

GERTA. — Et maintenant, deux semaines, et il faut que je vais à London.

FABIEN. — A Londres ?

GERTA. — Oui. Pour les Anglais.

FABIEN. — Avec la troupe ?

GERTA. — Oui. Alors si je vois le pot de fleurs...

FABIEN. — Tu te décides ?

GERTA. — C'est une chose qu'il faut arriver dans la vie... Je suis 21. C'est demain, je suis 21. Alors, n'est-ce pas ? Les Angleterre, ça m'intéresse pas. C'est mieux que je fais à Paris. C'est plus joli. Je dirai à ma famille : « Ça m'arrive à Paris »... Alors, il comprend très bien. Alors, ce soir, si vous mettez les fleurs, Marika prend ma place au ballet, et je viens ce que tu veux. Pour la visitation du garçonnier. Tout à fait complètement. Qu'est-ce que c'est la rue et le numéro ?

FABIEN. — Ecoute-moi Gerta... Je suis un peu surpris, tu comprends ? Je vais réfléchir.

GERTA, vexée. — Il faut réfléchir maintenant. Toi, tu n'es pas vierge, vous savez ?

FABIEN. — Oui, je sais... Mais j'ai des rendez-vous d'affaires, et puis, je suis très surveillé... En ce moment, ça ne me paraît pas possible...

GERTA, avec fureur. — Tu dis le mensonge ! Tu



es dans l'amour pour la fille de la carte postale ! Tout le monde connaît ! Tout le monde parle ! Moi, je ne veux pas croire... Maintenant, je crois !... Et elle n'est pas jolie, pas du tout ! Elle marche comme le canard ! Elle fait la grimace de la Postkarte, et puis pas rien du tout, du tout, du tout !... Et puis, c'est votre sœur ! C'est horrible !

FABIEN. — C'est la sœur de Milly ! Ce n'est pas la mienne !

GERA, en allemand. — C'est la même chose. Il faut être un beau cochon pour coucher avec sa belle-sœur... C'est dégoûtant, c'est criminel... (En français.) Si tu mettais le pot de fleurs, je crache dessus ! Tu le mets sur ton derrière, la tulipe ! Et puis la France je me fous ! Napoléon, cocu ! Et vive l'Angleterre. Oui, c'est comme ça, mon ami, c'est comme ça ! (Elle sort, furieuse.)

FABIEN (philosophe). — Et voilà, quand ça ne vous dit plus rien, on vous l'offre à domicile !

SCENE II

(Fabien examine les clichés. Entre Berlingot. Il met les mains sur les hanches et regarde Fabien.)

BERLINGOT. — Eh bien, dis donc, c'est ça ton Grand Amour ?

FABIEN. — Eh oui, c'est ça, justement, parce que cette ravissante vient de me faire des propositions très précises, et que je les ai refusées.

BERLINGOT. — Tu m'étonnes !

FABIEN. — Oui, je suis rangé des voitures, et ma bien-aimée me suffit.

BERLINGOT. — C'est vrai que... depuis quatre mois, on n'a pas revu le pot de fleurs...

FABIEN. — Et tu ne le reverras jamais.

BERLINGOT. — Et qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

FABIEN. — Je ne sais pas. Je l'aime et elle m'aime.

BERLINGOT. — Ça commence à se savoir !

FABIEN. — Tant pis ! On en parle beaucoup ?

BERLINGOT. — Ils s'inquiètent pour la pauvre Milly, tu comprends ?

FABIEN. — Qui s'inquiète ?

BERLINGOT. — Kovareck, le Capitain, l'Oiseau, le Lion, ma femme.

FABIEN. — Moi aussi, je m'inquiète.

BERLINGOT. — Elle ne se doute de rien ?

FABIEN. — De rien. Et pourtant, il faudra bien qu'un jour...

BERLINGOT. — Un jour, quoi ?

FABIEN. — Il faudra que je lui dise la vérité !

BERLINGOT. — Oh ! nom de Dieu ! elle va tomber raide !

FABIEN. — Peut-être, mais elle n'en mourra pas.

BERLINGOT. — Ça, ce n'est pas sûr.

FABIEN. — En tout cas, moi, j'ai ma vie à faire. J'ai réussi. Je travaille avec plaisir et j'espère avoir un petit appartement avenue des Ternes... Je vais faire la carte postale de paysages, je suis très content de ma 203, et j'ai rencontré le Grand Amour. Oui, avec des majuscules. Tu ne peux pas savoir ce que c'est.

BERLINGOT. — Oh ! je l'ai su. Je l'ai connu, le grand amour. Avec ma première femme. Et puis, j'ai été le plus beau cocu de la Foire du Trône. Le Grand Amour, ça finit souvent par des grandes Cornes, et des Grosses Larmes.

FABIEN. — Moi, ça ne m'arrivera pas, Berlingot.

BERLINGOT. — Je ne te le souhaite pas... Mais

tout de même, avant d'estoquer la pauvre Milly, je te conseille d'attendre un peu. De voir si, par hasard, ça ne te passe pas... Ça serait trop bête de l'assassiner pour rien...

FABIEN. — Ça ne me passera pas, tu peux être tranquille de ce côté.

BERLINGOT. — Et qu'est-ce qu'elle en dit, la petite ?

FABIEN. — Tu sais, elle ne se livre pas beaucoup... C'est une nature un peu secrète... Mais enfin, elle aime sa sœur et elle ne m'en parle jamais...

BERLINGOT. — Eh oui... Pour elle, c'est un sujet de conversation plutôt délicat... Dis donc, à propos de fesse, est-ce que tu ne l'as pas occupé autrefois de la jolie rousse de la Loterie ?

FABIEN, décisif. — Elle n'est pas rousse.

BERLINGOT, naïf. — C'est le coiffeur qui te l'a dit ?

FABIEN. — Non, ce n'est pas le coiffeur. Mais je puis t'affirmer qu'elle n'est pas rousse et qu'elle a trente-deux grains de beauté de velours noir.

BERLINGOT. — Tu les a comptés ?

FABIEN. — Avec des haisers. Mais ça, c'est de l'histoire ancienne, et je rougis presque d'y penser.

BERLINGOT. — Eh bien ! moi, d'y penser, ça me fait des chatouilles. Trente-deux, je n'ai encore jamais vu ça ! Il y a un bon moment que je la chauffe... Je l'ai attaquée avec les berlingots fourrés, et les pralines au caramel... Ça a l'air de répondre... Je vais lui figoler un petit cochon en pain d'épice, et pour les trente-deux grains de beauté, je mettrai trente-deux grains de caramel bien noirs... Et dans la pâte, un petit soupçon de cantharide. Tu ne peux pas t'imaginer les résultats que ça donne ! Figure-toi qu'avant la guerre, j'étais très bien avec la femme-canon. Mais par malheur, elle était en bois. Alors, un beau soir...

(Il s'arrête, car Marinette vient d'entrer.)

SCENE III

(Marinette est très élégamment habillée d'une robe neuve. Elle parle avec plus d'assurance. C'est une très jeune femme. Ce n'est plus une jeune fille. Berlingot la regarde avec une grande admiration, qu'il exprime par un sifflement.)

BERLINGOT. — Hé bien ! (A Fabien.) Hein ?

MARINETTE. — Elle vous plaît ?

(Elle fait un tour sur elle-même, comme un mannequin.)

FABIEN. — Elle est charmante !

BERLINGOT. — Ah ! la Fortune, il n'y a que ça ! Je ne veux pas dire que la robe est plus jolie que vous... Non... Mais elle vous met en valeur, il n'y a pas à dire ! Ça ajoute quelque chose.

MARINETTE, elle appelle. — Emilie !

FABIEN. — Elle est sortie... Elle est allée chercher les épreuves de la dernière série. Celle de la petite Bretonne. Et cette robe-là, c'est pour la prochaine, la série de la Parisienne...

BERLINGOT. — Et toi, tu seras comment ?

FABIEN. — En aviateur.

BERLINGOT. — Je me languis de les voir ! (On entend une voix qui appelle : « Berlingot ! » Il répond : « Qu'est-ce qu'il y a ? » — « On livre ton sucre ! » — « J'arrive ! ») La matière première ! (Il regarde Marinette.) Tout dépend de la matière première ! La couleur que j'y mets, c'est la robe. Mais ce qui compte le plus, c'est quand même ce qui est dedans !

(Il sort en clignant de l'œil.)





Photo Iltvoère

FABIEN. — Ça alors ! Et la pauvre Emilie qui en voulait tellement... Et toi, du premier coup...

SCENE IV

(Dès que la porte s'est refermée, Fabien prend Marinette dans ses bras.)

FABIEN. — Comme tu es belle, et comme je t'aime !  
 MARINETTE. — Moi aussi, je t'aime. Mais je suis endouée.  
 FABIEN. — Tu es en souci ?  
 MARINETTE. — Oui.  
 FABIEN. — Avec une aussi jolie robe ?  
 MARINETTE, *pensive*. — Elle est très jolie, mais Berlingot a raison. Ce qui compte le plus, c'est ce qui est dedans !  
 FABIEN. — Je pense comme toi. C'est ce qu'il y a dedans que je préfère !  
 MARINETTE. — Oui, seulement, tu ne sais pas ce que c'est !  
 FABIEN, *ironique*. — Je ne le sais pas ?  
 MARINETTE. — Non, tu ne sais pas tout. (Elle tire ses gants.) Ça y est !  
 FABIEN. — Quoi ?  
 MARINETTE. — Je vais avoir un enfant.  
 FABIEN. — Toi ?  
 MARINETTE. — Eh oui, moi.  
 FABIEN. — Ça, c'est extraordinaire !  
 MARINETTE. — Pas tellement.  
 FABIEN. — Tu en es sûre ?  
 MARINETTE, *soucieuse*. — Eh oui. Comme j'avais des doutes très sérieux, depuis deux mois, je suis allée voir le docteur... Il va faire une expérience avec une lapine, pour confirmer. Mais d'après lui, ça y est. Et puis, j'ai encore eu mal au cœur ce matin.  
 FABIEN. — Ça, alors ! Et la pauvre Emilie qui en voulait tellement... Et toi, du premier coup... Ça, c'est une nouvelle !

MARINETTE. — Pas bonne. Qu'est-ce qu'on va faire ?  
 FABIEN. — On va réfléchir.  
 MARINETTE. — Oh ! c'est tout réfléchi. Dans deux mois, je ne pourrai plus le cacher à Emilie. Et alors, qu'est-ce que je lui dirai ? Et puis, il faut le faire maintenant, parce qu'après, c'est beaucoup plus difficile.  
 FABIEN. — Et ça ne te fait rien de sacrifier cet enfant ?  
 (Marinette hausse les épaules.)  
 MARINETTE. — Ça ne me plaît guère, mais que faire ?  
 FABIEN. — Eh bien, c'est peut-être le moment de tout dire à Emilie.  
 MARINETTE. — Si ce n'était pas ma sœur, je ne me gênerais pas... Mais moi, je l'aime, Emilie.  
 FABIEN. — Moi aussi. Mais le fait est là.  
 MARINETTE. — Elle compte que tu vas l'épouser le 1<sup>er</sup> novembre, dans deux mois.  
 FABIEN. — Je le sais. Nous sommes au pied du mur. Eh bien, faut mieux !  
 MARINETTE. — Tu trouves ?  
 FABIEN. — Oui, je trouve. J'en ai assez de me glisser dans ta chambre entre deux et trois heures du matin comme un voleur. J'en ai assez de lui mettre du gardénal dans son café, chaque soir, comme dans les romans policiers... Ça pourrait amener des syndromes parapsychologiques, ou modifier sa protosyncrasie, c'est-à-dire que nous finirons par la faire crever.  
 MARINETTE. — Si nous lui disons la vérité, alors, elle meurt tout de suite !  
 FABIEN. — Penses-tu ! On ne meurt pas comme ça... Et puis, il y a la manière de dire les choses !  
 MARINETTE. — Tu crois ?  
 FABIEN. — Un enfant, c'est un bon prétexte... Est-ce que tu es fâchée ?  
 MARINETTE. — De quoi ?  
 FABIEN. — Que je t'aie fait ça ?  
 MARINETTE. — Pas fâchée, mais inquiète ! Mets-toi à ma place ?  
 FABIEN. — J'y suis !  
 MARINETTE. — Ma pauvre Emilie... C'est horrible !  
 FABIEN. — Pour le moment, il n'y a personne de mort : c'est même le contraire ! (Il réfléchit.) Pas de sensiblerie, qui serait finalement plus cruelle que la franchise. Soyons honnêtes ! Je vais attaquer tout de suite !  
 MARINETTE. — Fabien, attendons encore un peu, pour être plus sûrs. Regarde, je tremble.  
 FABIEN. — Il n'y a pas de raison. Je vais procéder par étapes, habilement. Et pour commencer, je ne dirai pas qu'il s'agit de toi. Je dirai...  
 MARINETTE. — J'ai mal au cœur...  
 FABIEN. — Ecoute, va te reposer, et puis, tout à l'heure, tu verras...  
 (Entre Emilie, habillée d'une robe neuve, mais un peu campagnarde. Elle porte un chapeau de banlieue... Elle a à la main une grosse enveloppe.)

SCENE V

EMILIE. — Mes enfants, c'est gagné ! Les premières épreuves sont superbes... Vous allez voir ça ! (Elle regarde la robe de Marinette.) Ah ! elle est réussie. Ça, on peut dire qu'elle est réussie ! C'est la Parisienne ?  
 MARINETTE. — Oui. Qu'est-ce que tu en dis ?



FABIEN

(Elle prend sa robe à pinède, de chaque côté, pivote et la laisse retomber.)

EMILIE. — Je trouve ça... merveilleux... Mais, peut-être... peut-être...  
(Elle réfléchit.)

MARINETTE. — Peut-être quoi ?

EMILIE. — Il me semble que ça te vieillit. Je veux dire que tu n'as plus l'air d'une fiancée. C'est peut-être parce que tu as un peu forcé... Mais ça te donne l'air d'une femme... Tu ne trouves pas Fabien ?

FABIEN. — Je trouve la robe très jolie, mais tu as peut-être raison.

EMILIE. — D'ailleurs, c'est de ta faute — et aussi de la mienne. Je fais de la trop bonne cuisine, et toi tu manges trop. (A Fabien, qui regarde les éprouves.) Qu'est-ce que tu en dis ?

FABIEN. — Il y a une dominante bleue.

EMILIE. — C'est vrai, mais celle-là, c'est la moins bonne. Ils m'ont promis de rattraper ça sur le cliché. Il paraît que ça vient du négatif. Ne t'inquiète pas. (A Marinette.) Va quitter cette robe, ma chérie, pour ne pas la défralchir. Quand on aura fait la série, tu la mettras pour sortir, et je te garantis un joli succès !

FABIEN. — Si elle sort comme ça, on va nous la voler !

EMILIE. — Ça ne m'étonnerait pas ! Qu'est-ce que tu veux, il faudra bien que ça arrive un jour !

FABIEN, à Marinette qui sort. — Et repose-toi une heure ou deux !

EMILIE. — Tu n'es pas bien ?

MARINETTE. — Non, pas très bien. La migraine.

EMILIE. — Ah ! les pauvres filles ! Ça a toujours quelque chose... Quand ce n'est pas le cœur, c'est le reste ! Heureusement qu'on a du courage ! Repose-toi bien, ma chérie... Tu veux de l'aspirine ?

MARINETTE. — Non, merci... Je crois que ça va se passer tout seul.

(Elle sort. Emilie se déshabille, et met une blouse. Fabien s'installe à une table, et commence à examiner les éprouves, une plume à la main. Emilie se met en cuisine, avec une grande activité.)

SCENE VI

EMILIE, tout en travaillant. — C'est peut-être son hystérie qui la travaille encore... Pourtant, elle va beaucoup mieux... Elle ne m'a jamais plus rien dit depuis le fameux jour de sa crise... Et puis, elle embellit, elle rit volontiers. Tu ne trouves pas ?

FABIEN, qui travaille. — Oui, je trouve.

EMILIE. — Quand même, il vaudrait mieux la marier. On m'a dit que c'est le remède radical... Il y a le chef contrôleur du parc, M. Cartonnet, qui n'est pas mal... Il a trente et un ans, il fait de la photo en amateur, et ça fait trois fois qu'il me parle d'elle ! Et d'abord, son prénom... Et puis son âge... Et puis finalement, tout à l'heure, il me demande si elle ne voudrait pas venir un soir au théâtre avec lui...

FABIEN. — Qui ?

EMILIE. — Marinette !

FABIEN. — Quoi, Marinette ?

EMILIE. — Eh bien, le chef contrôleur du parc !

FABIEN. — Qu'est-ce qu'il veut, le contrôleur ?

EMILIE. — Alors, tu n'entends pas ce que je te dis ?

FABIEN, morne et comme épuisé. — Non... Je n'entends pas... Je ne comprends pas... (Il appuie

son front sur sa main, et murmure.) Mon Dieu ! Mon Dieu !

(Emilie abandonne son travail et vient vers lui.)

EMILIE. — Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade, toi aussi ?

FABIEN. — Hélas ! non...

EMILIE. — Pourquoi dis-tu : « Hélas » ?

FABIEN. — Parce que j'aimerais bien être malade. Au moins, tu pourrais me soigner... Ne fais pas attention, Emilie... Ce n'est rien... et tu n'y peux rien.

(Il va se remettre au travail.)

EMILIE. — Si tu dis que tu n'y peux rien, c'est que tu as quelque chose. C'est un secret ?

(De la tête, il dit « Oui ». Emilie se précipite.)

EMILIE. — Fabien, mon Fabien !... Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

FABIEN, dramatique. — Ne me touche pas, tu te salirais !

EMILIE, effrayée. — Mais qu'est-ce qu'il y a ?

FABIEN. — Sais-tu pourquoi je ne me suis pas rasé ce matin ? Parce que je n'ose plus m'approcher d'un miroir. J'ai trop peur de revoir ma figure : c'est la figure d'un saligaud.

EMILIE, tremblante. — Dis-moi ce que tu as, mon Fabien. Dis-le vite...

FABIEN. — Ah ! ne me force pas à parler tout de suite... Laisse-moi rassembler mon courage... (Il respire profondément, puis il serre son front entre ses mains, et parle à mots entrecoupés.) En arriver là ! Et si bêtement... Peu à peu... Au bord de l'abîme ! Il n'y a pas d'autre mot... Un criminel... Oui, je suis un criminel.

EMILIE. — Tu as tué quelqu'un ?

FABIEN, il la regarde longuement. — Peut-être.

EMILIE. — Tu n'as qu'à dire que c'est moi... J'avouerai que c'était mon amant, ou bien nous dirons que c'était ta maîtresse, et ça sera un crime passionnel.

FABIEN. — Merci... Rassure-toi : je n'ai encore tué personne... Et ce que j'ai fait n'est peut-être pas un vrai crime... C'est bien pire... C'est un acte indigne, une action méprisante, une saleté...

EMILIE. — Ça, c'est beaucoup moins grave... Si tu as trahi les secrets de la Résistance, tu n'as qu'à dire que c'est moi qui t'ai volé les documents... Et si on me fusille à ta place, moi, ça me fera plaisir...

FABIEN. — Tu es romanesque... Ce que j'ai fait n'a aucune grandeur... C'est affreux, mais c'est mesquin...

EMILIE. — Alors, si c'est une question d'argent, c'est peut-être le moment d'avouer que j'ai 180.000 francs d'économies... Je les ai mis de côté en cachette en cas de coup dur... Et comme nous avons 220.000 francs en caisse, ça fait 400.000. Est-ce que ça ne suffit pas ?

FABIEN. — S'il ne s'agissait que du vil métal... Tu ne me verrais pas dans cet état... Il y a des choses, Emilie, que l'argent ne peut pas arranger...

EMILIE. — C'est une question de morale ?

FABIEN. — Oui, un acte ignoble, véritablement ignoble !

EMILIE. — Puisque tu dis ça, c'est que tu regrettes de l'avoir fait ?

FABIEN. — Si ça pouvait effacer ma honte, je me ferais couper la main droite...

EMILIE. — Eh bien, alors, va te confesser... Puisque tu as le repentir, tu seras sûrement pardonné. Viens. Allons tout de suite à l'église de Neuilly.





Photo Rivoltre

ÉMILIE. — Alors, si tu ne l'as pas fait exprès, moi, je dis que tu n'es pas responsable.

FABIEN. — Non, Emilie, non. Car Dieu peut-être me pardonnerait, mais moi, je ne me pardonnerai jamais. Tu entends ? JAMAIS... Et pourtant, je ne l'ai pas fait exprès... Et même, sans m'en apercevoir... Oui, les yeux fermés, je suis tombé dans le piège...

ÉMILIE. — Alors, si tu ne l'as pas fait exprès, moi, je dis que tu n'es pas responsable.

FABIEN. — Oh ! que si ! Je suis pleinement responsable... Et de plus, cette mauvaise action aura de longues conséquences, car il s'agit de créatures vivantes, et de nobles créatures qui, par ma faute, vont souffrir...

ÉMILIE. — Tu as fait du mal à plusieurs personnes ?

FABIEN. — Oui.

ÉMILIE. — A combien de personnes ?

FABIEN. — Trois.

ÉMILIE. — Et qu'est-ce qu'elles disent, ces personnes ?

FABIEN. — Rien. Il y en a deux qui ne savent pas encore. Une à qui je suis sur le point de dire la vérité, et l'autre qui ne sera pas en état de comprendre avant de longues années... (Sur le ton de la conversation.) Je suis tout simplement un misérable, et je n'ai même plus le droit de tirer deux halles dans ce mur, à travers la citrouille vide qui me sert de tête depuis trente ans...

ÉMILIE. — Te suicider ? Mais tu es fou ? Tu y as pensé ?...

FABIEN. — J'y pense encore...

ÉMILIE. — Et moi, alors ? Je ne te verrai plus ? Mais ce n'est pas possible, voyons. Fabien, maintenant, il faut me le dire. Dis-le pour que je puisse t'aider.

FABIEN. — Personne au monde ne peut plus

m'aider... Toi, surtout toi, ma pauvre chérie, tu ne peux plus rien pour moi, ni pour toi...

ÉMILIE. — Mais tu sais bien que moi, je me fous de tout, sauf de toi... Pourvu que je te voie content... Je n'ai jamais rien demandé d'autre au bon Dieu... Et tu sais bien que moi, d'avance, je te pardonne tout... Tu es mon père, tu es ma mère, tu es mon fils, tu es mon amour...

FABIEN, il la prend dans ses bras. — Justement. Je suis ton amour, et je vais te faire de la peine.

ÉMILIE. — A moi ?

FABIEN. — A toi.

ÉMILIE. — La seule peine que tu pourrais me faire, ce serait de mourir le premier... Alors ? Tu n'as pas confiance ?

FABIEN. — Oui, j'ai confiance... Mais...

ÉMILIE. — Allez, va, du courage... Tiens, je ne te regarde pas. (Elle détourne la tête et ferme les yeux.) Qu'est-ce que c'est ?

(Un grand temps.)

FABIEN. — Je vais avoir un enfant.

ÉMILIE. — Toi ?

FABIEN. — Moi, j'ai fait un enfant !

ÉMILIE. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Un enfant ! A qui ?

FABIEN. — A une femme, bien entendu !

ÉMILIE. — Elle est mariée ?

FABIEN. — Non.

ÉMILIE. — Tant mieux !

FABIEN. — Pourquoi ?

ÉMILIE. — Parce que son mari aurait pu te faire du mal. Je la connais ?

FABIEN. — Certainement.

ÉMILIE. — Alors, je sais qui c'est. C'est la petite acrobate qui saute dans les flammes ! Va, je ne suis pas aveugle. Moi, je ne t'espionne pas, mais je vois tout... L'autre matin, en passant devant la fenêtre, j'ai bien vu le signe qu'elle t'a fait... Je n'ai pas voulu t'en parler, parce que j'ai cru que ça ne t'intéressait pas... Eh bien, c'est une belle petite ordure. Et je ne me généralise pas pour le lui dire... Tiens, je vais lui dire deux mots.

FABIEN, il la retient. — Non, n'y va pas, Emilie. Ce n'est pas elle !

ÉMILIE. — Alors, qui est-ce ?

FABIEN. — Si tu prends la chose comme ça, je n'oserai jamais te le dire... pour éviter un scandale inutile... Le mal est fait... Et le grand coupable, le seul coupable, c'est moi. C'est moi qui dois être puni.

ÉMILIE. — Allons donc ! C'est quelque traînée qui a vu le succès des cartes postales, et qui s'est dit : « S'il me faisait un enfant, j'en tirerais des rentes toute ma vie ! » Et alors, elle t'a fait des manigances, et, toi, comme un enfant que tu es... Mais oui, malgré ta science, ton intelligence et tout le reste, tu n'es qu'un enfant, et tu as été la victime d'une intrigante ! Est-ce que tu es sûr qu'il est de toi ?

FABIEN. — Absolument sûr !

ÉMILIE, stupide. — Mais alors, tu as couché avec elle ? (Fabien écarte les bras, dans un geste d'aveu.) Tu lui as dit que tu étais marié ?

FABIEN. — Nous n'avons pas parlé de ça... Mais elle connaît notre situation.

ÉMILIE. — Ah ! c'est du propre ! On peut dire qu'elle a de la moralité, celle-là ! (Fabien écarte les bras une fois de plus, et les laisse retomber.) Et qu'est-ce qu'il faut faire ?

FABIEN. — Je n'en sais rien, et je te demande conseil, comme toujours !



FABIEN

SCENE VII

(Fabien va ouvrir la porte de la chambre de Marinette.)

EMILIE. — Eh bien, moi, j'ai la solution. Est-ce qu'elle a une bonne santé ?

FABIEN. — Oui. Excellente.

EMILIE. — Dans combien de temps il va naître ?

FABIEN. — Cinq ou six mois.

EMILIE. — Si on le lui achetait ?

FABIEN. — Quoi ?

EMILIE. — L'enfant. Nous sommes presque riches... Souvent, j'avais pensé que, plus tard, si nous n'en avions pas, nous pourrions en adopter un... Celui-là, c'est encore mieux puisque c'est ton fils. Qu'est-ce que tu en dis ?

FABIEN. — Elle ne voudra peut-être pas le vendre.

EMILIE. — Tu sais, une femme comme ça, c'est capable de tout ! Veux-tu que j'aille lui en parler ?

FABIEN. — Non, j'aurais peur que ça fasse des étincelles ! Moi, je lui ferai la proposition.

EMILIE. — J'aimerais mieux que tu ne lui parles plus jamais !

FABIEN. — Si je pouvais !... Mais la situation l'exige !

EMILIE, brusquement. — Et où ça se passait, ces cochonneries ?

FABIEN. — Milly, tu viens d'être admirable. Tu m'as parlé comme la femme de ma vie... parce que tu es la femme de ma vie... Tu m'as enlevé un poids, tu m'as délivré de mon secret. Alors, ne gâte pas ces admirables minutes par une scène de jalousie. Ce serait la première, et ça ne serait pas digne de toi, ni de moi. Je viens de faire un grand effort. Réfléchis à la situation, et nous en parlerons ce soir.

(Un silence. Emilie est accablée. Soudain, elle lève la tête.)

EMILIE. — Fabien !

FABIEN. — Quoi ?

EMILIE. — Ce n'est pas vrai.

FABIEN. — Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

EMILIE. — Cette histoire d'enfant. Tu inventes tout ça pour me faire maigrir.

FABIEN. — Tu vas peut-être maigrir, et ça sera une bonne chose de faite. Mais malheureusement, je t'ai dit la vérité, la stupide vérité...

(Quelqu'un frappe à la porte, et ouvre. C'est un vieux monsieur à barbe blanche, extrêmement poli.)

LE MONSIEUR, il est belge. — Bonjour, Monsieur et Madame. Je vous demande pardon. C'est bien ici, le photographe ?

FABIEN. — Oui, Monsieur. Pour vous servir.

LE MONSIEUR. — Je me suis permis de frapper à votre porte, parce que j'attends à côté depuis une heure, avec ma femme. Et il ne vient personne. N'est-ce pas, nous sommes en voyage de nocces, et nous voudrions emporter un petit souvenir...

FABIEN. — Très volontiers, Monsieur. On va vous servir tout de suite... Retournez à l'atelier... On y va.

LE MONSIEUR. — Merci mille fois.

(Il sort.)

FABIEN. — Vas-y, Milly. Dans l'état où je suis, je ne ferai rien de bon.

EMILIE. — Et moi, tu crois que je suis calme ?

FABIEN. — Eh bien, vas-y, ça t'obligera à te dominer.

EMILIE. — Bon... Surtout, ne dis encore rien à Marinette... La pauvre... Moi, je lui en parlerai plus tard.

(Elle sort par la petite porte à gauche, qui donne sur l'atelier.)

FABIEN. — Ça y est !

MARINETTE. — Tu lui as tout dit ?

FABIEN. — J'ai dit le principal : que je vais être père. Je n'ai pas parlé de la mère. En somme, j'ai planté les handerilles. A toi l'estocade !

MARINETTE. — Tu dis des mots affreux !

FABIEN. — Il ne faut rien prendre au tragique, et surtout pas les mots !

MARINETTE. — Elle a eu beaucoup de peine ?

FABIEN. — Oui, beaucoup... Mais pas autant que je croyais...

MARINETTE. — C'est peut-être ce soir que ce sera mauvais. Quand elle se sera bien rendu compte.

FABIEN. — Que faire ? Ecoute, je vais me reposer dans ma chambre. Elle va sûrement te raconter ses malheurs. N'hésite pas. Si ça tarde, je sortirai.

(Il sort. Marinette, inquiète, ne sait que faire. Elle prend un ouvrage de couture. Emilie entre soudain. Elle ne sait pas très bien où elle est. Elle parle seule.)

SCENE VIII

EMILIE. — S'il n'y a rien sur la plaque, ça sera 2.000 francs de foutus ! Tant pis ! (Elle voit Marinette. Elle va vers elle. Elle la serre dans ses bras.) Fabien est sorti ?

MARINETTE. — Il est allé se reposer. Il était tout pâle, avec un drôle d'air. Je ne sais pas ce qu'il a.

EMILIE. — Oh moi, je le sais. Ce n'est pas grave pour sa santé... Mais c'est très grave pour moi. Je ne sais plus où je suis. Donne-moi quelque chose à boire... (Marinette va remplir un verre de cognac.) Quel jour nous sommes ?

MARINETTE. — Mercredi.

EMILIE. — Ça je le sais. Mais la date ?

MARINETTE. — Je crois que c'est le 19.

EMILIE. — Ça ne m'donne pas... C'est un chiffre qui m'a toujours porté malheur. C'est le 19 juillet que papa est mort. C'est le 19 mars que nous avons fait le faux mariage avec Fabien.

MARINETTE. — Et c'est le 19 février que je suis venue me réfugier chez toi.

EMILIE. — Tu crois ?

MARINETTE. — J'en suis sûre !

EMILIE. — C'est bien la seule fois que le 19 m'a porté chance !... (Elle boit.) Ah, ma pauvre petite sœur ! Heureusement que je t'ai ! (Un silence. Marinette ne sait que dire.) Ah ! ça serait bon de la tuer !

MARINETTE. — Qui ?

EMILIE. — La salope qui a fait un enfant à Fabien.

MARINETTE. — Ce sont les hommes qui font des enfants aux femmes.

EMILIE. — Oui, c'est vrai. Enfin, quoi qu'il en soit, Fabien va avoir un enfant. Oui, un enfant !

MARINETTE. — Et la mère ? Tu sais qui est la mère ?

EMILIE. — Il n'a pas encore voulu me le dire. Ah ! celle-là ! Il me l'a dit : « Il est tombé dans un piège... » Tu comprends, elle a dû le poursuivre, l'aguiser, lui mentir... Et pourtant, il ne sortait presque plus ! Il ne sortait même plus du tout. (Soudain, son visage change, elle regarde Marinette avec terreur et elle crie :) C'est toi ? (Marinette, ne dit rien.) Ça y est ! J'en suis sûre !





Photo Rivoire

**FABIEN.** — C'est malheureux qu'il se soit trompé d'adresse.

C'est toi ! Mais dis quelque chose, au moins ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !

**MARINETTE, humble.** — Oui, c'est moi, Milly. Maintenant, tu sais tout !

**EMILIE.** — Ma petite sœur ! C'est ma petite sœur ! C'est encore plus terrible ! Ma petite sœur !

**MARINETTE.** — Ce n'est pas plus terrible, Milly... Au contraire : ça prouve qu'il n'est pas allé courir ailleurs. C'est l'occasion qui a tout fait. Et si tu ne m'avais pas jetée dans ses bras, il ne t'aurait pas trompée... Ce que nous avons fait est dégoûtant. Mais il y a beaucoup de ta faute...

**EMILIE.** — Ma petite sœur est la maîtresse de mon mari, de mon bien-aimé !

**MARINETTE.** — Tu sais bien que je voulais partir avec Mme Lodolska... Tu m'as retenue de toutes tes forces... Tu ne voulais pas croire ce que je te disais... Tu m'as forcée à rester ici... Tu m'as obligée à l'embrasser sur la bouche...

**EMILIE.** — Vous me disiez que vous faisiez semblant !

**MARINETTE.** — Ce n'est pas moi qui te l'ai dit... Au contraire !

**EMILIE.** — En tout cas c'est toi qui l'as affolé... Oui, tu lui as fait des coquetteries...

**MARINETTE.** — Ce n'est pas vrai !

**EMILIE.** — Je l'ai vu ! Tu étais tout le temps chez le coiffeur et la manucure...

**MARINETTE.** — C'était lui qui m'y envoyait, pour poser les cartes postales...

**EMILIE.** — Est-ce que tu crois qu'il aurait pensé à une gamine comme toi si tu n'y avais pas pris de la peine ?

**MARINETTE.** — Il a commencé le premier jour.

**EMILIE.** — Ce n'est pas vrai ! C'est un mensonge !

**MARINETTE.** — Là, tu es injuste, Milly... Je sais bien que je ne suis pas une sainte, mais...

**EMILIE.** — Tu n'as pas pensé une seconde à ta grande sœur qui t'a élevée... Moi, c'est par tendresse que je t'ai reçue. Je t'ai donné la maison, le pain et l'amitié... Mais toi, tu as trouvé que ce n'était pas assez... Et pour t'amuser, tu m'as pris mon mari. Qu'est-ce qui me reste, maintenant ?

*(Elle sanglote.)*

**MARINETTE.** — Milly, ma chérie, écoute, Milly... Si j'étais une étrangère, ce serait peut-être moins coupable, mais ce serait plus dangereux pour toi. Parce qu'une étrangère viendrait faire du bruit, et réclamer le mariage... Tandis qu'avec moi, ça peut s'arranger...

**EMILIE.** — Et comment ?

**MARINETTE.** — Tu n'as qu'à m'accompagner chez une sage-femme. J'ai une amie qui l'a fait, et ça s'est très bien passé.

**EMILIE.** — Tu ferais ça ?

**MARINETTE.** — Je le ferais pour toi.

**EMILIE, amère.** — Voilà la bonté de la Providence... A celles qui donneraient tout pour avoir un enfant, elle le refuse pendant des années, et elle envoie le fils de Fabien à une salope qui veut le tuer !... Alors, tu, ne l'aimes pas, mon Fabien ? Pourquoi c'est que tu as fait l'amour avec lui ? Pour des cochonneries sans récompense ?

**MARINETTE.** — Mais il n'existe pas encore, cet enfant ! Il n'a que trois mois ! Pour le moment, il ne fait vomir. Ce n'est qu'une espèce de maladie !

**EMILIE, elle crie.** — Tu me dégoûtes, tiens ! Qu'une femme ose dire ça ! Tu ne le mérites pas ! Non, tu ne le mérites pas !

*(Fabien sort de la chambre. Il est sombre et solennel.)*

**FABIEN, calme.** — Ne crie pas si fort : de chez Berlingot, on entend tout... Maintenant que tu sais notre faute, notre crime, sois notre juge. Que devons-nous faire ?

*(Emilie pleure et se tord les mains. Elle tombe sur une chaise, puis elle se lève brusquement.)*

**EMILIE, exaltée.** — D'abord, cet enfant, il est à moi. C'est moi qui l'ai demandé au Bon Dieu tous les soirs, pendant des années... J'avais inventé une prière, et je la disais à genoux, en pleurant. Oui, c'est à moi qu'il l'a envoyé !

**FABIEN.** — C'est malheureux qu'il se soit trompé d'adresse...

**EMILIE, elle crie.** — Et quand il naîtra, vous me le rendez, et vous foutrez le camp, comme deux saligauds que vous êtes ! *(Elle ne sait plus ce qu'elle dit.)* Comme des chiens. Des bêtes féroces ! Hypocrites ! Salauds ! menteurs ! Et le Bon Dieu qui laisse faire des choses comme ça ! *(Elle lance à toute volée le téléphone qui va crever la fenêtre à grand bruit. Berlingot, qui regardait à travers un carreau, l'esquive de justesse. Pendant les répliques suivantes, il ouvre la porte et entre.)* Allez vous cacher, bandits ! Un maquereau et une voleuse ! Ah ! Vous faites une jolie paire... Cochons comme des singes...

*(Soudain, elle pousse un cri aigu, se mord les mains, et tombe à la renverse, en proie à une crise de nerfs. Berlingot court vers elle, ainsi que Fabien...)*

**FABIEN.** — Milly, nom de Dieu ! Milly !

**EMILIE.** — Va-t'en ! Va-t'en...

*(Le géant vient d'entrer. Il repousse Fabien et prend Milly dans ses bras. Elle a perdu connaissance.)*

**BERLINGOT, à Fabien.** — Ne reste pas là... Tiens, va téléphoner au docteur... Va chez moi, va téléphoner...



(Fabien sort en courant.)

MARINETTE. — Elle a le cœur faible...

BERLINGOT. — Vous non plus, Mademoiselle, ne restez pas là... Il vaut mieux, pour le moment, qu'elle ne vous voie pas... Allez-vous-en dans votre chambre...

(M. Kovareck est arrivé. Il a pris un verre dans le buffet, il l'apporte pour faire boire Emilie, que le Capitain a déposée sur un petit divan. L'Homme-Lion entre, il échange quelques paroles avec le Capitain dans une langue inconnue. On installe Emilie sur le divan. On lui tapote les mains. Kovareck la fait boire. La Naine arrive avec l'Oiseau, qui referme la porte.)

L'OISEAU. — C'est grave ?

KOVARECK. — Je ne crois pas.

BERLINGOT. — Est-ce que son cœur bat ?

(Kovareck pose sa petite tête sur l'énorme tétou d'Emilie.)

KOVARECK. — On n'entend rien !

BERLINGOT. — Touchez-lui le poignet. C'est moins encombré.

L'OISEAU, il tâte le pouls d'Emilie. — Ça marche ! Ça marche comme une montre !

LE CAPTAIN, dramatique. — Pouason ? Non ? Pouason ?

BERLINGOT. — Non... Une crise de nerfs... Mais il vaut mieux ne pas la laisser seule, parce que...

(Milly pousse un profond soupir et ouvre les yeux.)

EMILIE. — Fabien... Fabien...

BERLINGOT. — Il est allé chercher des remèdes.

EMILIE. — Ce n'est pas vrai ! Il est parti ! Ils sont partis !

BERLINGOT. — Jamais de la vie ! Je vous jure qu'il est allé chercher le docteur...

KOVARECK, il a rempli un petit verre, qu'il lui met sous le nez. — Tenez, buvez, Madame Milly... Buvez...

(Milly boit. Elle regarde tous ces gens qui l'environnent.)

EMILIE. — Mais qu'est-ce qui se passe ? C'est Fabien qui vous a appelés ?

BERLINGOT. — Non, c'est moi... Mais ce n'est pas grave. Vous avez tourné de l'œil... et maintenant, c'est fini.

EMILIE, elle sanglote. — Oui, c'est fini... c'est bien fini !

L'OISEAU. — C'est ça, pleurez, Madame Milly... Ça vous fera du bien.

LE CAPTAIN, il dit n'importe quoi. — Du bien ! De plus, de plus ! du bien !

EMILIE. — Mais pourquoi ? Pourquoi ? comme ça, tout d'un coup, après cinq ans, on vous dit ça en pleine figure... Si vous saviez...

KOVARECK. — Nous savons, Madame Milly... Nous savons... Ce n'est pas la peine de nous expliquer...

EMILIE, brusquement. — Alors, qu'est-ce que ça voulait dire, ma belle grosse caille ? Et ces cadeaux pour ma fête, c'était de l'hypocrisie ? Ce n'est pas vrai ! Il m'aimait d'amour !

KOVARECK. — Madame Milly, faites un effort... retenez-vous un peu. On trouvera un moyen d'arranger tout ça !

(Berlingote entre en courant, avec une bouteille à la main.)

BERLINGOTE. — Allez, vite. Portez-là dans sa chambre... Ne restez pas là tous autour... Capitain, vas-y... Mets-là sur son lit... Je la déshabillerai.

Ah ! les hommes, vous êtes tous de beaux salauds ! (Elle gifte son mari, en disant :) Tiens ! cochon !... Venez, Milly... allez... venez...

EMILIE. — Je n'ai pas la force...

(Le Capitain veut prendre Milly. L'Oiseau le repousse.)

L'OISEAU. — Laisse ça, Capitain... Tu ne passes pas à la porte... Oh ! Lion, aide-moi !

(Ils la prennent chacun d'un côté. Kovareck et la naine soutiennent les jambes. Ils l'emportent dans sa chambre pendant qu'elle murmure : « Maman... Maman... » Berlingote ouvre la porte et les précède.)

SCENE IX

BERLINGOT, au Capitain. — Qu'est-ce que tu veux... C'était pas possible... Elle a des mollets comme les tiens... Et la petite, c'est une poupée...

LE CAPTAIN, l'œil ravi. — Poupée ! (Il montre ses cheveux.) Frise ! Frise !... Qu'il... Beau ! Moi ! Amour ! AMOUR !

BERLINGOT. — T'excite pas... C'est pas pour toi !

(Entrent Fabien et le docteur. C'est un homme grand et maigre, à barbe grise, qui paraît avoir la cinquantaine. Il porte sa trousse sous le bras.)

SCENE X

LE DOCTEUR, il regarde le géant avec intérêt. — C'est le malade ?

FABIEN. — Non, docteur. C'est une femme.

LE DOCTEUR, il examine le géant. — Vous m'étonnez !

FABIEN. — La malade, c'est une femme ! Je vous l'ai dit en route !

LE DOCTEUR. — Peut-être bien. (Il regarde encore le géant.) Il n'est pas acromégalique, c'est du gigantisme pur. Où est cette femme ?

(La porte de la chambre s'ouvre. Kovareck, l'Oiseau et le Lion sortent. Le docteur les regarde avec intérêt.)

L'OISEAU. — Elle est sur son lit.

LE DOCTEUR. — Bien. Voilà une hypertrophie du vomer qui doit avoir quelques rapports avec une tumeur de l'hypophyse. Vous êtes idiot, n'est-ce pas ?

(L'Oiseau répond par une roulade.)

LE DOCTEUR, à Fabien. — Il a tout de même une façon de s'exprimer ! (A l'Oiseau.) Vous m'intéressez beaucoup.

L'OISEAU, souriant. — Oui, mais moi, je vous emmerde.

LE DOCTEUR. — Cette déclaration est suprenante, mais ne suffit pas pour formuler un diagnostic. (Il voit soudain le Lion.) Et voilà une hypertrichose qui ne tiendrait pas dans une musette. (Au Lion.) Est-ce que vous savez parler ? (Le Lion le regarde et ne répond pas.) Evidemment, il ne sait pas parler. (Brisquement.) Mais enfin, où est la malade ? Je ne suis pas venu pour voir des curiosités, mais pour soigner une crise cardiaque. Où est-elle ?

BERLINGOTE. — Elle est là, docteur.

DOCTEUR. — Bien. Laissez-moi seul avec elle.

(Berlingote sort. Le docteur entre et ferme la porte. Tous se regardent.)





**BERLINGOT.** — Allons, Fabien, pas de boniment... Tout le monde ici sait très bien de quoi il s'agit... Dès qu'on vous a vus tous les trois ensemble, on a compris ce qui allait se passer. Et ça se passe... Elle a raison, c'est la victime... Mais vous deux, vous n'avez pas tort... C'est idiot, ce que je dis... Mais dès qu'on parle d'amour, on ne peut rien dire de raisonnable.

## SCENE XI

**L'OISEAU.** — Cet abruti qui me demande si je suis idiot ?

**BERLINGOT.** — Il a un drôle d'air, ce docteur.

*(Fabien va ouvrir la porte de Marinette.)*

**FABIEN.** — Viens ! Elle est dans sa chambre et le docteur est là !

**MARINETTE.** — C'est grave ?

**FABIEN.** — Je ne crois pas.

**BERLINGOT.** — C'est une crise de nerfs, mais elle a beaucoup de chagrin...

*(La naine prononce en hongrois quelques paroles en regardant Fabien d'un air mauvais. Kovareck lui répond sèchement dans la même langue. La naine fulmine et s'élançe vers Fabien, comme un chat furieux. Le géant la prend sous son bras et l'emporte comme une poupée.)*

**KOVARECK.** — Ma sœur n'a pas bon caractère... Elle est assez violente.

**FABIEN.** — Comme Milly... Depuis quelque temps, elle n'était pas très bien. Elle faisait, je crois, un peu de neurasthénie... Et puis, je me demande si, à midi, nous n'avons pas bu trop de champagne.

**BERLINGOT.** — Allons, Fabien, pas de boniment... Tout le monde ici sait très bien de quoi il s'agit... Dès qu'on vous a vus tous les trois ensemble, on a compris ce qui allait se passer. Et ça se passe... Elle a raison, c'est la victime... Mais vous deux, vous n'avez pas tort... C'est idiot, ce que je dis... Mais dès qu'on parle d'amour, on ne peut rien dire de raisonnable...

**BERLINGOT.** — Toi, tu trouves qu'ils ont raison. Mais si je te faisais cocu...

**BERLINGOT.** — Ça me vexerait, mais ça ne m'apprendrait pas grand-chose.

**L'HOMME-LION, il montre Marinette.** — Trop beau !

**KOVARECK.** — Quand on n'est pas comme tout le monde, c'est imprudent d'aimer tant que ça...

**BERLINGOT.** — Allez... Maintenant... Laissons-les tranquilles !

*(Il pousse tout le monde vers la porte.)*

**MARINETTE, à Berlingot.** — Vous ne voudriez pas rester un moment avec elle ?

**BERLINGOT.** — Mais oui... Toute la journée s'il faut.

*(Le docteur sort.)*

**LE DOCTEUR.** — Ça y est. Une piqûre de sommeil, et la voilà partie pour le pays des rêves...

**MARINETTE.** — Est-ce que c'est grave, Docteur ?

**LE DOCTEUR.** — Non, parce que c'est moral. Donc, ça n'existe pas.

**FABIEN.** — Elle vous a dit...

**LE DOCTEUR.** — Elle n'a prononcé que quelques paroles. Mais il n'est pas nécessaire de tout me dire. Et son cas est fort clair. Infirmière, restez auprès d'elle encore une heure. *(Berlingot sort. Il reprend.)* Le cas est fort clair. Cette personne, dont l'adiposité est remarquable, est votre bonne. Elle est tombée amoureuse de vous, ce qui n'est pas étonnant. En apprenant que madame votre épouse va avoir un enfant, elle a fait une crise hystérique, rien de plus. Elle sera sur pied à son réveil. Mais je vous conseille de vous en débarrasser au plus tôt, car elle pourrait étrangler madame.

**FABIEN.** — Si vous devinez les maladies de la même façon, ça peut aller loin !

**LE DOCTEUR.** — Je ne suis pas tombé juste ?

**MARINETTE.** — Cette dame est ma sœur.

**LE DOCTEUR.** — J'en suis navré.

**FABIEN.** — Nous aussi.

**LE DOCTEUR.** — Alors vous, qu'est-ce que vous êtes ?

**FABIEN.** — Je suis un homme très emmerdé.

**LE DOCTEUR.** — On en voit beaucoup.

**FABIEN.** — Allez voir les autres.

**LE DOCTEUR.** — C'est mille francs.

**FABIEN.** — Les voici.

**LE DOCTEUR.** — Et cinq cents francs pour la piqûre.

**FABIEN.** — Non.

**LE DOCTEUR.** — Vous ne voulez pas me les donner ?

**FABIEN.** — Non.

**LE DOCTEUR.** — Tant pis. *(Il hausse les épaules et se dirige vers la porte. Au passage, il prend une banane sur le buffet, l'épluche d'un coup de dent.)* Si elle n'est pas réveillée dans 24 heures, prévenez-moi. Si elle se réveille dans une heure, prévenez la police.

*(Il mange la banane en sortant. Comme il ouvre la porte, on entend le pick-up du carroussel qui joue : « Tout ça ne vaut pas l'amour, la belle amour... »)*

RIDEAU



## ACTE IV

*Même décor, trois heures plus tard. Le Park est fermé. Fabien dort sur le canapé. Marinette sort de sa chambre, une valise à la main, un chapeau sur la tête. Comme elle se dirige vers la porte, Fabien parle, sans bouger, sans ouvrir les yeux.*

### SCENE I

FABIEN. — Où vas-tu ?

MARINETTE. — Chez maman. Pas pour toujours peut-être... Dans quelques jours, si tu me rappelles, je reviendrai. Mais pour le moment, c'est la seule chose à faire. *(Fabien s'est assis sur le divan.)* Il faut que vous puissiez vous expliquer en tête à tête. Il vaut mieux qu'elle ne me voie pas en s'éveillant.

FABIEN. — Oui, tout ce pétard, ça te refroidit un peu.

MARINETTE. — Je n'ai pas bonne conscience.

FABIEN. — Mauvaise conscience vaut mieux que mauvaise santé.

*(Il lui ôte son chapeau et dépose la valise contre le mur. La porte s'ouvre. Fabien est inquiet. Paraît Berlingote. Fabien se rassure.)*

### SCENE II

FABIEN. — Alors ?

BERLINGOTE. — Ça va bien. Elle repose, mais elle ne dort pas tout à fait.

MARINETTE. — Elle vous a parlé ?

BERLINGOTE. — Oui, elle m'a dit : « Dites à Marinette qu'elle n'oublie pas de mettre le poulet au four. »

MARINETTE. — Elle a dit ça ?

BERLINGOTE. — Oui, sans ouvrir les yeux.

FABIEN. — Bravo ! Ça y est !

BERLINGOTE. — Je crois que je peux la laisser maintenant. Elle est très calme. Et puis, il faut que j'aille faire le dîner de mon homme...

FABIEN. — Allez-y, Berlingote. Nous nous occupons d'elle.

BERLINGOTE, en sortant. — Si vous avez besoin de quelque chose, frappez au mur...

FABIEN. — Vous êtes un ange, Berlingote. Merci. *(Berlingote sort.)*

### SCENE III

FABIEN. — Si elle a dit ça, c'est que tout va bien. Et c'est pour ça que je n'admets pas ton départ, même provisoire ! Nous n'avons plus à craindre le scandale : il est fait.

MARINETTE. — Oui, mais qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

FABIEN. — Nous sommes sur le Scénie-Railway. Le départ est donné, il n'y a pas de frein. Attendons l'arrivée.

MARINETTE. — Qu'est-ce que tu espères ?

FABIEN. — Est-ce que tu m'aimes ?

MARINETTE. — Je crois que je te l'ai prouvé.

FABIEN. — Alors, il faut savoir ce que l'on veut.

MARINETTE. — Tu n'as pas de remords ?

FABIEN. — Ma chérie, j'ai supporté l'amour de ta sœur pendant cinq ans... Quand je l'ai connue, elle pesait 65 kilos. J'ai dû la rendre trop heureuse, car sous mes yeux, elle est passée à 70 kilos, puis à 80, puis à 90. Qu'y puis-je ? Je me suis détaché

d'elle, évidemment, comme un canot de sauvetage qui s'éloigne d'un paquebot en perdition. Mais elle ne s'en est jamais aperçue, car j'ai joué mon rôle de mari sans faire la plus petite erreur. Et c'était difficile. Il doit être très douloureux d'aimer quelqu'un qui ne vous aime pas. Mais être aimé physiquement par une haleine en folie, c'est intolérable. Surtout quand on a un autre amour dans le cœur et dans la peau. Oui, toi, je t'aime. Je t'aime de tendresse, je t'aime de passion, et je ne veux rien savoir d'autre.

MARINETTE. — Et si elle mourait, Fabien ? Tu pourrais vivre avec ce remords ?

FABIEN. — Le remords, j'en fais mon affaire. Il faut voir ça d'un point de vue philosophique... La vie est très courte. Les êtres sont libres... Les vrais mariages sont écrits au ciel. Les grandes amours sont de grands poèmes *(Sur le même ton.)* mais tu n'as pas mis le poulet au four, et ce soir, on va la sauter !

MARINETTE. — Tu as fait, toi ?

FABIEN. — On ne peut pas vivre de querelles psychologiques. Va mettre le poulet au four, puisque c'est elle qui te le demande : c'est peut-être sa dernière volonté !

*(Marinette, pendant les dernières répliques, allume le four et y place le poulet.)*

MARINETTE. — Mais elle, qu'est-ce qu'elle va devenir ?

FABIEN. — Elle va se calmer peu à peu, et nous l'entourerons d'une tendresse fraternelle. Oui, notre belle grosse caille, nous avons le devoir de la garder avec nous !

MARINETTE. — Quoi ? Tu veux que nous vivions ensemble tous les trois ?

FABIEN. — Mais bien sûr !

MARINETTE. — Mais ce n'est pas possible !

FABIEN. — Mais si, c'est possible ! Et elle qui parle tout le temps des Turcs, ça ne l'étonnera pas de vivre à la turque !

MARINETTE. — Non, non, ça lui ferait trop de peine, et tous les jours !

FABIEN. — Elle s'habitue très bien. Je la connais. C'est un être de tendresse et de dévouement. Eh bien ! là, pour le dévouement, elle a de quoi faire !

MARINETTE. — Non, Fabien, non. Elle va sûrement tomber malade.

MARINETTE. — Ne dis pas ça, Milly, je te jure que ce n'est pas vrai.



Photo Bernand





Photo Bernaud

**FABIEN, généreux.** — C'est oublié, c'est enfoui dans la poubelle du passé.

**FABIEN.** — Allons donc ! Elle est en fer ! Pendant des mois, elle a retouché des clichés jusqu'à des quatre heures du matin. Et je te jure qu'il faisait froid ! A huit heures, elle m'apportait mon café au lit. Elle a une santé insolente ! Et puis, si elle maigrit un peu, ça ne peut que lui faire du bien !

**MARINETTE.** — Eh bien ! même si elle le supporte, moi je ne pourrai pas... Lui dire bonsoir, après le dîner, pour aller coucher à côté de sa chambre, moi, ça me sera trop pénible. Non, Fabien, je ne pourrai pas.

**FABIEN.** — Si c'est toi qui ne peux pas, c'est différent. Mais alors, dis-moi tout de suite que tu n'aimes pas ta sœur.

**MARINETTE.** — Au contraire, c'est parce que je l'aime que...

**FABIEN, sévère.** — Que tu veux la renvoyer chez Tonton Jules ? Ah ! les femmes ! Vous avez de drôles de raisonnements ! Et puis ne serait-il pas injuste que notre amour lui fasse perdre sa situation ? Là, je me sentirais coupable ! Il faut qu'elle reste notre associée dans les cartes postales... D'abord, c'est son droit. Et ensuite, c'est notre intérêt, et beaucoup plus que tu ne crois. Pour les négatifs, elle est irremplaçable. Elle ne s'en doute même pas, mais le travail qu'elle me fait, ça vaut au moins 5.000 francs par jour. Ensuite, il nous faudra quelqu'un pour tenir la baraque dans la journée. Si nous prenons un gérant, nous serons volés. Ensuite, pour la cuisine, c'est un véritable génie. Et quand cet enfant sera né, qui s'en occupera ? Une nurse qui boira le bouillon de poulet du chérubin, qui l'endormira au gaz d'éclairage ? Non, non, pas d'étrangère dans la maison. Nous avons des responsabilités : il faut qu'elle les prenne.

**MARINETTE.** — Mais elle va t'aimer toute la vie ?

**FABIEN.** — Non, car je sais le moyen de la

guérir. Je saboterai son amour... D'ailleurs, je vais déjà lui faire tout à l'heure une petite confession tout à fait gratinée. Mais je ne voudrais pas que tu croies que c'est vrai.

**MARINETTE.** — Quoi ?

**FABIEN.** — Tout ce que je vais lui dire. Il faudra peut-être lui faire une autre piqûre, mais cette confession, je me l'impose pour son bien.

**MARINETTE, pensive.** — Fabien, pourquoi ne l'as-tu pas aimée ?

**FABIEN.** — Parce qu'elle est bête, parce qu'elle est grosse, parce que c'est une sainte ! (A ce moment, la porte de la chambre s'ouvre, et Fabien répète avec force :) Oui, une sainte.

(Emilie s'est habillée, mais à la hâte. Son chapeau fleuri penche tristement sur le côté. Son visage est défait. Elle porte une assez grosse valise.)

#### SCENE IV

**EMILIE, désespérée.** — Et voilà. Voilà.

**FABIEN.** — Tu nous as fait peur, tout à l'heure. Mais ça à l'air d'aller beaucoup mieux. Où vas-tu ?

**EMILIE.** — Ailleurs. Peut-être chez maman. (A Marinette :) N'aie pas peur. Je ne lui dirai rien.

**FABIEN.** — Non, Milly. Tu n'es pas en état de partir aujourd'hui. Tu as reçu un choc... Tu as eu une crise nerveuse... Ça peut te reprendre dans le taxi.

**EMILIE.** — Que je crève dans un taxi ou dans mon lit, ça revient au même, et vous n'y penserez plus dans trois jours.

**MARINETTE.** — Ne dis pas ça, Milly. Je te jure que ce n'est pas vrai.

**EMILIE, perdue.** — Ce qui est vrai, ou pas vrai, moi, maintenant, je n'en sais plus rien.

**FABIEN.** — Tu vas rester ici, Milly...

**EMILIE.** — Non, maintenant, je ne peux plus... Après ce que vous m'avez fait, et surtout après ce que j'ai dit tout à l'heure... Je ne sais pas très bien ce que j'ai dit. Mais je sais que c'était horrible. Et je l'ai dit devant tout le monde ! Si tu me gardais une heure de plus, les gens se moqueraient de toi.

**FABIEN.** — Qu'importe le qu'en dira-t-on, et même le qu'en dit-on ? Tes paroles les plus violentes, ce n'étaient que des mots d'amour !

**EMILIE, elle pleure.** — Je t'ai appelé voyou ! Toi, je t'ai appelé voyou !

**FABIEN, généreux.** — C'est oublié, c'est enfoui dans la poubelle du passé !

**EMILIE, à Marinette.** — Et toi, je t'ai appelée voleuse !

**MARINETTE.** — Tu en avais le droit, puisque c'était vrai ! Et puis, ce n'est pas juste que tu partes... Si quelqu'un doit s'en aller, c'est moi.

**EMILIE.** — Tu le ferais ?

**MARINETTE.** — Oui. Tu n'as qu'à me mettre à la porte, et je ne protesterai pas.

**EMILIE.** — Moi, je veux partir pour mourir, et toi, tu partirais pour vivre !

**MARINETTE.** — Moi, j'ai vingt ans !

**EMILIE.** — Il y a une chose qui serait horrible, Marinette ! Ça serait que tu aies fait ça sans amour. Tu aurais brisé ma vie pour rien !

**FABIEN, cynique.** — De ce côté-là, rassure-toi : elle m'aime avec son cœur et avec ses sens. Il vaut mieux dire les choses comme elles sont.

**EMILIE.** — Tant mieux... Tant mieux...

**FABIEN.** — Mais toi, ma belle grosse euille, pourquoi veux-tu nous quitter à tout prix ?



EMILIE. — Parce que moi, je ne suis qu'une grosse dinde trop grasse, et bonne à rien. Tant pis pour moi. Un homme comme toi a le droit de se continuer. Elle, c'est une petite rusée, qui a été bien méchante avec moi. Oui, tu as été méchante et menteuse. Mais puisque c'est toi qui as l'enfant, sa femme, c'est toi.

(Elle prend sa valise.)

FABIEN, il la retient. — Je l'ai dit : c'est une sainte ! Quelle noblesse ! Quelle grandeur !

(Milly hausse les épaules.)

MARINETTE. — Mais toi, qu'est-ce que tu vas devenir ?

EMILIE. — C'est bien tard pour l'en occuper. Va, je me débrouillerai...

(Elle veut partir. Il la retient encore.)

FABIEN. — Non, je n'ai pas le droit de te laisser partir ainsi, toute pleine de souvenirs qui vont te martyriser. Ça va être difficile à dire, mais je te dois la vérité !

EMILIE. — Va, maintenant, je la sais, la vérité !

FABIEN. — Tu n'en connais pas la moitié.

EMILIE, effarée. — Pas la moitié ?

FABIEN. — Je ne veux pas dire qu'elle a deux jumelles : ça nous n'en savons encore rien. Ce que nous savons, ce que nous craignons, ce que je redoute, c'est que tu ailles te jeter dans la Seine faute d'avoir compris la situation.

EMILIE. — La situation, elle est toute simple, c'est que tu as fait un enfant à ma sœur, et que moi, je n'ai plus qu'à mourir de chagrin, en faisant le moins de bruit possible.

FABIEN. — Lorsque tu sauras, tu ne mourras pas. Regarde-moi bien, et écoute-moi. Milly, tu as toujours été pour moi une sœur, une mère, une sainte ; je t'ai aimée, je t'ai adorée pour tes vertus.

EMILIE. — Ça veut dire que tu ne m'as jamais aimée... Je commence à m'en douter !

FABIEN. — Ne blasphème pas ! Ça veut dire que, près de toi, je sentais surtout une immense tendresse et un profond respect.

EMILIE. — Je ne t'ai jamais demandé de respect.

FABIEN. — Je n'y pouvais rien. Je t'aimais trop pour penser à des choses vulgaires, devant la radieuse image que l'objectif de ce respect projetait au fond de mon cœur. Mais la chair est forte, Milly...

EMILIE, à voix basse. — Je le sais.

FABIEN. — Par conséquent, tu peux me comprendre. La chair m'a fait perdre la tête.

EMILIE, incrédule. — A toi ? La chair ?

FABIEN. — A moi. Et alors, pendant des années, en cachette, j'ai mené une vie indigne de toi, indigne de moi, et d'ailleurs indigne de n'importe qui.

EMILIE. — Ça, ce n'est pas vrai. Tu perds ton temps. Tu ne sais pas mentir.

FABIEN. — Oui, tu l'as dit. Je ne sais pas mentir, et je veux faire mon devoir, afin que tu guérisses d'un amour bafoué. Le Fabien que tu as aimé, celui que tu vas regretter, eh bien, Milly, il n'existe pas. C'est une invention de ton amour, une création de ta bonté angélique. Le vrai Fabien est un homme sans volonté, un chiffon, un « mitromane »... Voilà ce qu'il faut que tu saches ! Milly, mes exploits dans la Résistance, ce n'était pas vrai ! Mes décorations, c'est du bidon ! Je ne les porte pas dans la rue parce que le premier agent de police me foutrait tout de suite au bloc !

EMILIE. — Allons donc !

FABIEN. — Comment as-tu pu croire que la reine

d'Angleterre aurait envoyé la Victoria Cross à un peigne-cul comme moi ?

EMILIE, désespérée. — Eh bien, moi, je l'ai cru, et je le crois toujours. Tu dis ça pour me consoler. Mais tu y allais, à la Résistance, deux fois par semaine ! Je le sais !

FABIEN. — Moi ? J'allais trousseur des boniches dans les mansardes du quartier ! Et encore, ça ne serait rien parce que personne ne l'a vu... Mais ici, dans notre métier, et presque sous les yeux de nos amis, j'ai débauché les petites du cirque — j'ai culbuté la trapéziste sur le trépied de l'éléphant, j'ai dénoué la femme-serpent, j'ai compté les grains de beauté de la fille des loteries — et pour aller jusqu'au fond de mon stupre, dans les bois de Saint-Cucufa, sous un vieux chêne épouvanté, j'ai possédé la femme à barbe !

(Milly s'est élancée, désespérée, et plaque sa main sur la bouche de Fabien.)

EMILIE, elle crie. — Tais-toi ! Tais-toi, tu me fais mal ! Ne dis pas des choses comme ça... Et surtout pas devant la petite... Qu'est-ce qu'elle va penser de toi ? Marinette, ce n'est pas vrai... Ne le crois pas... Ce n'est pas vrai...

FABIEN. — Ce n'est plus vrai, car maintenant je suis guéri. Et je suis devenu un autre homme. Oui, grâce à toi, Milly, grâce à mon ange gardien.

EMILIE. — Et qu'est-ce que j'ai fait pour te guérir ?

FABIEN. — Tu m'as sauvé, tout simplement. Mais ici, ça devient difficile à comprendre, parce que ça s'explique par les théories de Frude qui est un grand savant américain. Quoi qu'il en soit, je commençais à me rendre compte de ma déchéance... Oui, j'avais honte, et j'en souffrais... Et toi, comme par une antenne de radio du cœur, tu comprenais mon drame, tu avais pitié de moi... (Comme elle veut parler, il prend le ton d'un magnétiseur.) Oui, tu avais pitié. Je le sais ! C'est alors que parut ta sœur... Moi, je voulais la renvoyer... Mais toi, tu as senti obscurément que c'était pour moi le salut ; et c'est toi qui m'as imposé cette présence pure, ce sourire enfantin qui calma tout de suite ma « libricité » forcenée. Ah ! je ne pensais plus à mal, je te jure ! J'osais à peine la regarder ; et je sentais une grande fraîcheur m'envahir, je regagnais ma propre estime, et je vivais dans une grande paix...

EMILIE. — Donc c'est elle qui t'a fait des manigances et elle t'a rendu amoureux d'elle !... J'en étais sûre !...

FABIEN. — Non, Milly, non ! Ça a commencé obscurément : cet amour a germé tout seul dans mon cœur. Et pourquoi ? Sais-tu pourquoi ?

EMILIE. — Parce qu'elle te plaisait.

FABIEN. — Oui. Mais pourquoi me plaisait-elle ? PARCE QUE C'ETAIT TA SŒUR ! Le même sang, la même voix, les mêmes yeux — sauf la couleur — la même peau, la même odeur... Oui, voilà pourquoi cet amour est né, c'est parce que TA SŒUR, c'ÉTAIT TOI !

EMILIE. — Tu vas me dire que c'est parce que tu m'aimais trop que tu as couché avec ma sœur ?

FABIEN, avec autorité. — Je te le dis ! Je retrouvais ton âme, ta pureté, ta naïveté...

EMILIE. — Avec des fesses plus petites.

FABIEN. — Et moins respectables, tu l'as dit ! Ainsi, je n'avais plus cette timidité physique qui me paralysait devant ton... importance.

EMILIE. — Ah ! Ces kilos, ce n'était pas assez de les traîner partout, il fallait encore qu'ils me brisent ma vie... Et ça s'est passé quand ?

FABIEN. — Oh ! Pas tout de suite ! Sans m'en apercevoir, obscurément, en parlant de cette base solide qui était mon amour pour toi, je l'ai





Photo Rivière

FABIEN (à Milly). — Ne continue pas ce double jeu parce que, si tu la fais partir, tu verras ma cervelle accrochée à ce lustre.

aimée... D'un amour d'abord poétique, idéaliste... J'étais plus gai — tu as dû le remarquer. J'ai voulu tout à coup devenir riche — et j'ai pensé à ces cartes postales...

EMILIE. — Oh... Maintenant, je vois bien que c'est pour l'embrasser que tu les as inventées.

FABIEN. — Obscurément, c'est bien possible. Et brusquement, elle a voulu partir.

EMILIE, à Marinette. — Et pourquoi? Maintenant, tu peux dire la vérité.

MARINETTE. — Parce que cette familiarité avec lui... les poses pour les cartes postales. Et il a une façon de vous regarder qui vous impressionne... qui vous entête!

EMILIE. — Je sais...

MARINETTE. — On s'habitue à lui... Il parle bien...

EMILIE, absente. — Et puis, il sent bon...

FABIEN, fat. — Mesdames, je vous prie...

EMILIE. — C'est la vérité, par malheur...

MARINETTE. — Alors j'ai eu peur. Parce que j'avais compris que si je restais, j'y passerais. Tu m'as retenue, et j'y suis passée.

FABIEN. — Note que, quand elle a voulu partir, il n'y avait absolument rien entre nous!

MARINETTE. — C'est vrai.

EMILIE. — Sauf la langue double!

FABIEN. — Puérilités! Enfantillages! Ne t'attache pas aux détails... C'est l'ensemble qu'il faut regarder. Et sais-tu ce que j'y vois, dans l'ensemble? Eh bien, Milly, c'est toi qui as tout fait. Oui. Tu l'as fait inconsciemment, mais tu l'as voulu parce que tu voulais mon bonheur! Oui. Tu avais compris mes inquiétudes, mon vague à l'âme... Obscurément, bien entendu, obscurément... Tu savais que tu ne pouvais pas avoir d'enfant... Et tu avais décidé, obscurément...

EMILIE. — Mais pourquoi tu dis toujours obscurément?

FABIEN. — Parce que nous sommes des animaux obscurs, compliqués... Il y a des tas d'idées qui se trafiquent dans notre inconscience, et tout ça se passe obscurément...

EMILIE. — En tout cas, il y a une chose qui n'est pas obscure, c'est que tu as fait un enfant à ma sœur.

FABIEN. — Evidemment, il faut toujours en revenir là. Mais tu ne vas tout de même pas discuter la théorie de « Frude » qui est acceptée dans le monde entier. Pour quelqu'un qui a lu « Frude » attentivement, notre affaire est claire: Tu es responsable de tout!

EMILIE. — Mais qu'est-ce que j'ai fait?

FABIEN. — Tout.

EMILIE. — Enfin, ce n'est pas moi qui ai fait un enfant à ma sœur!

FABIEN. — Certainement pas. Mais je constate que ton inconscient savait très bien ce qu'il voulait!

EMILIE. — Mais moi, je n'en savais rien du tout!

FABIEN. — Allons donc, quand tu as décidé de me donner un enfant, tu n'as pas choisi une étrangère! Non! C'est ta sœur que tu as réquisitionnée. Ainsi, cet enfant, c'est ton parent, c'est ton neveu! Et c'est même plus que ton neveu! Parce que non seulement c'est le fils de ta sœur, mais, de plus, c'est le fils de ton amant! Il me ressemblera, et il te ressemblera! Ce sera un mélange de ton sang et du mien, par l'intermédiaire de ta sœur. Sans compter que tu seras sa plus proche parente! Si tu veux être sa marraine? Tout à l'heure, tu le réclamais. On ne te le donnera pas tout, mais on t'en laissera ta part, et tu l'élèveras comme tu voudras. Le bain, le biberon, la berceuse, le pipi, le caca, la lessive, les oreillons ça sera tout pour toi, oui, tout! Oui, tout, absolument tout.

(Emilie se tait. Soudain, elle dit faiblement.)

EMILIE. — Vous dites ça maintenant, et puis après...

MARINETTE. — Je te le jure, Milly... Et d'abord, qu'est-ce que j'en ferais, moi, de cet enfant... Ça doit être très difficile quand on n'en a jamais eu!

EMILIE. — Moi non plus, je n'en ai jamais eu!

MARINETTE. — Et moi? (A Fabien.) C'est elle qui m'a élevée!

EMILIE, dans un soupir. — Eh oui... (Brusquement.) Et d'abord, à cause de l'enfant, il va falloir vous marier.

MARINETTE. — Tu me le permettras?

EMILIE. — Ce n'est pas à vous deux que je le permets, c'est à lui.

FABIEN. — Elle a raison! Tu vois? Tout de suite la parole de bon sens! Eh bien, d'accord. On se mariera. C'est plus régulier.

EMILIE. — Seulement, il ne faudra pas compter sur moi pour chanter à la noce...

FABIEN. — On ne t'en demande pas tant... Mais vois-tu, si tu t'en allais, tu laisserais un grand vide... Un grand vide dans la maison et dans nos coeurs... Et il n'y a pas de raison que tu partes, car, en somme, qu'est-ce qu'il y a de changé?

EMILIE. — Oh! pas grand-chose: Ta chambre. (Un temps. Brusquement.) Le poulet brûle! (Elle court au fourneau.) Tu l'as encore mis sur le 3 au lieu de 2... (Elle ouvre le four. Un nuage de fumée l'environne.) Et ça prend les maris des autres! Ah! il serait bien nourri, le pauvre Fabien, si je n'étais pas là!

MARINETTE. — Tu sais, je pensais à autre chose...



EMILIE. — Alors, mon Fabien, qu'est-ce qu'on fait ?

FABIEN. — On fait la cuisine. Est-ce qu'il est brûlé des deux côtés ?

(*On frappe à la porte.*)

## SCENE V.

FABIEN. — Qu'est-ce que c'est ?

(*Entre le docteur. Il a une enveloppe à la main.*)

LE DOCTEUR. — C'est moi... Je viens de soigner Madame la Femme Serpent. Elle souffre, évidemment, d'une entorse. J'en ai profité pour vous apporter l'opinion de la lapine, qui n'aura du reste pas l'occasion d'en formuler d'autres puisque je l'ai sacrifiée à midi. Oui, sacrifiée sur l'autel de la science. La gorge tranchée, l'échine fendue, et les ovaires dans ma main, ce qui est le comble de l'indiscrétion.

EMILIE. — Mais qu'est-ce qu'il dit ?

LE DOCTEUR. — Ce que je dis n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est ce qu'elle dit. Elle est formelle : il n'y a pas de grossesse.

FABIEN. — Quoi ?

LE DOCTEUR. — Sans doute un peu d'insuffisance ovarienne, mais rien de plus.

EMILIE. — Elle n'a pas d'enfant ?

LE DOCTEUR. — J'ai le plaisir et peut-être (*Il se tourne vers Marinette.*) le regret de vous l'apprendre : à l'examen clinique, je me suis trompé. C'est courant. Je suis d'ailleurs un spécialiste de la prostate, dont les rapports avec la gynécologie sont un fait, mais dont l'étude attentive ne m'a pas suffisamment renseigné sur le phénomène spécifiquement féminin que nous appelons grossesse. Heureusement, nous avons le test de ce rongeur herbivore que nos ancêtres appelaient conin. N'est-ce pas curieux ? Un conin ! C'est beaucoup plus joli qu'un lapin ! (*Il se verse à boire et dit à mi-voix :*) Merci.

EMILIE. — Mais vous êtes absolument sûr de ce que vous dites ?

LE DOCTEUR. — Madame, une conine ne peut pas se tromper, pour la bonne raison que nous ne faisons pas appel à son intellect, mais à ses glandes.

EMILIE. — Mais cet enfant, qu'est-ce qu'il est devenu ?

LE DOCTEUR. — N'étant pas, il ne pouvait devenir.

EMILIE. — Mais vous ne savez pas que vous avez failli me faire mourir ?

LE DOCTEUR. — Ce ne fut jamais dans mes intentions. C'est deux mille francs.

EMILIE. — Vous ne savez pas que moi, dans mon cœur...

FABIEN. — Toi, tais-toi. Pourquoi deux mille ? L'autre jour, c'était mille francs.

LE DOCTEUR. — L'autre jour, j'étais seul. Cette fois-ci, j'ai dû consulter cette lapine, qui est morte dans des conditions telles qu'on ne lui fera pas les honneurs d'un civet. Quelque... On ne sait jamais. Il y a tant de restaurants. (*Marinette lui tend deux billets de mille francs.*) Merci. Toutes mes excuses pour mon erreur. (*Il va sortir. Au passage, il prend une grappe de raisin sur le buffet, et commence à la manger.*) Et si ce résultat négatif est pour vous une déception, acceptez tous mes vœux pour la réussite de la prochaine expérience, qui n'est pas un travail d'Hercule, et que je présume imminente.

(*Il s'en va.*)

## SCENE VI

EMILIE. — Mon Dieu, quel bonheur !

FABIEN, indigné. — Quoi ? Tu te réjouis de la mort d'un enfant ?

EMILIE. — Mais il n'est pas mort, puisqu'il n'existait pas !

FABIEN. — Tu as bien vu que cet homme est fou !

MARINETTE, elle a toujours à la main le rapport du laboratoire. — Ça vient du Laboratoire Moderne !

FABIEN. — Oh ! la science moderne ! Einstein et compagnie, moi, je me méfie !

(*Marinette sort brusquement.*)

EMILIE. — Où vas-tu ?

(*Marinette ne répond pas.*)

FABIEN. — Elle va pleurer dans sa chambre. Laisse-la tranquille. Un conin ! Ah oui, alors ! Il n'y a pas d'autre mot. Et puis, même s'il a raison, quelle importance ça a-t-il ?

EMILIE. — Tu trouves que ça n'a pas d'importance ?

FABIEN. — Pour moi, aucune. Maintenant, c'est trop tard pour reculer. Si elle n'a pas d'enfant, il n'y a qu'à lui en faire un autre. Et puis ça sera vite fait. (*Il part d'un pas décidé vers la chambre de Marinette. Mais elle en sort brusquement, un chapeau sur la tête et sa valise à la main.*) Oh vas-tu ? C'est insensé, cette maison où il y a toujours quelqu'un qui a son chapeau sur la tête, et une valise à la main. A quoi ça rime, ces comédies ?

MARINETTE. — Ça veut dire que nous sommes libres tous les trois, et que je m'en vais !

FABIEN. — Tu veux partir maintenant qu'elle a tout accepté ?

MARINETTE. — Elle a tout accepté à cause de l'enfant. Il n'y a pas d'enfant. Je lui rends sa place. C'est tout simple.

FABIEN. — Donc, tu ne m'aimes pas ?

MARINETTE. — Non, je ne vous aime pas.

FABIEN. — Allons donc !

EMILIE. — Mais alors pourquoi tu as fait ces choses avec lui ?

MARINETTE. — Parce qu'il me poursuivait, parce que je suis bête... Il m'a eue à la fatigue... Après, j'ai continué par bêtise, et aussi pour le plaisir. Mais le plaisir, ce n'est pas grand-chose.

EMILIE. — Quel plaisir ? Quand on n'aime pas un homme, qu'est-ce que ça veut dire le plaisir ? (*Marinette hausse les épaules.*) Et tout à l'heure, tu m'as dit que tu l'aimais ! Tu m'as dit qu'il était beau, que c'était un charmeur, que...

MARINETTE. — Je croyais que j'étais perdue, à cause de l'enfant... Qu'il me faudrait passer ma vie avec lui... Alors, j'essayais d'arranger le coup... De sucrer la purge... Mais maintenant, je sais que je suis libre, et je vois bien tout ce qui s'est passé ici. Et alors, je m'en vais.

(*Fabien passe devant elle, ferme la porte à clef et met la clef dans sa poche.*)

FABIEN. — Non, non, tu ne partiras pas. Car je t'ai comprise. Ce que tu fais là est très beau, oui, c'est noble, et c'est généreux.

EMILIE. — Pourquoi ?

FABIEN. — Mais tu ne vois donc pas qu'elle se sacrifie ? Est-ce que tu as le droit de l'accepter ? Toi, le tien, de sacrifice, tu l'as fait ; ne revenons pas là-dessus. Mais le sien est inutile, le Destin n'exige pas deux victimes. Et puis, n'oublions pas qu'elle a vingt ans.

MARINETTE. — Et c'est pour ça qu'elle s'en va.

FABIEN. — Non, non, elle ne s'en va pas... Mari-



nelle, tu crois peut-être que je suis un farceur, un coureur de filles. Tu n'as peut-être pas tout à fait tort... Un égoïste, un paresseux, un illusionniste... Oui, je l'ai été, parce qu'avant toi, je ne savais rien, je ne sentais rien, je n'étais personne... Mais notre amour m'a transformé : je viens de naître. Fais-moi crédit... Ne me juge pas sur mon passé, puisque tu es mon avenir... Je t'aime... Oui, je le jure : tu es mon premier et mon seul amour...

EMILIE, désespérée. — Fabien !...

FABIEN, brutal. — Toi, fous-nous la paix ! (A Marinette.) Je t'aime ! Avec mes sens, avec mon cœur, avec mon âme ! Ce désir de te protéger, de me sacrifier pour toi, qu'est-ce que je vais en faire si tu l'en vas ? Non, ne me laisse pas dans cette solitude... Il ne fallait pas dormir sur mon épaule, il ne fallait pas respirer dans mon cou... Marinette, si tu m'abandonnes, moi, je suis un homme perdu !

MARINETTE. — Eh bien, figurez-vous que je m'en fous !

EMILIE, ses sanglots redoublent. — Et elle s'en fout !

MARINETTE. — Complètement. A pied, à cheval, en voiture et en bateau ! Je viens de vous voir parler à ma sœur ! Vous vous êtes frottés de sa pauvre gueule à chaque phrase, à chaque mot... D'ailleurs, ça dure depuis quatre mois que je suis là. Oui, tu le fous d'elle, tu la piffines, tu la dévores, sans jamais rien lui donner !...

EMILIE. — Je ne te permets pas...

FABIEN, farouche. — Tais-toi ! (A Marinette.) Mais toi, ce n'est pas la même chose ! Toi, tu es née pour moi, comme moi, je suis né pour toi !

MARINETTE. — Vous, vous êtes né pour mentir, et tout ça, c'est du hontement.

FABIEN. — Mais puisque je veux t'épouser ! Mais oui, toi je t'épouserai ! Toi, tu seras ma femme bien-aimée ! Dis-moi, si je ne t'aimais pas, est-ce que je t'offrirais ma vie ?

MARINETTE. — Ce n'est pas ta vie que tu m'offres. C'est la mienne que tu veux prendre... Tu n'as pas assez d'une esclave : Tu en voudrais deux.

FABIEN. — Une esclave ? Quelle esclave ? (Brusquement à Milly.) C'est toi qui lui as monté le coup ! Oui tu as dû lui dire que tu étais mon esclave ! Et c'est toi qui l'as effrayée avec ta fausse crise de nerfs ! Une balaine en bois, bardée de lard, qui se paie des crises de nerfs !

EMILIE. — Fabien ! Mon Fabien ! Moi tu sais bien que je suis prête à tout !

MARINETTE. — Et tu as bien tort !

FABIEN, à Milly. — Ne continue pas ce double jeu, parce que, si tu la fais partir, tu verras ma cervelle accrochée à ce lustre.

(Il va fouiller dans le tiroir du buffet. Milly est épouvantée. Elle s'étouffe. Elle s'élançe vers sa sœur.)

EMILIE. — Ne pars pas... Ne pars pas, Marinette !...

MARINETTE. — Ne te fatigue pas... Ça ne risque rien !...

EMILIE. — Mais tu ne vois pas qu'il cherche le revolver !

MARINETTE, calme. — Il est dans l'autre tiroir, le revolver.

FABIEN. — Merci... (Il prend le revolver et le fait sauter dans sa main.) Tu as compris ?

(Il applique le canon contre sa tempe.)

MARINETTE. — Faites attention. Il est chargé.

(Fabien pâlit. Il examine l'arme.)

FABIEN. — Qui l'a chargé ?

EMILIE. — C'est moi, mon chéri...

FABIEN. — Tu voulais me tuer ?

EMILIE. — Mais tu es fou ! C'est l'année passée... Quand on a cambriolé la caisse du Gentleman Squelette...

MARINETTE. — Ça vous évite la peine de chercher des cartouches !... Alors, vous y allez ?

FABIEN. — Salope !... Petite salope !... Et dire que j'ai aimé ça ! Que j'ai offert ma vie et mon nom à ça !

MARINETTE. — Et dire que j'aurais pu avoir un enfant de ça !

EMILIE, en larmes. — Mais c'est terrible ce qu'ils se disent. Tu as beau être malade, je te prie de ne pas lui parler sur ce ton !

MARINETTE. — Moi, je suis malade ?

EMILIE. — Oui. Tu es malade.

MARINETTE. — Et qu'est-ce que j'ai ?

EMILIE. — Tu es hystérique et tu le prouves en ce moment.

MARINETTE. — C'est lui qui a inventé ça ? Quel salaud ! Eh bien, l'hystérique va mettre les points sur les « i ». Fais-en ton profit, pauvre grosse dinde ! Toute sa confession de tout à l'heure, c'était vrai ! C'est le petit satyre du quartier !... Et il en a oublié dans sa liste. Il a oublié la belle charcutière de la porte Maillot, la fille du kiosque à journaux et la patineuse allemande. Tout le monde le sait, dans le Park ! Pour donner rendez-vous à ces dames, il mettait le pot de fleurs sur la fenêtre : ça veut dire qu'il est disponible !...

EMILIE. — Mais c'est moi qui le mettais, le pot de fleurs !

MARINETTE. — Naturellement c'était toi ! Et pour la Résistance, il a oublié de te dire qu'à la Libération, il a fait six mois de taule parce qu'il fournissait des photos cochonnes à des saligands de la Gestapo ! Il en a encore une collection ! Il me l'a montrée ! Je sais où elle est ! Tu veux la voir ?

FABIEN. — Oui, j'ai fourni des milliers de douzaines de photos pornographiques à l'usage de l'armée allemande... C'était pour démoraliser l'ennemi. Je ne suis pas assez vaniteux pour constater que j'ai gagné la guerre. Mais je travaillais humblement, dans ma sphère — et on a vu le résultat.

MARINETTE. — Le résultat, c'est six mois de taule !

FABIEN. — Six mois acceptés sans mot dire, pour les nécessités supérieures que je n'ai pas à dévoiler. Mais Milly sait très bien pourquoi !

MARINETTE. — Bien sûr. Elle sait tout, Milly ! Mais il y a peut-être une chose qu'elle ne sait pas : c'est que pour passer la nuit tranquille, dans ma chambre, il te mettait tous les soirs du gardénal dans ton café...

EMILIE, à Marinette. — Mais tu es démoniaque, tu es possédée !

MARINETTE. — Si tu avais un peu de bon sens, si seulement tu ouvrais les yeux une minute, tu prendrais ta vieille valise et tu partirais avec moi.

EMILIE. — Alors, toi, tu n'as qu'une seule idée, c'est de briser notre ménage ! Tu voudrais qu'il reste tout seul ? Tu perds ton temps, ma fille... Et puisque tu veux partir, va-t'en, mais, au moins, ne dis plus rien.

MARINETTE. — Au fond, tu as raison... C'est tout à fait l'homme qu'il te faut. Alors, reste ici. Fais bien la cuisine, occupe-toi des négatifs, mets le pot de fleurs à sa place, et déguste ses boniments... Mais le soir, surveille ton café. Ça finirait par te rendre sourdine, et tu n'entendrais plus la Voix de l'Amour, de la Belle Amour. (Elle prend sa valise.) Adieu, beau-frère. Ne la perdez pas : on



## FABIEN



Photo Hivoire

LE DOCTEUR. — N'étant pas, il ne pouvait devenir.

vous l'a faite sur mesure. Et maintenant, donnez-moi la clef.

FABIEN. — Je m'étais bien trompé sur toi. Tu es habitée par l'esprit du mal. Je le regrette et je ne dis plus rien. (Il lui donne la clef.) Qu'un mot, un seul : je te pardonne.

MARINETTE. — Merci mille fois. Mais moi, je ne me pardonne pas... Enfin, j'ai l'excuse de mon innocence... Et puis, dans la vie, ça me servira.

FABIEN. — Si un jour le destin contraire te force à revenir vers cette maison, tu trouveras la porte ouverte...

MARINETTE. — Si vous craignez les courants d'air, vous feriez mieux de la fermer, parce que ça peut durer longtemps !

(Elle sort.)

### SCENE VI

(Fabien referme la porte et prend un air triomphant.)

FABIEN. — Eh bien, ça y est. Ça n'a pas été facile, mais on s'en est débarrassé.

EMILIE, stupéfaite. — Mais, qu'est-ce que tu dis ?

FABIEN, il se frotte les mains. — Je dis que j'ai joué ma partie correctement, et que j'ai gagné.

EMILIE. — Mais alors, moi, je n'ai rien compris.

FABIEN. — Ça t'étonne ? Je ne veux pas dire que tu manques d'intelligence, mais tu manques de subtilité !

EMILIE, elle se jette dans ses bras. — Mon Fabien ! Mon chéri ! Mon amour ! Ce revolver ! Mon Dieu, ce revolver ! Quand tu l'as mis sur ta tempe...

FABIEN. — Tu as marché ? Tu n'as pas vu ma réaction, quand j'ai vu qu'il était chargé ? Allons, ne pleure plus et mets le couvert !

EMILIE. — Oui, tout de suite, mon Fabien, tout de suite... (Elle va chercher la nappe dans le buffet.) Moi, je me croyais perdue...

FABIEN. — Manque de réflexion et de confiance...

EMILIE. — Mais alors, tu ne l'aimais pas ?

FABIEN. — Non, Milly, je ne l'aimais pas.

EMILIE. — Pourtant, ces mots d'amour que tu lui as dits... Tu étais si beau quand tu les disais... Si tu m'avais dit la même chose, moi, de bonheur, je me serais évanouie.

FABIEN. — Elle a très bien tenu le coup... C'est une petite garce qui ira loin.

EMILIE. — Ce n'était pas un peu vrai, cette déclaration ? Il ne faut rien me cacher, Fabien... Parce que si c'est vrai, que tu l'aimas comme je l'aime, ça ne te passera jamais. Alors, moi, je vais la chercher et je te la ramène...

FABIEN. — Ainsi, chez les Turcs, c'est la première épouse qui choisit la seconde... Mais nous ne sommes pas chez les Turcs...

EMILIE. — Malheureusement... Parce que si tu étais Turc, c'est moi qui serais la plus belle de toutes...

FABIEN. — Tu oublies le sel, le poivre et les cure-dents !

EMILIE. — Mon Dieu, c'est vrai... (Elle court au buffet.) Ce qui m'a fait le plus de peine, c'est toutes ces horreurs que tu as racontées... Tes maîtresses... ça n'était pas vrai ?

FABIEN. — Voyons, Milly, voyons, c'était pour elle que je parlais. Je voulais lui faire peur, la décourager... Et ça n'a pas mal réussi.

EMILIE. — Remarque que moi, je ne l'ai pas cru.

FABIEN. — Tu me connais.

EMILIE. — Et puis, il y en avait trop. Ça te faisait douze maîtresses. Elle, treize, et moi, quatorze. Et encore, il a fallu qu'elle en rajoute : la fille du kiosque, la charcutière, et la patineuse.

FABIEN. — La charcutière, ça m'a choqué...

EMILIE. — Pourquoi ? Elle est belle femme. Ce qui est bien plus choquant, c'est la patineuse. Parce que, celle-là, c'est un ange du bon Dieu...

FABIEN. — Ça n'a pas d'importance, puisque ça ne sortira pas d'ici.

EMILIE. — Et puis, qui le croirait ? Tout le monde sait bien qu'elle est vierge.

FABIEN. — Pour patiner, c'est nécessaire.

EMILIE, inquiète. — Ça te picote ?

FABIEN. — Ça me picote.

EMILIE. — Fort ?

FABIEN. — Pas terriblement, mais assez pour m'inquiéter.

EMILIE. — Et quelle fleur c'est ?

(Fabien se lève et va passer en revue les pots de fleurs. Il les flaire au passage. Devant la tulipe, il étourdit puissamment.)

FABIEN. — Voici la responsable : c'est la tulipe... (Milly saisit la tulipe et la pose sur la fenêtre.)

Tu as donc oublié ce qu'elle t'a dit ? Le signal ?

EMILIE. — Voyons, Fabien, tu me prends pour une idiote ?

FABIEN. — Toutes les femmes jalouses le sont plus ou moins.

EMILIE. — Pas à ce point-là.

FABIEN, convaincu. — Non, pas à ce point-là. (Brusquement.) Quel jour sommes-nous ?

EMILIE. — Mercredi.

FABIEN. — Tu en es sûre ?



## FABIEN

EMILIE. — Oui, mercredi.

FABIEN. — Ça tombe mal, mais il faut que j'y aille.

EMILIE. — Mon Dieu, c'est vrai !

FABIEN. — Ils ne m'ont pas vu depuis trois mois, et c'est le comité secret trimestriel. Ils vont croire que j'ai déserté... Que j'ai peur...

EMILIE. — Vas-y, mon Fabien. Vas-y. Ça te changera les idées.

FABIEN. — Tu ne crains pas que j'aille, selon mon habitude, jouer les satyres de quartier ?

EMILIE. — Quelle bêtise !

FABIEN. — Monumentale !

EMILIE. — Monumentale, c'est le mot ! Fais ton devoir. Moi, je t'attendrai en vérifiant les négatifs : ils sont en panne depuis ce matin... Vite le dîner...

*(Elle court au fourneau. Elle ouvre le four et en sort le poulet qu'elle examine.)*

EMILIE. — Eh bien, finalement, il ne sera pas mauvais. Il n'est brûlé que d'un côté.

FABIEN. — Et justement, tu adores le brûlé.

EMILIE. — Tu l'as remarqué ?

FABIEN. — C'est assez remarquable ! Tu n'aimes que les fonds de bouteille, le vert de la salade, la croûte du fromage, et la viande brûlée... Ah ! tu en as du vice ! Sois tranquille, je ne t'en priverai pas. *(Il est allé ouvrir le frigidaire.)* Est-ce qu'il reste une boîte de caviar ? Oui, la voilà.

*(Il prend la boîte, la met sur la table et l'installe. On frappe.)*

EMILIE. — Qu'est-ce que c'est ?

*(Entre la patineuse viennoise, un peu émue, dans un costume rose de bébé.)*

### SCENE VII

GERTA. — Bonsoir, Madame Milly... On me disait que vous étiez beaucoup malade, aujourd'hui...

EMILIE. — Ça n'a rien été, comme vous voyez.

FABIEN. — Un malaise, rien de plus...

EMILIE. — Vous avez un bien joli costume.

GERTA. — Le nouveau ballet... Les bébés... roses... Je suis contente que nous n'étés plus... Tant mieux.

EMILIE. — Je m'excuse de ne pas vous offrir quelque chose : il faut que je fasse le dîner très vite, parce qu'il a un rendez-vous très important.

GERTA. — Moi aussi, je suis pressée... C'est mon congé. Alors, je vais au cinéma, avec une amie. Juste le temps pour déshabiller-habiller. Il faut que à neuf heures, j'attends la porte devant le cinéma le Maillote.

FABIEN. — Ah ! oui, le Maillote. C'est à côté... Eh bien, Mademoiselle, je vous souhaite une bonne soirée. J'espère qu'il y aura un programme brillant, et varié.

GERTA. — Je ne sais pas encore. Je dirai après.

EMILIE. — Amusez-vous bien !

GERTA. — Merci beaucoup ! Merci !

*(Elle sort. Milly apporte le poulet sur la table et commence à le découper.)*

### SCENE VIII

EMILIE. — Dis donc, mon Fabien...

FABIEN, *il mange.* — Oui.

EMILIE. — Cette petite, ça ne te dit rien ?

FABIEN. — Qu'est-ce que tu veux que ça me dise ?

EMILIE. — Eh bien, moi, j'ai une idée.

FABIEN. — Laquelle ?

EMILIE. — Est-ce que tu sais qu'elle avait proposé à ma sœur de la remplacer pour les cartes postales ?

FABIEN. — Ça, je ne suis pas au courant. C'est vrai qu'elle n'est pas mal.

EMILIE. — Pas mal ? Tu es difficile. Elle est même très jolie.

FABIEN. — Très jolie ? N'exagérons rien !

EMILIE. — Nous en aurons peut-être besoin.

FABIEN. — Oui, peut-être... Quand les anciens baisers seront épuisés, il va falloir en refaire de nouveaux...

EMILIE. — Tu devrais lui en parler.

FABIEN. — Ah ! non, pas moi ! Après ce scandale, moi je n'ai plus le droit de parler à une femme en public.

EMILIE. — Allons, allons, ne va pas jusque-là...

FABIEN. — Oui, je vais jusque-là, Milly... Si tu crois que cette démarche est nécessaire, fais-la toi-même !

EMILIE. — Bon. Je lui en parlerai demain. Que c'est bon de manger la moitié brûlée en face de l'homme qu'on aime...

FABIEN. — Gourmande, va...

EMILIE. — Mange, mon chéri... Reprends des forces... A quoi penses-tu ?

FABIEN. — Eh ! ma foi, je retombe, une fois de plus dans la philosophie...

EMILIE. — On ne peut pas lutter contre sa nature...

FABIEN. — Oui, tu as raison. Ce n'est pas possible. Il faut accepter notre lot. La vie n'est pas belle, mais elle est jolie... *(La cloche du Park sonne au loin.)* Ce poulet promet d'être tendre, ma belle grosse cuille est déjà consolée, les cartes postales se vendent très bien... Les grandes passions ne durent qu'un soir, les plus beaux tétons ne font qu'une paire, et les plus charmants sont les moins connus... La cloche sonne, les lampes s'allument... *(En effet, le Park vient de s'allumer, et un pick-up attaque avec force une chanson de Tino Rossi.)* Voici la première musique, et la fête va recommencer...

RIDEAU

